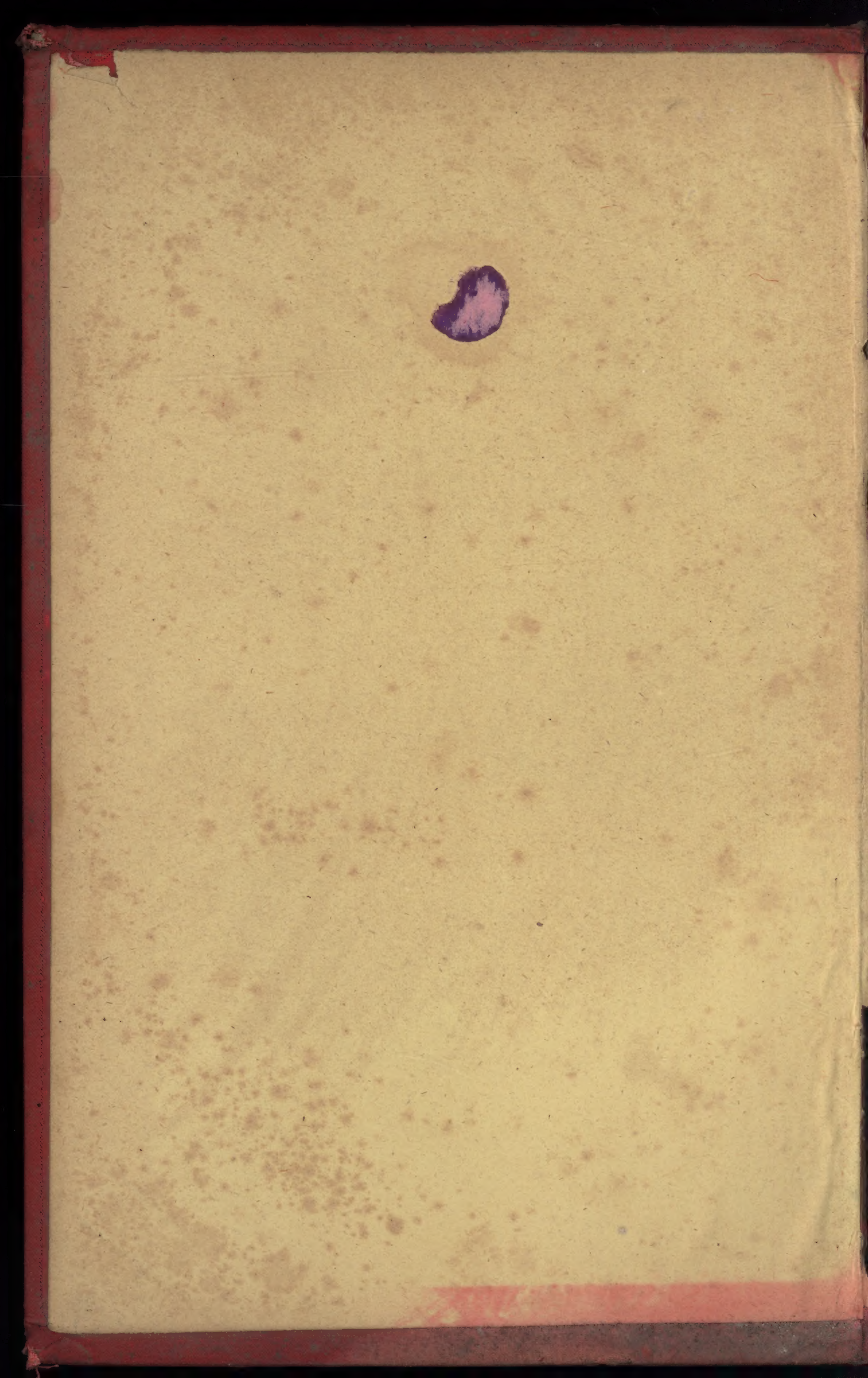
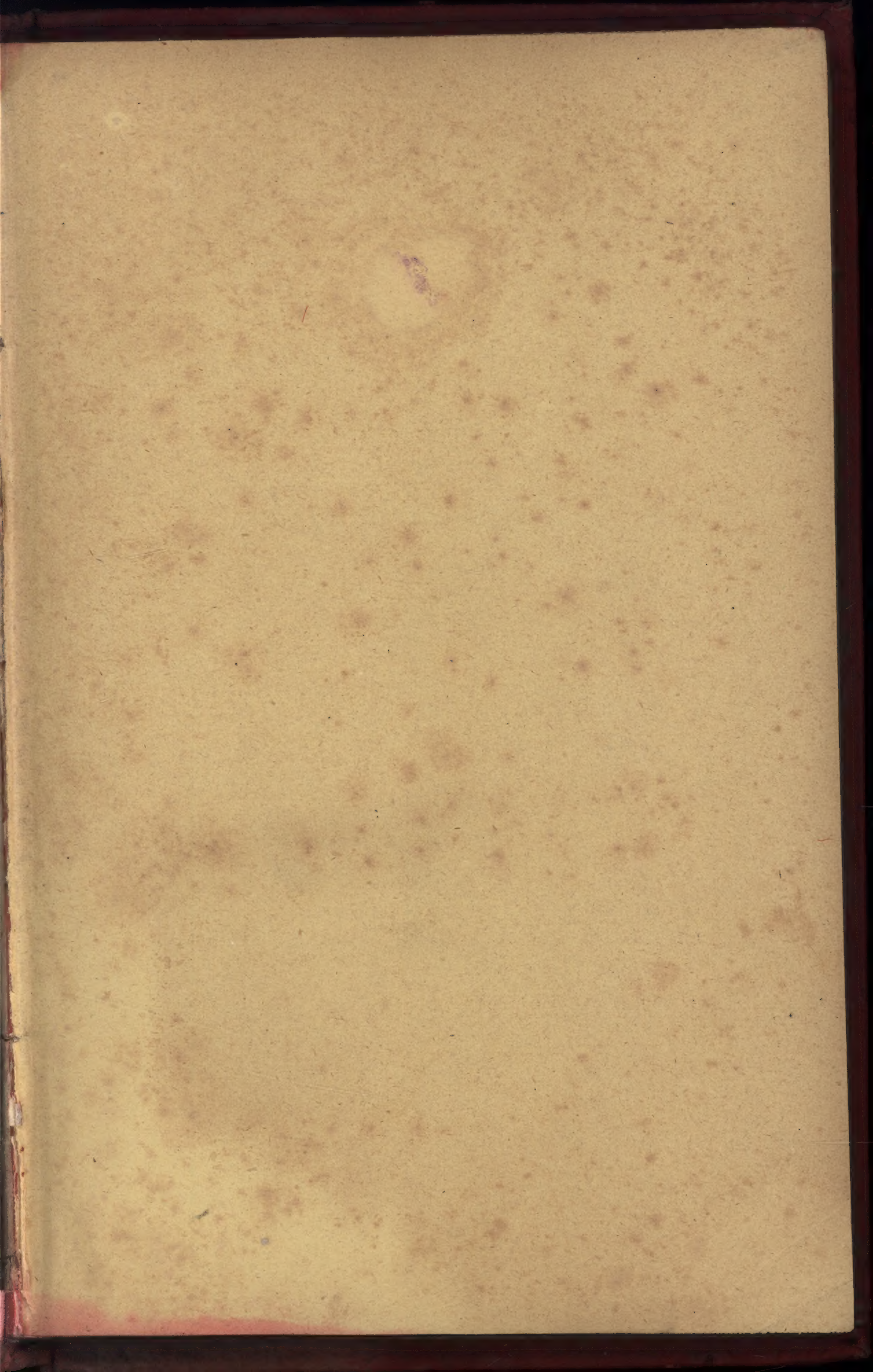




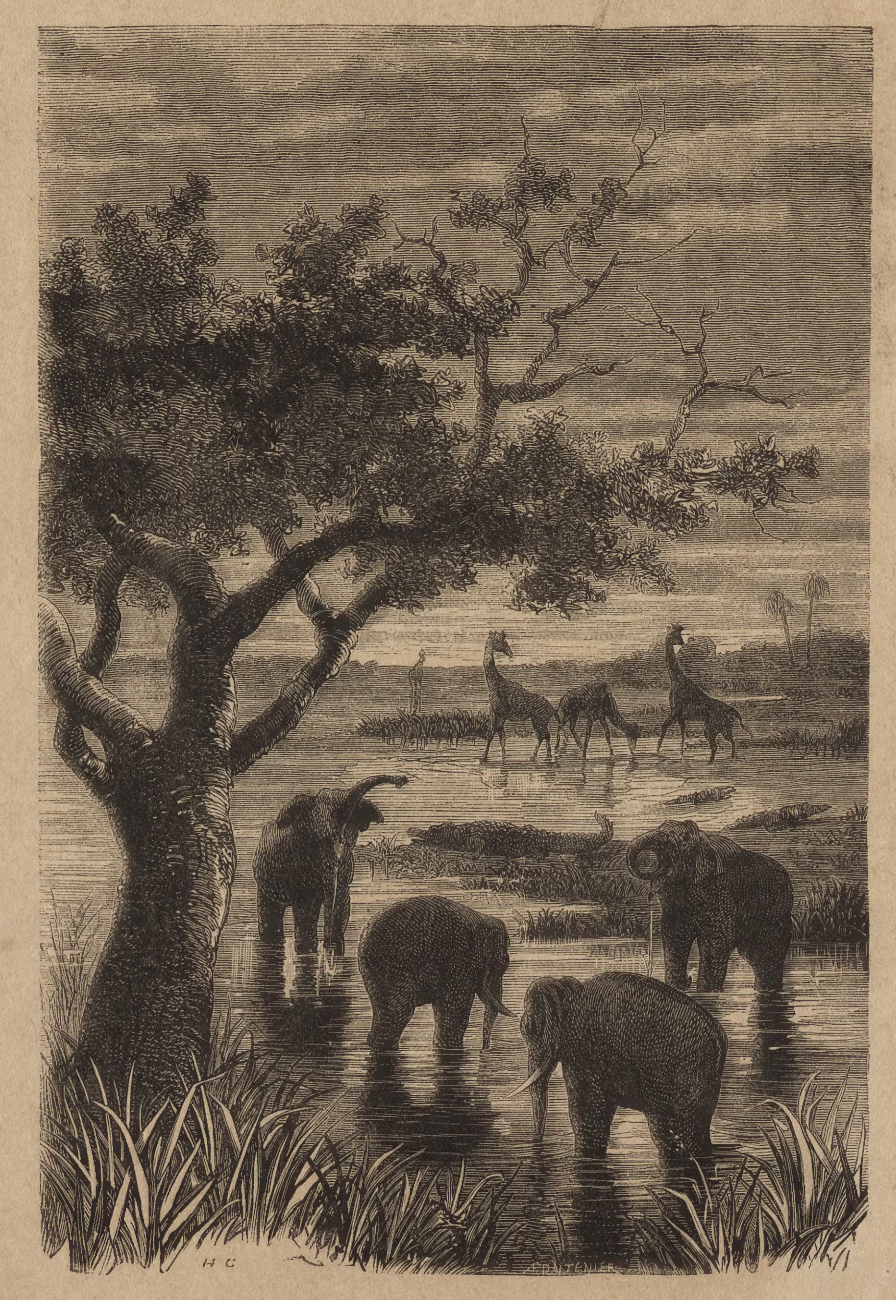


BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

3e SÉRIE GRAND IN-8o RAISIN



Éléphants et girafes de l'Afrique centrale.

(*Régions africaines. — Titre.*)

LES

RÉGIONS AFRICAINES

D'APRÈS LES RÉCITS

DES VOYAGEURS DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

Henri VAN LOOY



ROUEN

MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1885

Propriété des Éditeurs,

Mégard & Cie

LES

RÉGIONS AFRICAINES.

I.

LE TANGANIKA ET L'OUGANDA.

Premières tentatives vers l'intérieur. — L'Association internationale africaine. — Établissement des stations. — Départ d'Alger. — Difficultés du voyage. — L'Ouroundi. — Le roi Mtésa. — Le climat. — La fièvre. — Un lac de deux cents lieues de longueur. — L'esclavage en Afrique.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées, dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces Barbaresques; à l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte ont renoncé à leur antique piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes

scientifiques et hospitalières sur certains points plus importants.

« De ces stations (ce sont les propres paroles de la déclaration de l'Association), les unes devront être établies en nombre très restreint sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique, aux points où la civilisation européenne est déjà représentée, à Bagamoyo et à Loanda, par exemple. Elles auraient le caractère d'entrepôts destinés à fournir aux voyageurs des moyens d'existence et d'exploration. Elles pourraient être fondées à peu de frais, car elles seraient confiées à la charge des Européens résidant sur ces points.

« Les autres stations seraient établies dans les centres de l'intérieur les mieux appropriés pour servir de bases aux explorations. On commencerait par les points qui se recommandent, dès aujourd'hui, comme les plus favorables au but proposé. On pourrait signaler, par exemple, Oujiji, Nyangwe, Kabébé, résidence du roi, ou un endroit quelconque situé dans les domaines de Muatayamvo. Les explorateurs pourraient indiquer plus tard d'autres localités où il conviendrait de constituer des stations de ce genre.

« Laissant à l'avenir le soin d'organiser des communications sûres entre ces stations, la conférence exprime surtout le vœu qu'une ligne de communication, autant que possible continue, s'établisse de l'un à l'autre Océan, en suivant approximativement l'itinéraire du

commandant Cameron. La conférence exprime également le vœu que dans la suite s'établissent des lignes d'opération dans la direction nord-sud. »

L'Association internationale entreprit avec une rare ardeur la réalisation de son programme. Des officiers de l'armée belge, des savants de la même nation répondaient à l'appel de leur roi, pour affronter tous les périls. Plusieurs ont déjà payé de leur vie leur courageuse initiative. Mais ceux qui tombent sont bientôt remplacés. Ce ne sont plus même des explorateurs isolés, ce sont des expéditions véritables. L'or n'est pas plus épargné que les hommes. Aussi, sous cette impulsion vigoureuse, une ligne non interrompue de stations s'établit à l'orient, depuis Zanzibar jusqu'au Tanganika ; là, les explorateurs belges ont fondé leur établissement central de Karéma, tandis qu'à l'occident, Stanley a remonté le cours du Congo en formant des comptoirs sur ses rives. Le jour est donc proche où les représentants de l'Association internationale africaine, venant les uns de l'océan Atlantique, les autres de l'océan Indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves de l'Afrique, le Nil et le Congo.

La prévision de voir bientôt se réaliser de si belles espérances inspira à M. Lavigerie, archevêque d'Alger, la pensée d'envoyer des missionnaires sur les traces de ces hardis explorateurs.

A travers mille épreuves, neuf de ces jeunes gens

arrivèrent au terme de leur voyage, ceux qui se rendaient au Tanganika à la fin de janvier 1879, ceux qui se sont établis dans l'Ouganda, sur les bords du lac Nyanza, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix-huit mois depuis leur départ d'Alger, les seconds un an deux mois et vingt-cinq jours. Ces chiffres montrent en partie combien rencontrent d'obstacles les établissements de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ils montrent aussi ce que ces établissements exigent de sacrifices et de ressources.

Cela tient non seulement aux distances, mais encore et surtout à l'impossibilité de se servir d'animaux de transport dans ces contrées. Les bœufs, les chevaux, les mulets, les ânes domestiques y périssent par la morsure d'une mouche venimeuse, la tsétsé. On ne peut les suppléer que par des hommes. Or, ceux-ci doivent porter, durant plus d'une année, non seulement tout ce qui doit servir à l'établissement des stations, mais encore les objets d'échange nécessaires pour se procurer pendant le même temps la nourriture de chaque jour, payer l'impôt de passage aux petits rois barbares, et vivre ensuite jusqu'à ce qu'une autre caravane partie de la côte et voyageant par les mêmes procédés ait pu ravitailler la première. C'est la nécessité que doivent subir et que subissent tous les voyageurs. Les missionnaires d'Alger avaient donc avec eux, en partant de Zanzibar, plus de cinq cents nègres; car aux porteurs

il fallait encore joindre des noirs armés pour protéger la caravane contre les bandes de Rougas-Rougas ou brigands qui peuplent certaines forêts.

Parvenus à leur destination, après avoir traversé sains et saufs les dangers auxquels succombaient dans le même temps plusieurs expéditions européennes, et en particulier celle du malheureux abbé Debaize, les jeunes Français allèrent se fixer dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji.

« L'Ouroundi, écrit M. Augier, est accidenté. Une chaîne de montagnes non boisées le traverse du nord au sud. La population est très nombreuse et timide au point de s'enfuir au moindre signe de notre part. M. Dromaux et moi avons parcouru les environs avec beaucoup de plaisir. Le pays est très cultivé ; partout du manioc, partout des bananiers et des cases en foule. Notre maison ou plutôt notre cabane est faite ; c'est un hangar muré et couvert en paille. On a laissé un côté ouvert pour l'air et la lumière. Les indigènes accourent de loin et témoignent une grande admiration devant ce monument. Nous avons des chèvres et des moutons. Nous défrichons pour semer du riz et du blé. Le terrain ne manque pas ici. On créerait des royaumes sans trouver de concurrents dans le terrain qu'on voudrait prendre. »

Sur les bords du Nyanza, le centre de la station semblait indiqué et comme imposé d'avance. Tandis que

les autres contrées de l'équateur africain sont divisées en une foule de petites tribus ou confédérations, toujours en guerre les unes contre les autres, les régions qui entourent le lac Nyanza sont soumises, soit directement, soit à titre de tributaires, à un prince noir qui fait exception parmi les souverains de cette partie de l'Afrique.

Mtésa, roi de l'Ouganda, rendu célèbre par les récits de M. Stanley — qui ne sont pas toujours, il faut le dire, des modèles d'exactitude — a un gouvernement, une armée, un royaume qui en font le plus puissant des chefs de l'Afrique équatoriale. Il était donc impossible de songer à s'établir au lac Nyanza, sans avoir la faveur ou du moins le consentement de ce prince, et c'est vers la capitale de ses Etats que M. Livinhac et ses compagnons avaient pour instructions de se diriger tout d'abord.

Les Français reçurent de Mtésa un accueil favorable et l'autorisation de s'établir à Roubaga, capitale du pays. Il est vrai qu'ils étaient chargés de présents qui devaient paraître magnifiques aux yeux d'une majesté barbare. Ils avaient eu la pensée de faire visiter, à Paris, le marché du Temple, au moment du départ de la caravane, et d'y faire acheter les dépouilles des grandeurs déchues. On ne saurait se figurer ce qu'on y trouve, grâce aux révolutions, d'habits de sénateurs ou de ministres, neufs encore ou peu s'en faut. Ils en avaient

acquis une collection pour le roi Mtésa et sa cour.

« Mtésa s'est montré très généreux à notre égard, écrit M. Livinhac; il nous a donné environ un hectare de bon terrain planté de bananiers et une trentaine de bœufs. De temps en temps il nous fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires pour la construction d'une habitation assez grande pour nous loger tous. Selon l'usage du pays, cette habitation sera faite avec des poteaux, des roseaux et de l'herbe. Elle ne différera des huttes que par sa forme plus ou moins européenne. »

Quinze mois après le départ de ces premiers explorateurs, une nouvelle caravane en amenait dix-huit autres de Bagamoyo à Tabora. Enfin, au mois de novembre 1880, quinze autres les suivirent; de sorte que, depuis moins de trois ans, la société d'Alger a envoyé quarante-trois de ses membres dans l'Afrique équatoriale. Les centres des stations du Tanganika et du Nyanza sont donc sérieusement établis.

Le climat de l'Afrique est surtout meurtrier dans la région qui s'étend depuis les côtes jusqu'aux grands lacs. Là, les terres sont basses, souvent marécageuses, grâce à la saison des pluies et aux torrents d'eau qu'elle fait déborder sur les plaines. Aussi les miasmes et les fièvres terribles qu'ils occasionnent se développent-ils avec une rare intensité sous l'action du soleil des tropiques. Pas un seul explorateur n'y a échappé.

Cette fièvre est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent, suivi d'un froid intense et d'une courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides.

Le remède, qu'il faut promptement administrer, consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal revient, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde, et quelquefois même enlève la faculté de penser. La moindre imprudence peut être suivie d'une issue funeste. Un excès de fatigue, une marche forcée et plus encore une station prolongée au soleil, un refroidissement pendant la nuit, une chute dans les marais, qui causeraient ailleurs des indispositions légères, sont mortelles sous l'équateur africain. Les noirs seuls bravent impunément les poisons qu'on y respire, saturés qu'ils en sont sans doute depuis leur enfance comme l'ancien Mithridate.

Mais les terres basses seules sont dangereuses pour les Européens. Sur les montagnes et les hauts plateaux où les eaux trouvent un écoulement facile, la fièvre n'existe pas. Aucun des explorateurs d'Alger n'a succombé ni même n'est tombé gravement malade, après avoir atteint la région des grands lacs.

« Je voudrais avoir le don de la poésie, écrit M. Dro-

maux, pour vous dépeindre notre station de l'Ouroundi. L'air du lac est très bon. Depuis plus d'un mois, je n'ai pas eu la fièvre. Je vous écris à l'ombre d'un arbre touffu, sur le penchant d'une colline, à cinquante mètres du rivage. Devant nous s'étendent les eaux paisibles du Tanganika, couvertes d'une multitude de barques de pêcheurs. Au delà, on aperçoit un peu dans la brume la pointe de la grande île Mouzimou et même les montagnes de la rive opposée. A droite, à gauche, de toutes parts, des champs de manioc bien cultivés, entrecoupés de bananiers ou de palmiers à huile; dans le lointain, derrière nous, de hautes montagnes ayant des habitations à leurs pieds, mais inhabitées et même souvent nues dès les premières élévations; une chaleur médiocre, moins de 30° dans l'intérieur, et, au dehors, 24° ou 25°, grâce à une brise venant du lac. »

Dans une lettre écrite du lac Tanganika, M. Deniaud fait le récit d'un voyage entrepris par lui sur ce lac, ou plutôt cette mer intérieure, car elle a plus de deux cents lieues de longueur, d'une tempête qu'il a essuyée et de la terreur visible de ses noirs.

« Enfin, ajoute-t-il, nous atteignons le cap Cabogo, que l'on ne passe pas impunément, d'après les indigènes, à moins que ceux qui conduisent les barques n'offrent des présents à l'esprit qui habite l'île Mouzimou. Au moment où une barque en approche, l'un des marins se présente à l'avant du bateau, tenant en main quelques

rangs de perles ou un peu d'étoffe. S'adressant alors à l'esprit, il le prie d'apaiser son courroux et de lui être favorable. Cela fait, il jette à la mer le présent qu'il lui destinait et retourne à sa place. Reprenant alors leurs rames, tous entonnent un chant et poussent avec ardeur la barque loin du terrible rocher, convaincus que l'esprit apaisé rendra la navigation favorable et qu'ils atteindront sans difficulté le cap Kongwé, qui se dresse devant eux dans la direction du sud. »

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une idée exacte des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Et tout cela se passe actuellement; les Européens l'ont vu de leurs yeux ou entendu de la bouche même des victimes. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, de faits éloignés de nous. Si la traite maritime a été supprimée, la traite par terre existe toujours : elle s'est même accrue sur certains points par la suppression de la traite maritime, et elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut vivre sans esclaves; aussi, dans

l'Afrique équatoriale particulièrement, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins, qui vont opérer dans les pays des nègres.

Les Etats barbaresques, l'Algérie elle-même, l'Egypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont les points de départ de ces infâmes expéditions. Quelquefois elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures; mais souvent ce sont des attaques en règle. Tout à coup, pendant la nuit, les paisibles villages des nègres de l'intérieur sont cernés par ces féroces aventuriers. Les nègres, qui n'ont point d'armes à feu, ne se défendent presque jamais, ou, s'ils le font, ils sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Les malheureux fuient dans les ténèbres; mais tous ceux qui sont pris sont immédiatement enchaînés et entraînés, hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et même cent jours de marche.

Alors commence pour eux une série d'ineffables misères. Tous les esclaves sont à pied; aux hommes qui paraissent les plus forts et dont on pourrait craindre une tentative de révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice; et sur leur cou on place des cangues à compartiment, qui en relient plusieurs entre eux.

On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux captifs quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup terrible sur la tête des victimes infortunées, qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête épuisé, le même affreux spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Les marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un simple coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent avec leur barre derrière ces malheureux, et d'un coup ils les abattent. Leurs cadavres restent là où ils sont tombés,

lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de manger et de dormir !

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, lorsque l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes à coups de sabre, et les abandonnent ainsi, le long de la route, attachés l'un à l'autre par leurs cangues, et ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire avec vérité que si l'on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est pavée ! On a calculé que, chaque année, quatre cent mille nègres sont victimes de ce fléau.

Enfin on arrive sur le marché, où l'on conduit ce qui reste de ces infortunés, après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore, de ce qui a été capturé au départ. Là commencent des scènes d'une autre nature, mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail. On inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On discute leur

prix devant eux comme celui d'une bête de somme ; et quand le prix est réglé, ils appartiennent corps et âme à celui qui les paie. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur-le-champ la religion du musulman qui les achète ; enfin, leur vie est à la discrétion de celui qui les achète ; nul n'est tenu, dans l'Afrique centrale, de rendre compte de la mort de ses esclaves.

Tel est l'esclavage africain dans son épouvantable horreur.

« Quand j'ai essayé, dit le célèbre Livingstone, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération ; mais, à parler franchement, le sujet ne permet pas qu'on exagère. *En surfaire les calamités est une pure impossibilité.* Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier avec le temps les souvenirs les plus pénibles ; mais les scènes de la traite se représentent malgré moi, et, au milieu de la nuit, me réveillent en sursaut, frappé d'horreur par leur vivacité. »

Tous les Européens de Zanzibar ont vu et entendu raconter ces infamies, et, nous le répétons, les calculs

les plus exacts ne portent pas à moins de quatre cent mille par année les victimes de cet abominable commerce. En vingt-cinq années, qui paraît la moyenne de la vie africaine, cela fait dix millions, dix millions d'hommes, actuellement vivants, voués à la vie et à la mort que nous venons de décrire.

Le 14 juin 1878, M. Paul Soleillet, qui voyageait alors dans l'Afrique centrale, écrivait au *Moniteur universel* de Paris : « Je viens d'être témoin d'un fait qui dépasse en barbarie tout ce que j'ai encore vu en Afrique et tout ce que j'ai jamais lu en Europe. Je me reposais, en vue du village de Tambaloukané, à l'ombre d'un énorme figuier, lorsque je vois déboucher du village une longue file d'enfants. C'était un convoi d'esclaves. Ils passent, les pauvres petits, à vingt-cinq pas de moi. J'en compte d'abord huit de sept à douze ans complètement nus, les filles comme les garçons, et portant sur leur tête un petit paquet cousu dans un lambeau de peau. Après eux, marche un garçon de douze ans, tout nu également, avec un paquet sur la tête et un autre sous le bras droit. De la main gauche, il soutenait un bambin de huit ans qui boite lamentablement en s'appuyant sur un bâton. Il a un pied empaqueté dans des feuilles sèches avec de la boue.

« Viennent ensuite six enfants de huit à douze ans. Eux aussi sont nus et ont la tête chargée. Une petite fille d'une douzaine d'années les suit; elle a un chiffon

d'étoffe jaune autour des reins et porte un petit d'un an à peine suspendu derrière le dos. Elle soutient d'une main le paquet dont sa tête est chargée et entraîne de l'autre un enfant qui n'a certainement pas plus de trois ans.

« La triste caravane continue à défiler. Voici encore trois petits misérables de cinq à six ans; on a eu pitié de leur faiblesse, ils ne portent rien. Moins heureux, les deux qui suivent, et qui ont deux ou trois ans de plus, plient sous une charge, et il leur faut traîner de la main gauche d'autres captifs qui n'ont que trois ans.

« Ils passent, les pauvres petits, mornes et résignés. Ils regardent droit devant eux d'un œil fixe. Que voient-ils? La veille, pendant ces terribles marches, a ses hallucinations aussi bien que le sommeil. Peut-être voient-ils leur village attaqué, les cases qui brûlent! ils entendent les coups de fusil qui tuent les hommes, les cris des femmes, et ils sentent la main du ravisseur qui se pose sur leur épaule!

« Mais la caravane n'est point terminée encore. Il y a les bébés; ils sont cinq de trois à cinq ans, maigres, chétifs, mais souriant innocemment et regardant curieusement à droite et à gauche, en montrant leurs dents blanches, étonnés et inconscients. Derrière eux, marche péniblement une jeune femme qui boite. Elle a le regard terne et porte sur le dos un nourrisson de quelques jours à peine.

« A cinquante pas derrière, s'avance en se dandinant une sorte d'hercule noir, à la figure paterne. Il est bien vêtu, lui, il a un beau boubou, un bonnet blanc à oreillères et de bonnes sandales de Segou. Il tient une gaule à la main, et il s'amuse à l'écorcer avec un long couteau. C'est le maître.

« Lorsqu'il est devant nous, le marchand d'esclaves s'approche de la mule, qu'il considère avec curiosité, car cet animal n'existe pas dans le Soudan. Il vient à nous, s'assied et veut me tendre la main ; je le repousse brutalement. Alors, sans s'étonner, il se relève en souriant et repart. Sans le vouloir, je viens d'être barbare, car les plus grands de la caravane, en voyant leur maître arrêté, s'étaient aussitôt jetés par terre auprès de leur paquet pour prendre un peu de repos, et les plus petits, roulés dans la poussière, se lutinaient comme de jeunes chats. Maintenant tout le monde doit se remettre en route.

« Un grand garçon de treize à quatorze ans, joyeux, bruyant, un long fusil enfermé dans une gaîne de cuir battant sur l'épaule, vêtu d'un méchant boubou jaune, surveille la marche du convoi ; il va et vient, donnant une taloche par ci par là. C'est le chien de ce troupeau. Il est esclave ; on le mène au marché ; il le sait, mais il a le droit de frapper et il frappe ; il commande, il est heureux. »

Tout le monde connaît la férocité du roi du Dahomey,

qui, chaque année, pendant six mois, fait la guerre à ses voisins, uniquement pour avoir des esclaves à immoler pendant les fêtes nationales appelées *Coutumes*. Il y a trois ans à peine, un lieutenant de vaisseau français voulut voir par lui-même si tout ce que l'on racontait de ces *Coutumes* était véritable. Il sollicita et obtint du roi la permission d'aller à Abomey, capitale du royaume; car personne ne peut, sous peine de mort, entrer dans la ville ou en sortir sans l'autorisation royale.

L'époque des Coutumes sanglantes approchait, et, chaque jour, on immolait quelques victimes humaines. L'officier en manifesta son mécontentement, mais on lui dit que, s'il parlait encore, le roi lui ferait trancher la tête. Ces exécutions partielles continuant toujours, le lieutenant se crut suffisamment renseigné et demanda à partir. Après lui avoir fait attendre une réponse pendant huit jours, on lui signifia qu'il ne pourrait sortir d'Abomey qu'après la célébration des grandes Coutumes. Il attendit donc, et malgré lui, pendant deux mois.

Enfin, le moment solennel arriva. Sur une immense plaine, couverte de milliers de spectateurs, le roi s'avança, entouré de ses officiers et accompagné du lieutenant français que l'on avait forcé d'assister à la cérémonie. Trois mille esclaves et trois mille bœufs ou moutons étaient là rangés sur deux lignes,

alternativement un homme et un animal. Le roi se promena quelques instants au milieu de cette allée vivante; puis, faisant un léger signe avec son bâton royal, les six mille têtes tombèrent au même moment!

II.

M. STANLEY.

Paysages de l'Afrique équatoriale. — Ses animaux. — Ses productions. — Les découvertes de M. Stanley. — Exploration du Congo. — Encore le roi Mtésa. — M. de Bellefonds. — Le sort de la femme en Afrique. — Le lac Albert-Nyanza et les nègres blancs. — Nouvelle expédition. — Le retour.

Que de richesses sont renfermées entre ces deux caps terribles : le cap de Bonne-Espérance et le cap Gardafui. Que de mystères pour l'esprit humain dans ces régions où le Nil est allé cacher ses sources ! Le Créateur semble avoir voulu y jeter tout ce qu'il y a de grand et de vigoureux dans la nature.

En partant de Bagamoyo, situé sur la côte, vis-à-vis de l'île de Zanzibar, si l'on s'avance vers l'intérieur, partout une terre riche et des sites pittoresques viennent s'offrir à l'admiration de l'Européen. Il traverse des

prairies verdoyantes, de beaux champs de riz, de maïs, de manioc, de patates, des touffes magnifiques de cannes à sucre. Puis, se déroulent de vastes savanes couvertes de hautes herbes, au milieu desquelles s'élève le baobab, arbre énorme qui, planté au flanc d'une colline, ressemble à un fort.

Bientôt le voyageur pénètre émerveillé au sein de forêts immenses, traversées de distance en distance par des rivières larges comme des fleuves, profondes souvent de six mètres cinquante centimètres à neuf mètres quatre-vingts centimètres. Des troupes d'hippopotames se jouent dans leurs eaux. Ces animaux ont parfois trois mètres cinquante-sept centimètres de longueur sur trois mètres vingt-quatre centimètres de circonférence, et produisent en mugissant un singulier effet : on entend un son puissant qui semble faire explosion et qui ébranle tout le pays d'alentour. A quelque distance que l'on soit de l'animal, on croit toujours être près de lui, quand sa grande voix résonne. On peut suivre les traces de ces bêtes monstrueuses dans les champs de riz et de maïs, où elles aiment à rôder pendant les ténèbres. Leurs pas, imprimés sur la terre, laissent une empreinte profonde, semblable à celle de l'éléphant.

C'est aussi dans ces régions que vivent : l'éléphant dit d'Afrique, dont les défenses pèsent chacune jusqu'à soixante-treize kilogrammes et donnent ce magnifique ivoire qui est l'objet d'un grand commerce ; le rhinocéros

bicorne, le zèbre, l'antilope, la gazelle, le mouton à grosse queue ; les buffles, qui marchent par troupes, et que l'on voit passer comme des tourbillons à travers les savanes ; des singes, qui gambadent sur la lisière des bois ; des lions, des panthères, des hyènes mouchetées.

Le long des taillis et des cours d'eau, on aperçoit à chaque instant des cigognes, des hérons, des poules sultanes au plumage bleu doré, d'un chatoyant suave, ainsi que des bandes de canards et de sarcelles. Des milliers de petits oiseaux, d'une beauté ravissante, peuplent les vastes solitudes des bois et des plaines. C'est là aussi le pays des crocodiles, du lézard, du caméléon, du boa.

Puis, comme si le Créateur avait voulu mettre la contrée en harmonie avec les hôtes qui l'habitent, il a placé dans ces pays de vastes horizons, des montagnes hautes de six mille cinq cents mètres, situées par le 4° latitude sud, à quelques journées de la côte ; des lacs qui ressemblent à autant de mers intérieures ; des plaines que l'œil ne peut embrasser dans leur immense étendue ; de grandes scènes faites à souhait pour le plaisir des yeux.

Et vers le soir, lorsque de Magagoni, sur le bord de la mer, le voyageur contemple le soleil couchant disparaissant derrière les monts du pays des Vazaramo, quel spectacle magnifique ! La vaste plaine qui commence au rivage, à ses pieds, et court à perte de vue jusqu'à ces montagnes, est plongée dans une demi-obscurité. La

lumière du jour s'éteint en se jouant dans une brume naissante, tandis que la chaîne élevée des monts Ngourou, qui relie le territoire des Vazaramo à l'Ouzégoura, montre sa crête toute brillante des rayons du soleil couchant. Les nuages qui les couronnent forment alors comme un dôme splendide, suspendu dans les airs, étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec cet éclat qui n'est connu que sous l'équateur.

Bientôt tous ces feux s'amortissent et prennent des teintes de plus en plus pâles ; les ombres du soir descendent du haut des monts. Alors les forêts, les champs, les huttes, les plaines, tout se confond pour former un vague indéfinissable et ne laisser apparaître que de gracieuses ondulations d'une grandeur à ravir l'âme. En suivant ces longues collines qui se succèdent comme des flots, l'œil parcourt en un instant tout un vaste pays et ne s'arrête qu'à la mer.

Par une belle soirée, l'Océan ressemble à un lac immense. Du cap élevé de Màgagoni, on peut apercevoir les sinuosités de la côte, parmi lesquelles font surtout saillie les pointes voisines de Sassani, de Kaolé et de Bagamoyo, et les pics élevés de l'Ouzoumbaza. L'œil essaie en vain de se plonger dans tous ces massifs de verdure rendus plus sombres encore par la nuit qui s'avance. Enfin le regard, en se portant sur l'Océan, suit cette file d'îlots qui bordent le rivage à des distances inégales, comme des postes avancés, et va se perdre à

l'horizon, où les eaux de la mer se confondent avec la brume et la lueur incertaine du ciel. On dirait que Dieu a placé là les bornes du monde.

M. Stanley avait sans doute contemplé ces merveilles et il était sans doute aussi sous l'influence de l'enthousiasme qu'elles inspirent, lorsqu'il fut chargé, vers le milieu de l'année 1874, par le *Daily Telegraph* et le journal américain *le New-York Herald*, de traverser l'Afrique équatoriale de part en part. Il partit donc pour cette dangereuse expédition et écrivit diverses lettres qui relataient à ces deux journaux toutes les péripéties de son voyage. La première de ces lettres fut publiée en décembre 1874; la dernière arriva vers la fin de 1877. M. Stanley était de retour en Europe en janvier 1878.

Déjà, en 1871, cet explorateur intrépide avait su retrouver à Oujiji le célèbre voyageur David Livingstone, que tout le monde croyait perdu au milieu des vastes solitudes de l'Afrique. De 1874 à 1877, il a traversé l'Afrique centrale de l'est à l'ouest, en suivant un itinéraire nouveau; il a visité de nombreux États ignorés des Européens et même des Arabes; il a tracé le premier, et sur ses propres rives, le cours du Congo, l'un des plus grands fleuves du monde, depuis le lac Tanganika jusqu'à l'océan Atlantique.

De Zanzibar, l'expédition commandée par M. Stanley se rendit d'abord à Bagamoyo, d'où elle partit pour

Mpupua ; elle y arriva après un mois environ de trajet à travers la contrée d'Ousagarou. De Mpupua, les voyageurs se dirigèrent vers le nord, et, après des dangers et des péripéties de toute espèce, des maladies, des morts et des combats meurtriers, ils atteignirent le 27 février 1875 le village Kageyi, sur le grand lac Nyanza découvert par Speke. M. Stanley explora toutes les côtes de ce lac immense, et il put ainsi rectifier l'opinion accréditée par Livingstone que le Nyanza comprenait cinq lacs.

Le hardi voyageur parcourut tous les districts environnants, rencontrant tantôt des peuplades rendues défiantes par les trahisons des marchands d'esclaves arabes de Pangani, tantôt des naturels féroces et perfides. Enfin, il arriva à la cour du roi Mtésa, dans l'Ouganda, et fut reçu par ce monarque avec la plus grande cordialité. Le voyageur trouva en lui un prince ami, généreux, intelligent ; et, quoique simple naturel de l'Afrique centrale, il parut à son hôte au moins égal pour les qualités et l'intelligence à Seyd Burghash, sultan arabe de Zanzibar.

A la cour du roi Mtésa, M. Stanley rencontra le colonel Linant de Bellefonds, officier au service de l'Egypte, envoyé là en mission. M. de Bellefonds connaît parfaitement toutes les contrées situées entre Kartoum et l'Ouganda, d'où il faut conclure que toute la carte de l'Afrique centrale, pour la partie située entre les cata-

ractes du Nil et l'Ouganda, pourrait être dressée actuellement dans les moindres détails, en y ajoutant les nouveaux pays visités par M. Stanley. Le royaume de Mtésa peut avoir deux millions d'habitants.

« Nous arrivâmes en vue du palais royal de Mtésa, écrit le capitaine Speke. Je trouvai le monarque entouré de ses femmes et vêtu à l'européenne, avec des pantalons que la veille il m'avait empruntés tout exprès. Dieu sait comme lui va ce costume qui lui inspire un orgueil extraordinaire. Bientôt on fit défiler devant nous une vingtaine de jeunes filles. Toutes frottées de graisse et luisantes comme des miroirs, elles allaient prendre place dans le harem, tandis que leurs pères, se roulant aux pieds du roi, manifestaient ainsi leur reconnaissance et leur bonheur.

« Dans ce milieu d'esclavage sans limite et de despotisme sans frein, le sort de ces femmes tourne souvent au tragique. Me croira-t-on si j'affirme qu'il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre de ces malheureuses femmes qui composent le harem de Mtésa? Une corde roulée autour des poignets, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussaient des cris à fendre le cœur : « O mon seigneur ! « Mon roi ! O ma mère ! » Et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se levait pour

arracher au bourreau ces jeunes victimes sacrifiées à je ne sais quelle superstition ou quelle vengeance.

« Un jour, Mtésa nous conduisit vers une île, occupée par le génie du lac. Une fois à terre, tout le cortège royal se mit à circuler dans une espèce de verger, qu'il moissonnait gaîment, lorsqu'une des femmes du roi, charmante créature, eut la malheureuse idée, croyant lui être agréable, de lui présenter un fruit qu'elle venait de cueillir. Aussitôt, comme pris d'un accès de folie, il entra dans la plus violente colère : « C'est la première « fois, disait-il, qu'une femme s'est permis de m'offrir « quelque chose ! » Là-dessus, sans alléguer d'autres motifs, il enjoignit à ses pages de saisir la coupable, de lui lier les mains et de la faire exécuter sur-le-champ. A peine ces mots prononcés, tous les jeunes drôles à qui le roi s'adressait déroulèrent en un clin d'œil les turbans de corde qui ceignaient leurs têtes, et, comme une meute de chiens avides, ils se précipitèrent sur la belle créature qui leur était livrée.

« Celle-ci, indignée que de pareils marmots se crussent autorisés à porter la main sur sa royale personne, essaya d'abord de les repousser comme autant de moucherons importuns, tout en adressant au roi des remontrances passionnées ; mais en peu d'instants ils l'eurent saisie et renversée ; et tandis qu'ils l'entraînaient, l'infortunée nous adjurait de lui porter aide et protection. Lubuga, la sultane privilégiée, s'était jetée aux genoux

du roi, et toutes ses compagnes, prosternées autour de lui, sollicitaient le pardon de leur pauvre sœur. Plus elles imploraient sa merci, plus semblait s'exalter sa brutalité naturelle, jusqu'à ce qu'enfin, s'armant d'une espèce de massue, il voulut frapper la tête de sa malheureuse victime.

« J'avais pris jusqu'alors le plus grand soin de n'intervenir dans aucun des actes arbitraires par lesquels se signalait la cruauté de Mtésa, comprenant du reste qu'une démarche de ce genre, si elle était prématurée, produirait plus de mal que de bien. Mais, lorsque j'entendis mon nom prononcé d'une voix suppliante, je m'élançai vers le roi, dont j'arrêtai le bras déjà levé, en lui demandant la vie de cette femme. Il va sans dire que je courais grand risque de sacrifier la mienne en m'opposant ainsi aux caprices d'un tyran; mais dans ces caprices mêmes je trouvai mon salut et celui de la pauvre victime. Mon intervention, par sa nouveauté hardie, arracha un sourire au despote africain, et la prisonnière fut immédiatement relâchée. »

Si elle varie dans sa forme, la cruauté envers la femme reste la même quant au fond, sur la terre d'Afrique. « Dagara, roi du Karagoué, étant mort, continue le capitaine Speke, son corps fut porté sur une montagne. Au lieu de l'enterrer, le peuple construisit une hutte pour l'abriter. On y fit entrer de force cinq jeunes filles et cinquante vaches, et, toutes les issues solide-

ment barricadées, on les y laissa mourir de faim. »

En Chine, on estropie la femme en s'efforçant de lui rendre les pieds si petits, qu'elle peut à peine marcher. Dans le royaume de Karagoué, elle est soumise à un genre de déformation tout opposé.

Avant d'arriver chez Roumanika, roi de ce pays, le capitaine Speke avait appris d'un Arabe que les femmes des rois et des princes y étaient soumises à un système d'engraissement tout particulier.

« J'avais à cœur, dit le célèbre et véridique voyageur, de vérifier ce détail de mœurs, et je fis une visite au frère du roi. En pénétrant dans la hutte, je trouvai le vieillard et sa principale femme assis côte à côte, sur un banc de terre gazonnée, au milieu des trophées d'arcs, de javelines et de sagaies, suspendus aux poteaux qui soutenaient la toiture. Les dimensions tout à fait extraordinaires de la princesse passaient toutes les idées que j'aurais pu m'en faire. Cependant, sous le débordement de cet embonpoint formidable, quelques traits de beauté subsistaient encore. Quant à se tenir debout, cela lui était littéralement impossible. Elle en eût été empêchée, au besoin, par le seul poids de ses bras aux jointures desquels pendaient, comme autant de *puddings* trop délayés, des masses de chairs abondantes et molles. Je m'enquis auprès du prince et de ses fils, ces derniers du plus beau type abyssinien, pourquoi tant de pots de lait se trouvaient ainsi réunis autour

d'eux. Le prince me l'expliqua, en me montrant sa femme : « C'est de là, me dit-il, que lui vient toute cette « rotondité. C'est en les gorgeant de lait dès leur plus « bas âge que nous obtenons des femmes dignes de « nous et de notre rang. »

Afin de s'assurer que ce phénomène n'était pas un fait exceptionnel, le capitaine Speke fit une seconde visite dans une autre case royale. La princesse, incapable de se traîner autrement qu'à la façon des quadrupèdes, était encore plus obèse que sa parente. Quant à la fille de cette majesté énorme, qui achevait sa seizième année, elle se tenait assise dans un coin, absorbant à petites gorgées un pot de lait, sous l'œil de son père, qui, la baguette à la main, et prêt à la châtier pour l'y contraindre, présidait à cette monstrueuse déformation que la mode impose aux femmes de ce pays.

Le 15 mai 1875, M. Stanley écrivait du pays d'Ousoukouma pour rendre compte de son exploration du Nyanza, de laquelle il résulte que ce lac est une grande mer intérieure.

En janvier 1876, dans sa marche vers l'Albert-Nyanza, autre grand lac, M. Stanley constata l'existence d'une peuplade à peau blanche. C'est une race bien conformée, et beaucoup d'individus sont remarquablement beaux. Si leurs cheveux n'étaient pas laineux, on pourrait les prendre pour des Européens ou des Asiatiques. Expliquera qui pourra cette étrange anomalie ;

et ne faudrait-il pas attribuer la couleur noire des Africains aux lieux malsains qu'ils habitent et à leur manière de vivre toute bestiale? Le fait est que plus le nègre habite des régions élevées, moins sa dégradation physique et morale apparaît.

En mars 1876, M. Stanley explora toute la frontière de Karagoué. Il fut bien accueilli par les nègres. Grâce au vieux roi Roumanika, qui se montra plein de sympathie et de bienveillance, il y fit d'importantes découvertes géographiques. Au mois d'août de la même année, après une foule de vicissitudes, le hardi voyageur arrivait à Oujiji, d'où il parcourut en tous sens et mesura le vaste lac Tanganika, malgré l'immense étendue de ses côtes, et il en dressa une carte.

C'est aussi à cette époque que M. Stanley découvrit un nouveau lac, qu'il nomma Alexandra-Nyanza, en souvenir de la princesse de Galles. Mais alors une horrible épidémie, la petite vérole, le força à quitter ces contrées, et il arriva, fin octobre 1876, à Nyangouie en Manyeuéma, d'où il écrivit une lettre relative au commerce des esclaves organisé en ces pays par les chefs arabes sur la plus grande échelle. Ils y enlèvent, après avoir massacré ceux des nègres qui leur résistent, des tribus tout entières. Pour ne citer qu'un exemple, l'une de ces expéditions, après six jours, est revenue avec trois cents esclaves et mille cinq cents chèvres, sans compter les denrées alimentaires, les ustensiles et les

vêtements. On compte souvent six et même dix de ces expéditions en un seul mois. Tous ces esclaves sont vendus aux Arabes, le long de la côte.

Après avoir traversé l'Ouregga en suivant le cours du Congo, descendu cinq grandes cataractes, livré trente-deux batailles aux sauvages et perdu un grand nombre d'hommes, Stanley se trouva, au mois d'août 1877, au village de Ni Sanda, dépourvu de toutes provisions et exposé à mourir de faim, lui et ses compagnons, qui étaient au nombre de cent quinze. Heureusement, deux Anglais, qui séjournaient à Emboma, répondirent au cri de détresse poussé par le brave voyageur et s'empressèrent de venir à son aide.

Emboma est une petite ville située sur le Congo, vers la côte occidentale d'Afrique, et il résulte des explorations de M. Stanley, qui en a suivi le cours, que le Congo est appelé à devenir la grande voie commerciale à travers le vaste continent africain.

Parvenu à Emboma, M. Stanley gagna Zanzibar et revint en Europe.

Mais tant de fatigues ne l'avaient point abattu. Lorsque, deux années plus tard, l'Association internationale africaine de Bruxelles lui proposa de prendre la direction d'une nouvelle expédition scientifique, industrielle et commerciale, pour l'intérieur de l'Afrique, M. Stanley accepta sans hésitation et se mit en route en compagnie de vingt savants européens et des représen-

tants de la plus puissante maison de commerce hollandaise, patronnée par le prince d'Orange. Le but de l'entreprise était l'exploration de l'Afrique par la voie du Congo, et cela au triple point de vue de la science, de l'industrie et du commerce.

M. Stanley se rendit d'abord au Zanguebar pour y enrôler son personnel arabe, et il arriva à Banane vers la fin de juin 1879, sur un vapeur de douze cents tonneaux, appartenant à la société et chargé de tout le matériel nécessaire pour établir, sur le cours du Congo, des comptoirs destinés à faciliter les relations entre la côte et l'intérieur.

L'expédition parvint promptement et sans trop de difficultés jusqu'à Stanley-Pool, grand lac formé par le Congo à mille kilomètres de la côte. Deux ou trois chaloupes à vapeur parcouraient sans cesse le fleuve pour maintenir les communications entre les différents postes établis d'étape en étape sur l'immense cours d'eau, ainsi qu'avec le grand vapeur de l'expédition qui les reliait avec l'Europe.

Plusieurs années se passèrent sans nouvelles; du moins les journaux ne les firent point connaître au public. Enfin, vers la fin d'août 1882, le bruit se répand que M. Stanley est de retour en Europe. Chacun se demandait pourquoi il était revenu de si loin. On pourra peut-être le conjecturer dans l'un des chapitres suivants.

III.

M. SAVORGNAN DE BRAZZA.

Le départ. — Exploration de l'Ogôoué. — Maladie des explorateurs. — Le pays des Fans. — Mauvais vouloir des indigènes. — Cruelles épreuves. — Découverte de l'Alima. — Nouveaux périls. — Retour au Gabon après trois ans passés dans l'Afrique équatoriale. — Les missionnaires français au Gabon. — La véritable voie de l'Atlantique au Congo, découverte par M. de Brazza.

Pendant que M. Stanley explorait l'Afrique équatoriale par la voie qui part de la côte orientale, M. de Brazza, enseigne de vaisseau français, prenait la route opposée. Son expédition, qui se termina avec l'année 1878, après trois ans de fatigues, de souffrances et de périls, avait pour but de reconnaître le plus grand fleuve de la colonie française du Gabon, l'Ogôoué. M. de Brazza était accompagné du médecin de marine M. Ballay, et de M. Marche, qui avait déjà, en compagnie de feu le

marquis de Compiègne, reculé considérablement dans l'est la connaissance du cours de l'Ogôoué.

Mais, après avoir poussé une nouvelle exploration sur le cours inconnu du fleuve, M. Marche fut obligé, en raison de sa santé, d'abandonner ses compagnons et de revenir en France, au moment même où la deuxième partie de la campagne s'inaugurait sous les plus sombres perspectives. Ce fut lui qui rapporta les dernières correspondances des voyageurs, dont on n'entendit plus parler pendant quinze mois.

MM. de Brazza et Ballay avaient, dès l'origine, été atteints par la maladie. Débarqués au Gabon à la fin de 1874, ils n'avaient pas tardé à ressentir les influences du climat, et ils n'étaient pas encore rétablis, lorsqu'en août 1875, ils quittèrent Lambazéni, limite extrême des factoreries européennes, pour commencer leur véritable campagne. Ils avaient pour escorte douze *laptots*, soldats indigènes du Sénégal au service de la France, commandés en sous-ordre par le quartier-maître Hamon.

Dès l'origine, les explorateurs eurent à lutter contre la mauvaise volonté et la cupidité des noirs ; cette lutte devait se renouveler de distance en distance, à mesure qu'on passait d'une peuplade à une autre ; elle devait enfin se transformer en une hostilité déclarée.

Le cours de l'Ogôoué peut se diviser en trois parties à peu près égales : la supérieure, la moyenne et l'inférieure. La moyenne suit à peu près la ligne équatoriale;

les deux autres inclinent d'environ un degré et demi vers le sud, l'une vers sa source, l'autre à son embouchure.

Les marchandises et les bagages ne pouvaient être transportés qu'à l'aide des pirogues et des bras des indigènes. Les Inenga conduisirent ainsi l'expédition jusqu'au cours moyen du fleuve; mais, arrivés sur le territoire des Okanda, ils refusèrent d'aller plus loin. Ceux-ci élevèrent des prétentions excessives, et il fallut payer de la perte d'une partie des instruments et des marchandises leur dépit de n'avoir pas obtenu la rémunération qu'ils réclamaient.

On fit une première halte à Lopé, grand village établi sur le cours moyen de l'Ogôoué. De là, M. de Brazza s'engagea par terre dans le pays des Fans, avec lesquels il put nouer quelques relations amicales et pénétrer jusqu'à Doumé, position déjà fort avancée sur le cours supérieur du fleuve. Ce fut là que vint le rejoindre M. le docteur Ballay, en août 1876, avec une partie des marchandises.

M. de Brazza, épuisé par son voyage à pied, était tombé gravement malade. Quand il fut guéri, il voulut lui-même réunir tout ce qu'il possédait de marchandises, seule valeur d'échange à l'aide de laquelle on puisse obtenir dans l'intérieur de l'Afrique les aliments et les objets les plus indispensables à la vie. Il ne put rejoindre ses compagnons à Doumé qu'en avril 1877.

On allait partir quand les Adoumas élevèrent de plus sérieuses difficultés. « Les blancs, disaient-ils, avaient apporté la petite vérole, et il fallait qu'ils soignassent leurs malades. » Ils réclamèrent ensuite des prix énormes pour transporter les bagages et déclarèrent enfin qu'ils ne laisseraient emporter qu'une partie des marchandises.

La situation était critique ; on s'en tira par un expédient. On remplit secrètement un certain nombre de caisses de manière à obtenir un stock satisfaisant de caisses vides. Les caisses pleines furent emportées par MM. Ballay et Hamon, pendant que M. de Brazza, avec quelques *laptots*, feignait de faire bonne garde autour des caisses vides. Quand il pensa que ses compagnons avaient franchi la limite des Adoumas, le chef de l'expédition se déroba lui-même avec une pirogue et ses *laptots*. Mais, comme le cours de l'Ogôoué était semé de rapides, la petite embarcation, abandonnée à l'inexpérience de ses conducteurs, chavira à plusieurs reprises, et l'on courut les plus grands dangers. Enfin le ralliement de l'expédition s'effectua à la chute de Poubara, en amont de laquelle l'Ogôoué se réduit à n'être plus qu'un cours d'eau insignifiant.

La campagne aurait pu se terminer ici ; car la question de savoir si l'Ogôoué était, comme on l'avait cru, en communication avec de grands lacs intérieurs, se trouvait résolue par la négative. Mais les courageux explo-

rateurs craignaient de ne pas avoir assez fait pour la science. Après quelques jours de repos, malgré le délabrement de leur santé et l'épuisement de leurs ressources, ils résolurent, en mars 1878, de quitter le bassin de l'Ogôoué pour pénétrer plus avant encore dans l'intérieur.

Le dernier emploi que l'on fit alors des services des indigènes libres fut désastreux ; on mit vingt jours pour faire une dizaine de kilomètres, et plusieurs caisses furent pillées. Recourant alors à un parti extrême et qui lui répugnait, M. de Brazza acheta une quarantaine d'esclaves pour porter les bagages. Dans ces conditions, on traversa successivement les territoires des Oudoumbo, des Umbété et des Batéké, où il fallut autant de diligence que de fermeté pour empêcher le pillage des marchandises par les indigènes et par les porteurs.

En quittant le bassin de l'Ogôoué, l'expédition eut à souffrir cruellement de la faim et de la soif ; car les pays traversés étaient dévastés par la famine. Un cours d'eau, N'gambo, courant vers l'est, conduisit les explorateurs sur une rivière importante inconnue jusqu'ici, l'Alima. Cette rivière, large de cent cinquante mètres, présente une profondeur de plus de cinq mètres ; selon toute vraisemblance, elle est un des plus forts affluents du Congo, dont M. Stanley venait de découvrir le véritable cours ; mais les voyageurs, depuis plus d'un an sans communication avec le monde civilisé, étaient loin de penser

que ces eaux pouvaient, en dépit de leur direction, les ramener sur les bords de l'Atlantique.

Ils décidèrent néanmoins de suivre l'Alima, d'abord par terre, puis avec des pirogues achetées aux indigènes; mais bientôt des démonstrations menaçantes, auxquelles ne tardèrent pas à succéder des coups de feu partis des deux rives, témoignèrent que les voyageurs étaient tombés dans les régions où M. Stanley avait eu à livrer de si rudes combats. Enfin les balles des indigènes ayant blessé trois hommes de l'escorte, il fallut répondre à la fusillade par la fusillade.

Le soir du même jour, on arriva en présence de grands villages qui, sur l'une et l'autre rive, étaient remplis d'ennemis. Il fallait éviter un combat de nuit sur le fleuve. M. de Brazza débarqua sa troupe et la fit retrancher. Bien lui en prit; car au point du jour il était assailli par trente pirogues chargées d'hommes qui tous étaient armés de fusil. La lutte fut courte. Les noirs se dispersèrent, après avoir fait l'épreuve de la supériorité des armes européennes.

Toutefois, ce n'était pas avec une quinzaine de fusils et une provision déjà fort réduite de munitions qu'il fallait songer à poursuivre cette route périlleuse. On quitta donc le fleuve qui continuait à couler vers l'est, pour se diriger vers le nord, où les naturels se montrèrent moins inhospitaliers. Malheureusement on n'en put obtenir que des provisions insuffisantes.

Après avoir traversé plusieurs cours d'eau qui coulaient tous vers l'est, la petite expédition, réduite au dénuement, dut se fractionner. M. de Brazza renvoya le docteur Ballay et M. Hamon vers l'Ogôoué et poursuivit sa reconnaissance jusqu'au delà de l'équateur. C'était là un acte de suprême courage ; car depuis plus de cinq mois on marchait affamé, pieds nus et les jambes couvertes de plaies. Le chef de l'expédition dut enfin battre en retraite à la veille de la saison des pluies, qui, en inondant le pays, lui aurait interdit tout retour. Il put, en septembre, rejoindre ses compagnons, avec lesquels il redescendit l'Ogôoué. Le 30 novembre, l'expédition arriva au Gabon.

Pour résumer en quelques mots cette énergique campagne, nous dirons qu'elle dura trois ans, dont quinze mois passés sans aucune relation avec le monde civilisé ; que les explorateurs eurent à supporter toutes les souffrances et à lutter avec tous les dangers ; que le seul itinéraire de M. de Brazza, en pays inconnu, comprend plus de treize cents kilomètres, dont près de huit cents parcourus à pied, et que la superficie conquise à la géographie sur le domaine absolument inconnu de l'Afrique équivaut à celle de plus d'un de nos petits Etats européens. On ne s'étonnera pas, après cela, que la Société de Géographie de France ait décerné, le 24 janvier 1879, à M. de Brazza, en récompense de ses découvertes, la grande médaille d'or, à laquelle tous

les explorateurs du monde avaient été appelés à concourir.

Après de longs et pénibles travaux, les missionnaires français sont parvenus à créer au Gabon un établissement central, qui peut servir de base et de point de départ pour arriver au centre de l'Afrique équatoriale. Grâce aux ouvriers indigènes qu'ils ont formés, cet établissement est aujourd'hui convenablement installé. On peut s'y munir de toutes les choses nécessaires pour les excursions à faire dans l'intérieur, et au besoin venir y retremper ses forces. Enfin, les commerçants et les explorateurs y trouvent bon nombre d'indigènes formés aux métiers les plus utiles, ainsi que des interprètes parlant la langue française et surtout le pongoué, qui est l'idiome le plus usité dans toutes ces contrées.

Parmi les peuplades de l'Ogôoué, la plus nombreuse est sans contredit celle des Fans ou Pahouins. Refoulée par les tribus cruelles et les marchands d'esclaves de l'intérieur vers la côte, elle envahit, depuis une quinzaine d'années, le littoral du Gabon, sur une étendue d'une centaine de lieues du nord au sud. Dans les seuls affluents du Gabon, on compte plus de cent mille Fans.

Les autres peuplades, qui depuis longtemps occupent la côte, sont effrayées de cette affluence, car elles se voient menacées de perdre peu à peu les avantages du commerce dont elles ont été jusqu'à présent les princi-

paux agents. Leurs mœurs et leurs usages diffèrent d'ailleurs beaucoup de ceux des Fans. Dès la première apparition des Fans, les Pongoués et les autres tribus du Gabon ont fait maintes tentatives pour les repousser ou du moins les maintenir à distance; mais les nouveaux arrivants, plus forts et plus nombreux, n'en ont pas moins continué leur marche progressive, resserrant les anciennes tribus dans des limites de plus en plus restreintes.

Le Fan n'est pas, comme les naturels des autres peuplades, esclave de superstitions et de coutumes invétérées; c'est un peuple neuf, et par conséquent beaucoup plus accessible aux bienfaits de la civilisation.

Le 23 juin 1882, M. Savorgnan de Brazza, l'infatigable explorateur, était de retour à Paris, après avoir accompli une seconde expédition sur l'Ogôoué, durant laquelle il avait eu le mérite et la gloire de trouver une voie sûre et rapide pour aller jusqu'au grand fleuve du Congo. Une foule pressée et enthousiasmée s'était réunie à la Sorbonne pour l'entendre. Il racontait, dans cette langue imagée et énergique que peuvent seuls donner la conviction et le dévouement absolu à une idée, comment il était parti subitement de France pour ne pas être dépassé par M. Stanley, et comment aussi il avait été assez heureux pour trouver la véritable voie de la côte de l'Atlantique au Congo. Il racontait encore qu'il avait

heureusement fondé deux stations hospitalières, et comment, à son départ, il les avait laissées dans la situation la plus florissante.

Franceville et Brazzaville abritent maintenant de nombreux travailleurs, nègres délivrés de l'esclavage, et qui, à l'ombre du drapeau de la France, vivent heureux et reconnaissants envers leur libérateur. Pourquoi les faibles ressources mises à sa disposition ne lui avaient-elles pas permis d'affranchir un plus grand nombre de ces pauvres captifs ?

Circonstance bizarre, M. de Brazza profita le premier de l'hospitalité de la station qu'il venait de fonder. Aux chutes de l'Ogôoué, sa barque chavira.

« Il fallut travailler longtemps, dit-il, pour sauver son chargement, et j'y gagnai la dyssenterie. Par-dessus le marché, je m'étais blessé sérieusement au pied gauche sur une roche. Un charlatan de l'endroit appliqua sur la plaie un diable d'onguent qui me fit enfler le pied gros comme la jambe. Privé de médicaments et de ma trousse, que j'avais laissés aux officiers belges de la mission Stanley, je pris mon couteau et taillai dans le morceau jusqu'à un centimètre de profondeur, supprimant tout ce qui n'avait pas une jolie couleur de chair fraîche. J'en fus quitte pour deux mois d'inaction, et, en arrivant à Franceville, en février 1881, je fus le premier voyageur à qui la station hospitalière ait rendu service.

« Noguez, l'un de mes braves compagnons, n'avait pas perdu son temps. Je trouvai là réunis une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants déjà habitués au travail. Il ne restait qu'à achever ce qu'il avait si bien commencé. On fit de nouveaux magasins, de nouvelles caves, et on prépara de jolies chambres. Nos légumes, nos plantations de goyaviers, d'orangers, de café ; notre bétail, cabris, moutons et porcs, tout était soigné et prospérait, et déjà la station vivait uniquement de ses revenus. J'allais oublier notre âne et notre ânesse, belles et bonnes bêtes qui, en voyageant, n'avaient rien perdu de leur entêtement ; mais c'était bon, là-bas, de les entendre braire, et encore meilleur de parcourir, monté sur leur dos, notre charmant domaine. »

Ces lignes sont un portrait frappant de M. de Brazza : son œuvre si humaine, si patriotique, y est indiquée tout entière.

IV.

LA FRANCE AU CONGO.

Cession d'un territoire à la France par le roi Makoko. — Les stations de Franceville et de Brazzaville. — Dispositions favorables des indigènes pour les seuls Français. — M. Stanley et l'abbé Augouard. — Retour de M. Stanley en Europe. — Son brusque départ pour le haut Congo.

Afin de maintenir son œuvre et de la poursuivre, il était nécessaire que M. de Brazza fît avec les chefs du pays des traités d'amitié. Le puissant roi Makoko étend sa domination sur la plus grande partie des tribus que l'on rencontre entre le Gabon et le Congo. Les négociations furent assez faciles avec ce monarque bienveillant; il envoya au-devant du pacifique explorateur et le reçut à sa cour avec toutes sortes d'honneurs.

— Sans redouter la guerre plus que les blancs, dit-il, nous préférons la paix. J'ai interrogé l'âme d'un grand

sage, de mon quatrième ancêtre, et, convaincu que nous n'aurons pas à lutter contre deux partis, j'ai résolu d'assurer complètement la paix en devenant l'ami de celui qui m'inspirait confiance.

« Accueillies comme elles méritaient de l'être, ces ouvertures nous conduisirent, dit M. de Brazza, à la conclusion d'un traité aux termes duquel le roi plaçait ses Etats sous la protection de la France et nous accordait une concession de territoire à notre choix sur les rives du Congo. Tels sont les traits principaux de ce traité, qui fut ratifié, une vingtaine de jours après mon arrivée, dans une assemblée solennelle de tous les chefs immédiats et vassaux de Makoko. Le traité étant signé, le roi et les chefs mirent un peu de terre dans une petite boîte, et, en me la présentant, le grand féticheur me dit :

« — Prends cette terre et porte-la au grand chef des blancs, elle lui rappellera que nous lui appartenons.

« Et moi, plantant notre pavillon devant la case de Makoko :

« — Voici, leur dis-je, le signe d'amitié et de protection que je vous laisse. La France est partout où flotte cet emblème de paix, et elle fait respecter les droits de tous ceux qui s'en couvrent.

« Depuis cette époque, Makoko ne manque pas, matin et soir, de faire hisser et amener le pavillon sur sa case, comme il m'avait vu le faire. »

Mais il fallait aussi traiter avec les Oubandgi. Ces nègres avaient arrêté M. de Brazza lorsque, dans sa première expédition, il avait essayé de remonter l'Ogôoué en compagnie de M. Marche et de M. Ballay. Et puis, M. Stanley, qui venait de descendre le Congo avec la plus grande rapidité, s'était servi de ses armes, sans se soucier probablement de la situation que cette manière de faire trop américaine créerait à ses successeurs. Les Oubandgi étaient loin d'être calmés, et il ne fallut rien moins que la patience et l'autorité dont jouissait M. de Brazza à la cour du puissant roi Makoko pour lui permettre de mener à bien des négociations à l'issue desquelles il pût enfin conclure un sérieux traité de paix. Ecoutons-le du reste raconter comment se passa ce *palabre* (1) solennel :

« Toute une flottille de magnifiques pirogues, creusées chacune dans un seul tronc d'arbre et portant jusqu'à cent hommes, descendait le fleuve et venait aborder en face de Ngombila. Toutes les tribus Oubandgi du bassin occidental du Congo, entre l'équateur et Makoko, avaient tenu à être représentées à ce *palabre* d'où sortirait la paix ou la guerre. La réunion de ces quarante chefs, revêtus de leurs plus beaux costumes, était véritablement un spectacle imposant. Ce fut au

(1) Assemblée générale de tous les chefs des diverses tribus d'un royaume.

milieu d'un profond silence que je pris la parole :

« — Tous savaient que dans le haut Alima nous ne nous étions servis de nos armes que pour notre défense. Nous eussions pu continuer ; en nous retirant devant leur défense d'avancer, en vivant en paix partout où nous allions, nous avions donné des gages de nos bonnes intentions. Aujourd'hui, nous désirions installer un village dans le haut Alima et un autre à Ntamo, dans le but d'y échanger les produits européens et africains. Leur intérêt, comme le nôtre, était donc de conclure la paix nécessaire à ces relations.

« La discussion fut longue, car bien des intérêts divers étaient en jeu. Mais la plus forte appréhension des Oubandgi, contenue jusqu'alors, allait se faire jour. L'un d'eux s'avança vers moi avec autant de fierté que de gravité, et, me montrant un îlot voisin :

« — Regarde, me dit-il, cet îlot. Il semble placé là pour nous mettre en garde contre les promesses des blancs, car il nous rappellera toujours qu'ici le sang oubandgi a été versé par le premier blanc (1) que nous avons vu. Un des siens, qui l'a abandonné, te donnera à Ntamo le nombre de ses morts et de ses blessés ; mais je te dirai que nos ennemis ont pu échapper à notre vengeance en descendant le fleuve comme le vent ; mais qu'ils essaient de le remonter !

---

(1) M. Stanley.

« Tout en m'attendant à rencontrer ces sentiments parmi les riverains du Congo, j'avoue que la façon hardie dont ils furent exprimés ne laissa pas que de me causer une certaine impression. Je dus employer toutes les ressources de ma diplomatie pour dégager notre responsabilité de faits auxquels nous n'avions pris aucune part, et les bien convaincre que nos relations, loin de nous servir à les exploiter, assureraient contre toute éventualité leur tranquillité et leur bonheur. »

La paix fut conclue, et d'abord on enterra la guerre.

« En face de ce malencontreux îlot qui avait failli nous jouer un si vilain tour, on fit un grand trou ; puis chaque chef y déposa, l'un une balle, l'autre une pierre à feu, un troisième y vida sa poire à poudre ; et lorsque moi et mes hommes y eûmes jeté des cartouches, on y planta le tronc d'un arbre qui repousse très rapidement. Enfin la terre fut rejetée sur le tout, et l'un des chefs prononça ces paroles :

« — Nous enterrons la guerre si profondément, que ni nous ni nos enfants ne pourrons la déterrer, et l'arbre qui poussera ici témoignera de l'alliance entre les blancs et les noirs.

« — Et nous aussi, ajoutai-je, nous enterrons la guerre ; puisse la paix durer tant que l'arbre ne produira pas des balles, des cartouches ou de la poudre !

« On me remit ensuite une poire à poudre vide en signe de paix, et je leur donnai mon pavillon. Mais alors

tous les chefs voulurent en avoir un, qu'ils frottèrent contre le premier, et bientôt toute la flottille des Oubandgi fut pavoisée de nos couleurs. La fondation de notre station au Congo était désormais assurée. »

Aujourd'hui, comme dans le royaume de Makoko, le drapeau français flotte sur soixante demeures des Oubandgi. M. de Brazza n'a plus qu'à s'occuper des voies de communication. On remontera l'Ogôoué, puis, par un chemin en pays plat, on fera une route carrossable jusqu'à l'Alima, et l'on arrivera par cette rivière à l'endroit navigable du Congo.

Mais pendant que M. de Brazza réalisait son œuvre, que faisait M. Stanley? Il était depuis dix-huit mois dans le bas Congo, travaillant avec des centaines d'hommes, dépensant des millions pour pénétrer dans l'Afrique centrale, en reprenant en sens inverse la route qu'il avait suivie de 1875 à 1877. M. Stanley se croyait seul. Possesseur de ressources considérables, il pensait pouvoir agir à sa guise dans ce pays encore peu connu. Il se pressait néanmoins d'arriver à son but, c'est-à-dire d'ouvrir une route commerciale de la côte à l'intérieur.

Les obstacles naturels au pays l'arrêtèrent longtemps, et, quand il arriva à quelques centaines de kilomètres de l'Atlantique, après avoir creusé sa route dans la partie inférieure du Congo, après avoir créé les stations de Vivi, d'Issanghila et de Mananga, il apprit qu'il avait

été devancé par un Français, et que ce Français, sans argent, sans soutien, avec quelques hommes d'escorte, mais avec son attitude pacifique, généreuse, avait rallié à lui les rois nègres les plus influents. Et quel ne fut pas son désappointement quand il aperçut, en poursuivant sa course pour dépasser M. de Brazza en vitesse, le drapeau tricolore flottant sur la station de Brazzaville, qui est la clef du bassin du Congo ! M. Stanley éprouva alors une déception profonde. Lui, le grand explorateur africain, lui, le chef de l'expédition la plus importante qui eût paru sur le Congo, il se trouvait arrêté par un Français et deux Sénégalais !

L'abbé Augouard, qui, sur les instances de M. de Brazza, s'était rendu à Brazzaville pour créer une mission, y rencontra M. Stanley, arrivé cinq jours avant lui, après s'être efforcé de rétablir la situation à son profit. Il avait négocié avec un chef indigène nommé Itsi, qu'il avait déjà vu dans son voyage précédent. Cet Itsi, autrefois vassal de Makoko, s'était révolté contre son suzerain et vivait en hostilité déclarée avec les alliés de son maître. En prêtant son appui à Itsi pour renverser Makoko et s'installer à sa place, M. Stanley ne pourrait-il pas arriver à faire dénoncer le traité signé avec M. de Brazza et s'en faire délivrer un autre plus avantageux ?

Mais les indigènes n'avaient pas oublié les combats que M. Stanley leur a livrés durant ses pérégrinations ;

aussi, quand on sut dans le Congo qu'Itsi venait de recevoir l'investiture de M. Stanley et avait accepté de ce *blanc* les insignes de la souveraineté, une violente colère anima tous les esprits. Makoko et ses feudataires intimèrent l'ordre à Itsi d'avoir à cesser toutes relations avec M. Stanley, dont les fusillades meurtrières étaient encore présentes à leur esprit. Itsi fit sa soumission. M. Stanley avait échoué.

Le voyageur américain se retourna alors sur Brazzaville et les possessions françaises gardées par le sergent Malamine et deux Sénégalais. Il alla à eux avec une centaine d'hommes, dans le but d'intimider ce modeste sous-officier, d'influencer les chefs indigènes situés sur le territoire des Français pour les amener à se soulever contre eux. Mais M. de Brazza avait pris ses précautions. M. Malamine avait reçu des instructions précises, et il les exécuta ponctuellement.

M. Stanley fut accueilli d'abord avec déférence, puis, quand il eut fait pressentir ses intentions, il fut évincé. Les chefs indigènes, appuyés énergiquement par le roi Makoko et les chefs des Oubandgis, arborèrent leur pavillon français sur leurs cases et prièrent M. Stanley d'établir son camp en dehors de la concession française. Cette attitude énergique des Français et des indigènes fit réfléchir M. Stanley, qui se retira.

« M. Stanley m'a raconté, écrit l'abbé Augouard, qu'étant arrivé cinq jours avant moi, il avait été fort mal

reçu par les indigènes, qui avaient construit une immense barricade, derrière laquelle ils se retranchaient, armés de leurs fusils et de leurs sagaies. M. Stanley, avec ses trois blancs et ses soixante-dix Zanzibaristes, munis de fusils à quatorze coups, pouvait évidemment balayer la place en moins de dix minutes; mais il n'a pas voulu recourir à la violence, et le hardi voyageur s'est laissé conduire dans une espèce de marécage d'où les indigènes lui défendent de sortir.

« Je le félicite de sa conduite pacifique et des sacrifices qu'il s'impose pour ne pas compromettre l'avenir. De son côté, il me recommande de camper à l'endroit où je me trouve, craignant, dit-il, que si je vais directement au village, je ne sois reçu à coups de fusil. Je suis ce conseil et j'envoie prévenir le roi de l'arrivée d'un Français. Ce sont les seuls étrangers qu'il souffrirait sur son territoire depuis le passage de M. de Brazza.

« Sur l'invitation du roi, je me suis rendu au village. Je cherche à camper sur le bord même du fleuve. Les sauvages Batéké s'y opposent. Je veux alors m'établir dans une localité voisine, mais les habitants me déclarent formellement qu'ils ne permettront jamais à un blanc de dormir sur leurs terres. Cela me paraît d'autant plus extraordinaire, que je vois le pavillon français flotter au-dessus de tous les villages. Enfin le roi lui-même vient me chercher et me fait camper près de sa tente,

mais non sans me réclamer paiement. Quelques heures après mon arrivée à Omfoa, je vois apparaître le sergent Malamine, laissé par M. de Brazza à la garde du pavillon français à Brazzaville (1). Il me communique le traité d'annexion.

« Le roi m'a dit que les indigènes voyaient d'un mauvais œil les blancs venir dans leur pays et qu'ils ne permettraient absolument à personne d'y faire une case avant l'arrivée de M. de Brazza, qu'ils attendent depuis plus de six mois.

« Je revins au camp de M. Stanley. Pendant notre entretien, douze Zanzibaristes, qui étaient allés au loin pour acheter des vivres, reviennent avec de sinistres nouvelles. Pendant la nuit, les trois principaux chefs du territoire de Brazzaville ont décrété la peine de mort pour tous ceux qui vendraient des vivres à M. Stanley et pour les blancs qui ne seraient pas partis dans trois jours. Je lui dis que je ne croyais guère à ces rumeurs; mais il me répond qu'il a reçu confirmation de cette nouvelle par des espions particuliers qui ont assisté à ce conseil nocturne.

« Je retourne à mon camp et vais immédiatement chez le roi, qui m'assure que moi, *Français*, je n'ai absolument rien à craindre, mais que je ne puis construire de

(1) M. Stanley avait précédemment nommé ces territoires Stanley-Pool.

case immédiatement. Voyant qu'il n'y a rien à faire contre cet entêtement, j'annonce au roi que je vais repartir.... »

Des marécages de Brazzaville où il était campé, M. Stanley se hâta d'écrire au roi des Belges, président de l'Association internationale africaine, qui l'avait envoyé au Congo. Le roi Léopold profita de la présence à Bruxelles de M. Ferdinand de Lesseps, président du comité français de l'Association, pour s'entendre avec lui sur l'établissement d'une station, en face de Brazzaville, sur la rive gauche du Congo. C'était en dehors de la concession française, en dehors, croyons-nous, des Etats de Makoko placés sous le protectorat de la France. Il ne pouvait y avoir d'inconvénient à cela, et M. Stanley put établir cette station.

Pendant ce temps-là, M. de Brazza redescendait vers la côte. Il cherchait une autre voie et il trouvait la rivière Niari, qui coule sans rapides dans une vallée fertile se prolongeant directement de l'Atlantique à Brazzaville, et dont le parcours est moins étendu que la route de M. Stanley. En même temps que cette nouvelle, l'explorateur américain apprend avec stupeur que M. de Brazza est rentré en France. Là encore il était distancé. Aussitôt il fit ses préparatifs de départ et revint précipitamment en Europe, débarqua à Madère et traversa Madrid et Paris sans dire mot de ses projets. Mais à Bruxelles, il parla sur un ton sarcastique et moqueur des explora-

tions de M. de Brazza et des résultats qu'il a obtenus.

Ce langage a été partout sévèrement apprécié, et M. Stanley se serait abstenu de le tenir, s'il eût comparé de sang-froid les ressources qu'il avait entre les mains et celles que possédait M. de Brazza. Les extraits suivants d'une lettre que celui-ci écrivait à sa mère donneront une idée de la situation précaire et même misérable dans laquelle il se trouvait au cours de ses explorations :

« J'ai dépensé jusqu'à présent 45,000 fr. ; et comme à mon premier voyage, mon humble budget vient au secours du riche budget de la France. Mais me voilà à sec, et je peux me vanter, comme consolation, d'avoir bien employé mon argent. La station de Ntamo offre un point d'appui excellent. Celle de l'Ogôoué est florissante. Elle possède des maisons, des magasins, un dépôt de marchandises, des armes, des munitions, un troupeau de deux cents moutons, des chèvres, des porcs et un poulailler bien approvisionné. Je ne vais pas mal, et ma santé est bonne. Le courage ne me manque pas, mais il est mis à de rudes épreuves par mon dénuement de toutes choses. Parti d'Europe du jour au lendemain, je n'ai pu rien organiser ni me procurer le plus léger confort. Je croyais être de retour en huit mois, mais voilà mon voyage qui se prolonge au delà de mes prévisions. Mon chapeau et mes pauvres souliers crient famine, ce qui me cause une certaine impression. Ce

que j'attends avec anxiété, ce sont les secours pour l'expédition.... »

Le 18 novembre 1882, M. Duclerc, président du conseil des ministres de la République française, a déposé, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi portant ratification du traité conclu par M. de Brazza avec le roi Makoko (1). Ce projet de loi a été voté, et, de plus, une forte subvention a été portée au budget, afin de mettre le vaillant et patriotique explorateur à même de consolider et d'étendre son œuvre. M. de Brazza s'est immédiatement occupé de l'organisation d'une nouvelle expédition.

Mais qu'était devenu M. Stanley ?

Depuis plusieurs mois il avait disparu d'une façon tout à fait mystérieuse. On disait qu'il était tombé

---

(1) Voici le texte de ce traité :

Traité conclu entre le chef Ngahémé, agissant au nom de Makoko, souverain des Balikes du Congo, et M. P. L. de Brazza, enseigne de vaisseau, agissant dans l'intérêt de la France.

Acte de prise de possession d'un territoire cédé, et adhésion donnée a son occupation par les chefs feudataires de Makoko qui l'occupent.

Au nom de la France, et en vertu des droits qui m'ont été conférés, le 10 septembre 1880, par le roi Makoko, le 3 octobre 1880, j'ai pris possession du territoire qui s'étend entre les rivières Djné et Impila. En signe de cette prise de possession, j'ai planté le pavillon français à Okila, en présence de Ntaba, Scianho-Ngaekala, Ngaeko, Juma-Noula, chefs vassaux de Makoko, et de Ngahémé, le représentant officiel de son autorité en cette circonstance. J'ai remis à chacun des chefs qui occupent cette partie du territoire un pavillon français, afin qu'ils l'arborent sur leur village en signe de ma prise de possession au nom de la France.

Ces chefs, officiellement informés par Ngahémé de la décision de Makoko,

malade à Paris, et qu'il se proposait d'aller chercher le rétablissement de sa santé dans le Midi, à Nice ou en Espagne. En même temps on annonçait qu'à Anvers un vapeur frété par M. Stanley était en train de compléter sa cargaison de marchandises pour les échanger avec les indigènes de l'Afrique. Cependant le vapeur est parti d'Anvers sans M. Stanley. Or, pendant que la presse s'occupait ainsi de l'explorateur américain, celui-ci s'embarquait sur le petit steamer *Harcaway*, sans informer personne de sa subite détermination, et il débarquait à Banane le 14 décembre 1882. Il était accompagné de trois cents nègres de Zanzibar, qui, le 29 décembre, ont été transportés dans le haut Congo par le steamer *Héron*, de l'expédition belge,

---

s'inclinent devant son autorité et acceptent le pavillon, et par leur signe fait ci-dessous donnent acte de leur adhésion à la cession du territoire faite par Makoko. Le sergent Malamine, avec deux matelots, reste à la garde du pavillon et est nommé provisoirement chef de la station française de Nconna.

Par l'envoi à Makoko de ce document fait en triple et revêtu de ma signature et du signe des chefs ses vassaux, je donne à Makoko acte de ma prise de possession de cette partie de son territoire pour l'établissement d'une station française.

Fait à Nconna, dans les Etats de Makoko, le 3 octobre 1880.

L'enseigne de vaisseau,

Signé : DE BRAZZA.

Ont apposé leur signe :

Le chef Ngahémé, représentant de Makoko. — Le chef Ngaeko. — Le chef Scianho-Ngaekala, qui porte le collier d'investiture donné par Makoko et commande à Nconna, sous la souveraineté de Makoko. — Juma-Noula. — Le chef Ntaba.

Nous saurons plus tard quels sont ses projets et si son intention est de faire à M. de Brazza, comme on l'a dit, un accueil plus chaud qu'amical. En tout cas, le gouvernement français a entre les mains les traités rapportés par M. de Brazza. La précipitation de M. Stanley n'aura pas manqué de le mettre sur ses gardes.

V.

DE MDABOUROU A TABORA.

Le départ. — Le Monga-Mkali. — Le lac Tchaïa. — Penrose et les Rougas-Rougas. — Les éléphants. — Toura. — Roubouga. — Rigoua et Casoui. — M. Roger. — Description de Tabora. — Les Arabes. — Le gouverneur arabe et le sultan. — Le docteur Van den Heuvel. — La fièvre. — Etablissement de MM. Guillet et Blanc, à Tabora

Vers la fin du mois de juillet 1881, l'abbé Guillet résolut de quitter la station de Mdabourou pour faire un voyage à Tabora, en compagnie d'une caravane d'Arabes trafiquants de la côte, des courriers des Anglais et de dix chasseurs d'éléphants bien armés. Avec M. Blanc, son ami, il loua six pagazis ou domestiques pour porter leur bagage, et ils se mirent en route.

En arrivant à l'entrée du Monga-Mkali, affreux désert qui sépare Mdabourou de Tabora, les voyageurs

trouvèrent la tête de la caravane en repos, attendant que tous les porteurs fussent réunis en rangs serrés : précaution nécessaire, car les Rougas-Rougas, pillards de profession embusqués dans les fourrés, sont toujours à l'affut des traînards, qu'ils massacrent sans pitié.

Le Monga-Mkali est une immense forêt inhabitée, de deux cents kilomètres de largeur environ, car elle s'étend jusqu'à Toura, premier village de l'Ounyamouézy, dont l'Ounyanyembé n'est qu'un district. On l'appelle *Mkali*, qui signifie mauvais, parce que l'eau y est rare, les étapes très longues et les dangers nombreux.

La caravane ne tarda pas à s'ébranler et à défiler en bon ordre à travers les acacias épineux, qui firent aux voyageurs plus d'une douloureuse blessure. L'étape se fit d'un seul trait, sans halte, et sur la route ils n'aperçurent qu'une forêt terne et buissonneuse, sans aucune trace de vie humaine ou de culture. Le gibier qui y abonde, éléphants, girafes, zèbres, buffles, antilopes, fuit à l'approche des caravanes et ne se laisse voir que très rarement. Les oiseaux eux-mêmes n'habitent guère que les lieux de campement, parce qu'ils y trouvent de l'eau. Aussi, peu à peu, les conversations cessèrent, et quand, après quelques heures de marche, la fatigue commença à se faire sentir, chacun ne pensait plus qu'à une chose : arriver au terme de l'étape.

Le soir, quand la fraîcheur eut succédé au brûlant

soleil du matin, la scène changea. Les porteurs avaient bu le *hogui*, mélange de quelques pincées de farine et de beaucoup d'eau ; ils avaient mangé l'*ougali*, épaisse bouillie de sorgho qui fait le fond de leur nourriture journalière ; leur cœur était gai, sans souci ; ils fumaient en chantant le chanvre qui enivre dans leurs énormes narguillés.

La nuit venue, mille feux s'allumèrent au milieu des huttes du camp, éclairant de reflets mystérieux les arbres de la forêt. Autour des feux, les groupes se formèrent, les conversations s'animèrent, les chants redoublèrent; puis, cédant au sommeil, chacun s'endormit content et tranquille. Les Rougas-Rougas n'attaquent jamais la nuit, et les feux suffisent pour tenir à distance les lions et les léopards.

Les voyageurs traversèrent le Monga-Mkali en six étapes, étapes bien longues surtout pour les porteurs. En effet, après une marche de sept à huit heures sous une charge de trente kilos, on comprend aisément qu'ils doivent arriver au camp épuisés de fatigue, souvent les pieds enflés et les épaules en sang. Malgré toutes les précautions prises, la caravane eut deux hommes tués par les brigands.

La forêt est coupée, à deux étapes environ de Mdabourou, par un plateau élevé qui doit former la ligne de partage des eaux entre l'Océan et les lacs. On y arrive par de petites collines rocheuses qui offrent çà

et là des entassements de granit à l'aspect le plus bizarre. Parfois on se croirait en présence des ruines de quelque château fort du moyen-âge, ou de ces antiques menhirs qui jalonnent les landes de la Bretagne.

A partir de ce point, les voyageurs descendirent graduellement, jusqu'à l'Ounyamouézi, dans des vallées de plus en plus basses. Les baobabs, si nombreux dans l'Ougogo, y deviennent de plus en plus rares et finissent par disparaître. De jolis arbustes remplacent les buissons épineux. La cinquième étape conduisit la caravane au petit lac Tchaïa, situé au fond d'une vaste plaine fermée par une colline couverte de beaux arbres. A cette époque de l'année, les eaux de la Masika, qui vont s'y perdre, étaient desséchées, et les voyageurs aperçurent des autruches paissant paisiblement où se jouaient, quelques mois auparavant, des troupeaux d'hippopotames.

C'est à une heure environ de ce lac que périt, en 1879, l'infortuné Penrose. Les débris de ses caisses étaient encore épars sur le chemin. Nyongou, chef de brigands, la terreur du Monga-Mkali, où il a son repaire, averti par des traîtres Wagogo de l'arrivée de ce blanc avec de nombreux ballots d'étoffes, était venu l'attendre au passage. Selon leur lâche habitude, les porteurs de Penrose s'enfuirent au premier coup de feu, abandonnant leurs charges et leur maître aux mains des Rougas-

Rougas. L'infortuné vendit chèrement sa vie, mais il finit par succomber sous le nombre.

Les éléphants abondent dans le Monga-Mkali. Lorsqu'un naturel a la bonne fortune d'abattre un de ces animaux, il lui coupe sur le pied une bande d'épiderme en forme de collier et la porte au bras. D'une finesse de sens extraordinaire, l'éléphant devine un ennemi à grande distance; et si par malheur le chasseur vient à manquer son coup, c'en est fait de lui. L'animal blessé se venge aussitôt en l'écrasant contre les arbres de la forêt ou en le broyant sous ses pieds On demandait à l'un de ces tueurs d'éléphants pourquoi ils allaient toujours au moins deux ensemble; il répondit : « Il en faut toujours un pour rapporter le fusil de l'autre. » De fait, beaucoup sont victimes de leur audace.

Ces nègres hardis attendent le passage de l'éléphant sur une piste longtemps étudiée, se mettent sous le vent derrière des broussailles et tirent à deux mètres au défaut de l'épaule ou à l'œil. Ils ont à cet usage de longs fusils de fort calibre, pouvant recevoir double et triple charge de poudre et plusieurs grosses balles. D'autres le chassent à la flèche empoisonnée. C'est moins dangereux, car l'éléphant sent à peine cette piqûre et continue son chemin. Le poison fait lentement son travail, et au bout de deux jours l'énorme animal finit par tomber. Les nègres qui l'ont constamment suivi l'achèvent avec leur lance.

Le long du sentier, dans la forêt, les voyageurs rencontrèrent parfois des monceaux de sable. Ces monticules sont les tombeaux où ont été enterrées les têtes des éléphants tués à la chasse. L'éléphant est le roi de la forêt; on enterre sa tête par honneur, et les indigènes croient s'assurer bonne chance en lui faisant du pied l'offrande d'un peu de sable.

Les indigènes prêtent, pendant la marche, une grande attention au cri isolé d'un petit oiseau. Il est pour eux l'éclaireur par excellence et la sentinelle la plus vigilante. Selon que son cri est calme ou précipité, il présage pour eux la paix ou la guerre. Quand les voyageurs l'entendaient paisiblement gazouiller le matin, leurs compagnons disaient : « Allons sans crainte, l'oiseau dit que la route sera bonne et qu'il n'y a personne sur le chemin. Mais si son cri devenait inquiet et saccadé, nous n'aurions qu'à armer nos fusils : les Rougas-Rougas seraient proches. »

Enfin, à la sixième étape, la caravane sortit de la forêt, et les voyageurs aperçurent devant eux, sur le flanc d'une colline, le premier village de Toura. Son enceinte a la forme d'un tembé de l'Ougogo, mais l'intérieur est rempli de cases nombreuses et tellement serrées, qu'elles laissent à peine place pour passer. Evidemment, la population est trop dense pour un si petit espace, et la crainte des Rougas-Rougas l'empêche seule de se répandre au dehors de l'enceinte protectrice.

Les toits étaient chargés de provisions de toute espèce fraîchement cueillies et qui témoignaient à la fois de la fertilité du sol et de l'activité des habitants.

Au moment où les voyageurs arrivèrent, tout le monde buvait le *pombé* et formait de joyeuses danses pour fêter la fin des récoltes. Ils reçurent bon accueil, et le chef mit immédiatement à leur disposition une sorte de cour intérieure où il se trouvait juste assez de place pour dresser leur tente.

Toura se compose de deux gros tembés ou villages situés à deux kilomètres l'un de l'autre. C'est un centre assez important, parce que c'est le premier endroit depuis l'Ougogo où les caravanes puissent renouveler leurs provisions. Mais cette importance grandirait vite avec plus de sécurité. Un grand nombre de Wanyamouézi n'attendent, pour venir s'y fixer, que d'être délivrés de la terreur qu'inspirent les Rougas-Rougas, et une station d'Européens suffirait pour leur donner pleine confiance.

A Toura, la caravane prit un jour de repos. Elle se remit en route, et, après deux longues étapes, toujours en forêt, elle arriva à Roubouga, district également fertile et qui compte cinq ou six villages bâtis comme ceux de Toura. Le terrain de Roubouga produit en abondance du millet, du sorgho et du maïs. On y voit aussi des jardins dont les melons, les pastèques, les citrouilles et les concombres sont d'une beauté extraordinaire. Quelques bananiers aux larges feuilles ajoutent

encore à la gaîté du paysage et reposent les yeux fatigués d'avoir contemplé si longtemps les gommiers, les cactus et les mimosas de Monga-Mkali.

Le lendemain, les voyageurs entraient à Rigoua, district semblable en tous points aux précédents. Enfin, une longue étape de plus de huit heures les conduisit à Casoui, premier village de l'Ounyanyembé. Devant eux s'étendait une magnifique plaine semée de gracieuses collines et de mamelons rocheux : au milieu apparaissait la fameuse Tabora.

Là se terminait la forêt, et, autour d'eux, les voyageurs apercevaient un pays fertile, boisé seulement sur les hauteurs, pays bien différent de presque tous les districts qu'on traverse en venant de la côte. A vrai dire, l'Afrique équatoriale, de Bagamoyo à Tabora, n'est qu'une vaste forêt, au milieu de laquelle sont semés çà et là quelques coins habités et cultivés; mais la quantité de terrain mise en culture est jusqu'aujourd'hui fort peu de chose, eu égard à l'immense étendue qui reste inculte et déserte.

Casoui, comme toutes les bourgades de l'Ounyanyembé, a pour enceinte une forte haie d'euphorbes. Les indigènes prétendent que ni les hommes ni les bêtes n'osent traverser ces haies, le suc de l'euphorbe étant si vénéneux, qu'une seule goutte projetée dans l'œil suffit pour faire perdre la vue. Les quelques portes formées de pieux qui y sont pratiquées se

ferment la nuit et restent ouvertes pendant la journée.

Le lendemain, après deux heures et demie de marche dans la plaine, MM. Blanc et Guillet entraient à Tabora : douze jours s'étaient écoulés depuis leur départ de Mdabourou. Ils avaient franchi en cet espace de temps près de quatre cents kilomètres, et rencontré en chemin M. Roger, de la station de Karéma, fondée sur le Tanganika par l'Association internationale de Bruxelles.

Tabora est bâtie sans plan bien arrêté : c'est plutôt une série de villages qu'une ville homogène. Elle s'étend sur une longueur de plus de deux kilomètres. Autrefois elle se bornait aux huttes du quartier *Chemchem*, appelé ainsi de la source qui s'y trouve ; puis les Arabes sont venus s'y établir et l'ont développée. Leurs maisons sont bien bâties en grosses briques séchées au soleil, avec portes et fenêtres. Elles sont crépies avec un sable calcaire qu'on trouve dans le pays et qui remplace avantageusement le plâtre. Quelques portes sont chargées de fort belles sculptures.

Ces maisons ont toutes la même distribution. A l'entrée, une vérandah, où se tiennent les hommes d'armes ou *askaris ;* à l'intérieur, une belle pièce ouverte avec fenêtres sur la vérandah : c'est le *barza*, où le maître reçoit les visiteurs et fait son commerce. En face, de l'autre côté de la porte, sont les magasins et le logement des askaris. Le barza communique, par une porte cachée, avec la cour intérieure, sur laquelle s'ouvrent

les appartements de la famille. Les toits sont en terre, excepté chez les plus riches, qui ont de grands toits en paille inclinés, comme dans les villages de France, mais descendant plus bas pour protéger les murs pendant la saison des pluies. Alentour sont groupées les huttes des esclaves ainsi que les cases des Wangouana et des Wanyamouézi au service du maître.

Les Arabes sont là comme de petits rois, à peu près indépendants et maîtres absolus chez eux. Ils ont à leur service un plus ou moins grand nombre d'askaris, comme autrefois les seigneurs féodaux. Ils ne s'en servent pas seulement contre Mirambo, l'ennemi commun, mais aussi dans leurs querelles privées. Leurs jardins sont plantés d'arbres fruitiers d'espèces nombreuses : manguiers, citronniers, bananiers, grenadiers, goyaviers. Les voyageurs y virent même quelques cocotiers et quelques dattiers qui commençaient à produire. Leurs champs produisent, sans beaucoup de culture, le manioc, le maïs, la canne à sucre, le sésame, les arachides et le froment. Au marché, qui se tient tous les jours un peu en dehors de la ville, MM. Blanc et Guillet purent se procurer de la viande fraîche, des bananes, du riz, du beurre et des fruits. Quant au grand commerce d'étoffes et d'ivoire, il se fait à domicile ou par des courtiers ; il en est de même du commerce des esclaves.

Mais ce qui fait surtout l'importance de Tabora, c'est

qu'elle est le point unique de jonction entre la côte et les grands lacs. Il est même impossible d'en établir d'autres, au moins depuis Zanzibar, parce que les populations, soit de l'Ousagara, soit de l'Ougogo, n'étant pas voyageuses, on ne peut trouver chez elles ni porteurs, ni courriers. C'est à Tabora seulement que les caravanes peuvent se former pour la côte ou les lacs : celles même qui viennent du Karagoué et de l'Ouganda au nord, du Manyéma ou de l'Oujiji à l'ouest, de l'Oufipa ou de l'Ourori au sud, convergent toutes à Tabora pour se réorganiser. Tous ces avantages ont attiré dans la capitale de l'Ounyanyembé une population nombreuse et en ont fait un centre considérable.

Dès leur arrivée, MM. Blanc et Guillet s'empressèrent de rendre visite au docteur Van den Heuvel, représentant de l'Association belge. Il leur donna, au sujet de l'établissement qu'ils venaient fonder à Tabora, les plus grandes espérances.

Le surlendemain de leur arrivée, ils allèrent aussi saluer Cheik-ben-Nassib, frère du gouverneur arabe, qui demeurait à cette époque à Kouikourou, gros village à quatre kilomètres au sud, et résidence du sultan des Wanyamouézi, où il remplissait, en l'absence de son frère, les fonctions de gouverneur. Ce vieillard reçut les voyageurs avec courtoisie et les introduisit dans son barza. Avant de prendre congé, ils lui firent présent de quelques étoffes et d'un riche burnous d'Alger.

Ils allèrent ensuite se présenter au sultan et furent reçus par ses premiers esclaves sous la vérandah de son habitation. Le sultan parut bientôt, suivi de ses gens. Il ne portait sur sa personne aucun signe distinctif de sa dignité : un pagne et une pièce d'étoffe, comme en ont les Wanyamouézi de condition ordinaire, formaient tout son costume.

Les deux Européens se trouvaient en présence d'un roi fainéant, comme les Arabes en ont maintenu partout où ils se sont installés, pour ne point blesser les susceptibilités des indigènes, mais dont l'influence est des plus restreintes. Il s'assit à côté d'eux avec simplicité et accepta volontiers leurs présents. Il leur dit qu'il les voyait venir avec plaisir dans l'Ounyanyembé et qu'il serait toujours prêt à les aider dans les constructions et tous autres travaux qui seraient nécessaires pour leur établissement.

Pendant cette conversation, les indigènes qui entraient dans la cour venaient saluer leur sultan en s'inclinant et battant des mains devant lui. Ce pauvre chef leur parut maladif, mais d'une humeur pacifique et bienveillante.

« Il ne semble pas homme à chercher querelle à ses voisins, écrit M. Guillet, et pense plutôt à se prémunir qu'à les attaquer lui-même. En ce moment, il fait construire autour de sa résidence trois immenses enceintes circulaires. Avec celle qui existait déjà et

l'inévitable haie d'euphorhes, il se trouvera retranché derrière cinq remparts, et pense pouvoir dormir en paix. »

Quelques jours plus tard, M. Van den Heuvel vint rendre visite aux voyageurs ; il leur dit que, rappelé à la côte, il avait reçu l'ordre de vendre la propriété de l'Association belge, et il leur proposa de l'acheter. Cette propriété est située au sud de Tabora, sur le chemin de Kouikourou, dans un site salubre, où le vent souffle toujours pur de la montagne voisine. Le docteur belge leur dit qu'il n'avait jamais ressenti les atteintes de la fièvre depuis qu'il y résidait. Cette maison, d'architecture arabe, est assez vaste et entourée d'environ deux hectares de jardins plantés d'arbres fruitiers, dans lequel M. Van den Heuvel cultivait presque tous les légumes d'Europe. Le contrat d'achat fut signé immédiatement.

Cependant, depuis plus de quinze jours que les Européens étaient à Tabora, ils n'avaient pas encore payé leur tribut d'acclimatation. M. Guillet fut pris de la fièvre du pays, curieuse fièvre qui met dans la tête les choses les plus bizarres, et dont il faut avoir été atteint pour s'en faire une idée exacte.

« Parfois, écrit-il, je me figurais avoir trois fièvres, et je me réjouissais de cette découverte, à la pensée que j'allais pouvoir facilement les vaincre en les attaquant une à une. Immédiatement je mettais par la pensée sabre au poing, et me voilà frappant d'estoc et de taille, au

grand ébahissement de M. Blanc, qui s'évertuait à me persuader que j'étais bien seul, et que personne ne songeait à me faire un mauvais parti. Une autre fois, pendant une forte transpiration, je voyais en moi deux personnes distinctes, l'une passive, l'autre active, et toutes les deux se tenant des discours à perte de vue pour se convaincre. Puis les images devenaient si confuses, qu'il m'était impossible de les suivre et de les analyser. »

Le mois d'août touchant à sa fin, M. Van den Heuvel fit ses préparatifs de départ et prit le chemin de Zanzibar. Alors, MM. Blanc et Guillet purent prendre possession de la salubre habitation du docteur. L'air pur qu'on y respire acheva la guérison de M. Guillet.

VI.

LE HAUT ZAMBÈZE.

Départ de M. Depelchin. — Le royaume des Matabélés et le roi Lo Bengula. — M. Grant. — La station de Gubulawayo. — Le climat. — Mœurs des Matabélés. — Départ et direction des différents explorateurs. — Les Batongas. — Les Roches-Blanches. — Festin royal. — Lo Bengula faisant de la pluie. — Mauvaises nouvelles du pays d'Umzila.

Embarqué à Southampton le 2 janvier 1879, M. Depelchin, accompagné de dix explorateurs, aborda à Capetown et se rendit à Grahamstown, capitale du district oriental du cap de Bonne-Espérance. Le 16 avril, emportant des vivres pour six mois et conduisant quatre chariots, attelés chacun de sept paires de bœufs, tous quittaient cette ville et s'enfonçaient dans les déserts de l'intérieur. Le 24 juillet, ils entrèrent à Shoshong, capitale des Bamangwatos, chez lesquels ils se proposaient de fonder une première station; mais le roi

Khame leur refusa la permission de s'établir sur son territoire.

Continuant leur marche vers le nord, les explorateurs se dirigèrent sur le royaume des Matabélés et arrivèrent à Tati le 17 août, juste quatre mois après leur départ de Grahamstown. M. Depelchin, accompagné de M. Law et de M. Desadeleer, se rendit à Gubulawayo pour obtenir du roi Lo Bengula l'autorisation de fonder un établissement. Favorablement accueilli, il fit venir ses compagnons restés en arrière.

Les monarques africains se contentent, pour tout palais, de quelques petites cabanes qui ne valent pas les plus misérables chaumières d'Europe ; cependant, à Gubulawayo, le roi Lo Bengula a mieux qu'une simple hutte. M. Grant, résident anglais, lui a construit, en pierres et en maçonnerie, une assez spacieuse demeure sans étage. En échange, M. Grant a reçu, mais seulement comme fief relevant du roi, une immense propriété dont il céda à M. Depelchin une partie pour 500 livres sterling.

Cette habitation passe pour l'une des meilleures de Gubulawayo, occupe un vaste terrain et se trouve située à peu de distance des huttes qu'occupe le roi Lo Bengula, quand il réside dans sa capitale. L'enclos de cette nouvelle station est entouré de haies et renferme d'abord une grande maison-chaumière sans étage, construite en pierres de rocher, comme les petites fermes d'Europe ;

puis, des hangars et des écuries en bois et pisé ; enfin, un grand magasin en fer et en tôle, un jardin et une basse-cour.

Cette résidence est placée sur le plateau de Gubulawayo, dans le site le plus ravissant, et rendue plus salubre encore par le grand air pur des monts Matoppo, dont l'altitude est de 1,750 mètres. Un vaste terrain, situé à deux milles plus loin vers le nord, dépend de cette concession. C'est toute une vallée, dans une situation admirable, et où l'eau se trouve en abondance. Le sol y semble très fertile et produira facilement du maïs, du froment, des pommes de terre et tout ce que l'on récolte en France. Quelques collines sont très propres à la culture de la vigne.

Les rapports de M. Depelchin avec les Matabélés furent excellents dès l'origine. Un jour, il fut invité, avec ses compagnons, à assister à une revue militaire des guerriers zoulous, qui valait certes tout ce que l'on a jamais pu voir de semblable en Europe ou dans l'Inde anglaise. Les régiments des jeunes soldats non mariés, nommés *Majokas*, défilèrent devant le roi en brandissant leurs terribles javelots et en chantant tous ensemble le grand hymne national : « Entendez la nouvelle ! la nouvelle de l'asségaie ! » Ce refrain guerrier, répété à l'unisson par des milliers d'hommes, avec un accent sauvage et un parfait ensemble, a quelque chose de saisissant et de terrible.

Le roi Lo Bengula, ayant appris que M. Higg possédait une machine à coudre, lui fit donner l'ordre de venir au palais montrer à toute la cour comment on se servait de cette ingénieuse application de la mécanique. M. Higg s'empressa d'obéir. Il se rendit aussitôt chez le roi, portant lui-même la machine sur le dos ; il fut introduit dans le salon royal et déposa l'instrument au milieu de l'appartement. Le roi était assis dans un grand fauteuil ; plusieurs chefs ou *indunas*, avec quelques Européens, étaient rangés autour de lui. La nouvelle reine Calinja assistait aussi à la séance.

M. Higg devait coudre en quelques instants trois grands sachets de cuir à conserver la poudre ; il fit de son mieux. Le roi le regardait attentivement, suivant et imitant tous ses mouvements des pieds et des mains. Quand l'opération fut terminée et que M. Higg lui offrit les trois sachets parfaitement conditionnés, le roi s'écria en zoulou : « Ah ! ces Anglais, ces Anglais (c'est le nom qu'il donne à tous les blancs), qu'ils sont habiles et intelligents ! Et cependant ils doivent mourir comme tous les autres hommes ! »

Ce jour même, M. Depelchin fit présent à Lo Bengula d'un magnifique revolver portant à cinq cents mètres et d'un travail extrêmement fini. Le prince fut émerveillé de ce bijou et voulut à l'instant même en faire l'essai. Il alla donc dans ce but, en compagnie de l'explorateur, à quelque distance de la ville ; mais avant d'essayer le

revolver, il s'offrit à lui montrer comment on lance l'asségaie. Lo Bengula saisit donc un long javelot de deux mètres, armé de fer, et le lança avec une vigueur digne de sa force herculéenne : l'asségaie alla se fixer profondément dans la terre, à plus de quarante mètres de distance.

Après cela, ce fut le tour du revolver. Assis sur un rocher, entouré de ses serviteurs et des Européens, le roi s'amusa à tirer plusieurs coups au milieu d'un troupeau de moutons qui paissaient tranquillement, à une distance de quatre cents pas. Il ne pouvait croire que le revolver eût une si longue portée; aussi comment dépeindre l'étonnement qu'il éprouva quand plusieurs brebis tombèrent frappées par les balles?

A Gubulawayo, le climat est fort salubre, même en été et par la saison des pluies, où l'on entre ordinairement vers le 20 décembre. De 15° au matin, la température monte assez régulièrement jusqu'à 30° dans l'après-midi. La température moyenne de Gubulawayo est de 22° centigrades, comme dans le beau climat de Madère.

L'état moral des Matabélés est déplorable. Qu'on se figure, s'il est possible, un peuple livré à l'oisiveté, plongé dans la paresse et dans tous les désordres qui en sont la suite, sans aucune idée de la divinité, du juste et de l'injuste, et dont toutes les coutumes, toutes les institutions sont diamétralement opposées à la morale de

l'Evangile. Les hommes fument et boivent toute la journée, accroupis autour des huttes des chefs et du roi. Cela dure toute l'année, sauf pendant les semaines de maraudes et de guerres dans les pays voisins, où les Matabélés se rendent pour enlever les bœufs et les enfants.

Quant aux femmes, elles sont traitées comme des esclaves et condamnées aux plus rudes travaux. A l'exception de la sœur du roi et de la reine, toutes les femmes doivent travailler aux champs, fabriquer la bière, le tabac, porter l'eau, le bois, et généralement tous les fardeaux.

Les prêtres, appelés faiseurs de pluie, sont tout-puissants, et c'est par eux que le roi règne et gouverne. Son pouvoir est absolu. Quelquefois il fait juger les coupables par le conseil des chefs, quelquefois il prononce tout seul. Il y a trois sortes de peines capitales : le marteau, où le bourreau brise la tête du coupable comme on assommerait un animal de boucherie ; la corde, ou pendaison au premier arbre venu ; le pilori, auquel le patient est lié, garrotté et abandonné au milieu d'un désert, où il meurt de faim ou devient la proie des bêtes féroces.

Au milieu des Matabélés vivent quelques tribus ou familles de Hottentots, pauvres êtres dégradés par l'abus des liqueurs fortes ; ils semblent appelés à disparaître partout au contact des Cafres et des blancs.

« La nation des Matabélés, dit M. Mackensie, se recrute en grande partie par la guerre et par la maraude chez les nations voisines. Chaque année, les armées de volontaires amènent des contrées limitrophes, avec les troupeaux de gros bétail, de nombreux enfants, filles et garçons, depuis un an jusqu'à deux ans, après avoir massacré leurs pères et réduit leurs mères à l'esclavage : les garçons sont plus tard incorporés dans la nation et les filles données en mariage aux chefs ou indunas. »

Jusqu'à l'âge de douze ans, les enfants de Gubulawayo ne prennent d'autre nourriture que du lait. Dès qu'ils peuvent marcher, ils vont tous ensemble, deux fois le jour, à l'enclos ou *kraal* des vaches, et là, sous la surveillance du chef ou capitaine de Gubulawayo, ils se nourrissent eux-mêmes, comme autrefois les jumeaux allaités par la louve légendaire de la Rome antique. Après l'âge de douze ans, hommes et femmes ne peuvent plus goûter ni lait, ni fromage, cette nourriture étant exclusivement réservée aux enfants.

Pendant l'été, c'est-à-dire d'octobre à mars, pas une goutte d'eau ne vient rafraîchir la terre ; par contre, d'avril à septembre, le pays des Matabélés reçoit sans interruption des pluies diluviennes. On n'a pas d'idée en Europe de ces ondées tropicales. Des orages terribles, mais courts, se succèdent sans interruption, jusqu'au nombre de sept par jour. De noirs nuages arrivent de tous les points de l'horizon, traversent les airs avec

furie, s'entre-choquent, se livrent bataille, jettent de tout côté d'énormes et fantastiques éclairs, avec accompagnement d'épouvantables coups de tonnerre. Enfin l'eau tombe par torrents ; les ravins se changent en un instant en fleuves impétueux ; mais à cause des pentes rapides, les eaux s'écoulent très vite et permettent à d'autres orages de déverser leurs ondes sans trop d'inconvénients.

M. Depelchin, toutefois, ne restait pas inactif, et, dès le mois de mai 1880, il avait, de Gubulawayo, organisé quatre stations : la station de Tati, occupée par MM. Blanca et Berghegge ; celle de Gubulawayo, où devaient résider MM. Dewit et Croonenberghs ; celle du pays d'Umzila, avec MM. Law et Wehl ; enfin, celle des Marotsés, desservie par MM. Depelchin et Teroerde.

Alors, laissant à Gubulawayo MM. Dewit et Croonenberghs, sept de ces vaillants voyageurs se mirent en route pour Panda-ma-Tenka, petit village situé sur la rivière Panda, à cinq journées des chutes Victoria. MM. Teroerde et Weiskopf devaient s'établir là avec MM. Vervenne et Simonis, dans le logis d'un marchand anglais, tandis que M. Depelchin, prenant sur lui la plus rude partie de l'exploration, devait aller seul, avec MM. Nigg et Walsh, leur guide, jusqu'à un gué du Zambèze nommé Wanki, du nom du chef noir qui réside en cet endroit. Du village ou kraal de Wanki, ils devaient

se rendre chez les Batongas, peuplade assez paisible, qui occupent toute la rive septentrionale du Zambèze, depuis les cataractes jusqu'à l'île de Nyampunga, située à peu près au confluent de la rivière Kafué et du Zambèze.

Les Batongas habitent ces lieux depuis fort longtemps : aujourd'hui, ils sont asservis par les Marotsés, et ont surtout pour ennemis les Shakundas, sauvages vagabonds, issus des esclaves qui se sont enfuis des possessions portugaises. Ces sauvages servent d'instruments aux métis portugais qui font le commerce d'esclaves, et, commandés par eux, ils envahissent les villages des Batongas et reviennent de ces sanglantes expéditions chargés de butin, emmenant femmes et enfants attachés ensemble à des chaînes de fer ou à de longues et fortes perches de bois qui les empêchent de fuir. M. Selous, l'un des plus célèbres chasseurs anglais, a vu ces horreurs de ses propres yeux. Il a trouvé presque tous les villages des Batongas pillés et incendiés. Quelques vieillards et quelques femmes âgées, c'est tout ce qui restait de l'ancienne population.

Pendant que M. Depelchin et les autres explorateurs poursuivaient leur route, MM. Croonenberghs et Martin, qui étaient restés à Gubulawayo avec M. Dewit, montèrent en selle et se dirigèrent vers une sorte de maison de campagne nommée les Roches-Blanches, où se trouvait alors le roi Lo Bengula. Après une heure et

demie de galop par monts et par vaux, ils arrivèrent aux barrières du rustique palais. Ils passèrent à côté des groupes de Cafres accroupis autour de la hutte royale, puis, se mettant à genoux, ils appelèrent le roi : « Seigneur! seigneur ! » Et le roi répondit : « Bonjour! Entrez. »

A ces mots, ils pénétrèrent en rampant dans la hutte, obscure comme un four éteint, et ils s'assirent par terre. Peu à peu, ils distinguèrent les objets qui les entouraient. Lo Bengula était nonchalamment étendu par terre, sur une couverture de couleur, le coude gauche appuyé sur un coussin; de la main droite, il tenait un énorme morceau de rôti qu'il dévorait avec un visible appétit. A côté du monarque était assise la reine, qui avait reçu de son royal époux une tranche de bœuf qu'elle était occupée à manger.

Les deux Européens avaient pris place au centre de la hutte, auprès du mât qui la soutient. M. Croonenberghs était assis devant la reine et M. Martin devant le roi. Lo Bengula fit signe à une esclave qui se tenait à distance; celle-ci sortit, puis revint bientôt en apportant le plat de bienvenue : c'était une assiette européenne, chargée de grillades saupoudrées de sel. Les Cafres ont un art particulier de préparer les viandes. Dans un immense pot de terre cuite, ils entassent de grosses pièces de bœuf et de mouton. Sur le couvercle du pot, ils entretiennent un grand feu de braises : la viande cuit

alors dans son jus, et ils obtiennent ainsi un rôti savoureux, capable de flatter le palais blasé des gourmets les plus difficiles.

Après le repas, le roi avança à ses hôtes son paquet de tabac du Transvaal et sa boîte d'allumettes suédoises; puis, quand le parfum de la pipe eut succédé au fumet du rôti de bœuf, M. Croonenberghs pria Lo Bengula de vouloir bien accepter à dîner chez lui, à Gubulawayo, dès que la maison serait arrangée. « C'est très bien, dit le roi, j'accepte; mais aurai-je du champagne? — Nous n'en avons pas, répondit M. Martin. M. Teroerde, à son retour de Kimberley vers le mois de juin, en apportera pour Votre Majesté. — Ah! c'est très bien, fit le roi, j'irai le déguster. »

Le 2 novembre 1880, M. Croonenberghs reçut, à Gubulawayo, un messager du roi qui le mandait à son palais des Roches-Blanches. Il y arriva, en compagnie de M. Dewit, vers neuf heures du matin, et déjà, malgré l'heure matinale, ils étaient tout en nage, sous un soleil dont les rayons tombaient presque d'aplomb sur leurs têtes. Avant d'entrer dans l'enclos, ils durent traverser des amas bizarres de rochers effondrés, granits, porphyres et autres roches éruptives, restes évidents de soulèvements volcaniques; çà et là quelques blocs avaient été roulés et entraînés par les torrents de la saison des pluies, fendus par le soleil et par les racines des figuiers sauvages.

Aux environs de la résidence royale, des femmes se livraient à toutes les occupations du grand ménage de Lo Bengula. Il y avait là une garde nombreuse et des visiteurs cafres plus nombreux encore. On voyait de tous côtés des guerriers accroupis à la mode du pays : les soldats et les visiteurs attendaient les ordres du maître et les restes savoureux de ses gigantesques repas. On amenait, en bandes serrées, les bœufs, les boucs, les moutons, pour alimenter les festins pantagruéliques du roi des rois.

Autour de l'immense parc des bœufs, cent Cafres siégeaient sur leurs talons durcis, surveillant leurs bêtes et devisant entre eux. Arrivés enfin au parc des moutons, les voyageurs attachèrent leurs montures essoufflées à l'ombre d'un grand mimosa qui s'élevait entre la porte du bercail et le palais de chaume de Lo Bengula. Au-dessus de leurs têtes, de longs et gros serpents s'enroulaient et se suspendaient aux branches de l'arbre royal. Ce sont les esprits des ancêtres.

A l'intérieur du kraal des brebis, et par l'ouverture de la porte, ils aperçurent un grand feu de bûches, et, sur le bûcher, une immense marmite, pleine d'eau bouillante, qui lançait vers le ciel azuré des tourbillons de vapeur blanche. Lo Bengula était là, devant la marmite. De la pointe de son asségaie, il remuait la décoction enchantée, dans laquelle il avait jeté pêle-mêle, avec des plantes magiques connues de lui seul et de ses

sorciers, le cœur d'une hyène et le foie d'un boa constrictor.

M. Croonenberghs demanda à l'un de ses voisins quels étaient cette cérémonie et ces enchantements étranges. Un Cafre lui répondit que le roi était occupé en ce moment à conjurer les nuages et à *faire de la pluie*.

Lo Bengula paraissait avoir grand'peine à réussir dans cette opération, car il se retournait à chaque instant, se démenait et semblait en proie à une vive agitation. Par intervalles il interrogeait la voûte céleste, puis il recommençait ses enchantements; de temps en temps, il essuyait la sueur qui découlait de son front. Les sorciers étaient autour de lui; quelques favoris le contemplaient de loin, dans une attente anxieuse, muets et immobiles.

M. Croonenberghs et M. Dewit se tenaient à la porte de l'enclos, à quelque distance du mimosa, et n'ayant pour toute protection de leurs figures hâlées que l'ombre verticale de leur couvre-chef. Alors le roi, qui n'attendait pas si tôt ses invités, tourna les yeux de leur côté et parut un peu gêné de se voir ainsi surpris par les blancs en pleine œuvre de sorcellerie. A l'instant, il laissa là le chaudron magique et vint droit à eux.

Pour le mettre parfaitement à l'aise et attirer ailleurs son attention, M. Croonenberghs lui dit en l'abordant : « Seigneur, il me semble que votre ceinturon est quelque peu détérioré et vieilli. Pour un si grand prince, cela

ne me paraît pas convenable. — Avez-vous mieux ? » répliqua le roi. Sur ce, M. Dewit mit la main dans la poche de son habit. Lo Bengula regardait en souriant le petit rouleau, enveloppé de papier, qu'il en retirait. Mais les yeux du roi furent bientôt tout grands ouverts, quand ce petit rouleau devint sous les doigts du blanc une large bande de soie très fine, et surtout lorsqu'en la dédoublant lentement, il la déroula en un magnifique foulard, long de plus de deux mètres. Sur-le-champ, le roi abaissa un peu son ceinturon bleu et se fit jeter sur les épaules, en guise de manteau royal, le tissu délicat.

Lo Bengula invita alors les deux blancs à entrer dans sa tente. Dès que tout le monde fut assis : « J'ai quelque chose à vous dire, blancs, fit le roi d'un ton mélancolique, et votre cœur sera noir. J'ai reçu de mauvaises nouvelles.... » Sur l'ordre de Lo Bengula, un des deux Matabélés revenus la veille du pays d'Umzila s'avança au milieu de la tente, et dit :

« Le wagon des blancs a été assailli, au premier mois de l'hiver, par les Maschonas du pays d'Umzila. Ils ont enlevé tous les vivres, les biens, le wagon et les bœufs. Un des blancs a disparu dans l'attaque, ainsi que l'un des deux guides matabélés, serviteurs du chef-gouverneur de Gubulawayo. Les trois autres ont réussi à gagner le village d'Umzila à pied ; ils y sont arrivés, épuisés de fatigues et de faim. Deux d'entre eux sont fort

malades : le roi Umzila leur a donné une tente à deux cents pas de sa hutte. »

Ce récit plongea les deux visiteurs dans une mortelle inquiétude au sujet de M. Law et de ses compagnons de voyage. Lo Bengula essaya de les consoler et voulut leur donner du rôti de bœuf et de la bière fabriquée par les reines. Mais ils refusèrent et lui dirent que leur cœur était trop noir pour accepter son aimable proposition. Là-dessus, il leur permit de prendre congé de lui et leur offrit tous les secours que les circonstances pourraient rendre nécessaires, à eux ou à leurs compatriotes.

VII.

LE ROI LO BENGULA.

Lo Bengula revient à Gubulawayo. — Cérémonie de la pluie. — Le sacrifice aux esprits des ancêtres. — Visite du roi à la station européenne. — Un repas royal. — Expédition de MM. Law et Wehl à Umzila. — Disparition de M. Wehl. — Accidents du voyage. — Le roi Umzila. — Retour à Sofala.

Le 19 novembre 1880, le roi Lo Bengula revint à Gubulawayo de sa résidence des Roches-Blanches. MM. Croonenberghs, Dewit et leurs compagnons étaient toujours sans nouvelles de l'expédition d'Umzila. Quant au roi, il apportait avec lui la pluie à son peuple; car, selon les idées des Matabélés, c'est le roi qui doit faire la pluie et le beau temps, dans toutes les acceptions du mot.

Or, Lo Bengula avait parfaitement choisi son jour et son heure : ce fut au milieu d'un orage formidable que

le roi des Matabélés fit son entrée solennelle dans sa capitale, majestueusement assis sur son étalon blanc. Tout Gubulawayo était sur pied, et, malgré les ondées persistantes et les averses multipliées, les danses populaires commencèrent le soir même. Le chant national : « Voici la nouvelle ! » fut entonné par tous les guerriers présents, et accompagné de la cadence bruyante de l'asségaie de fer retentissant sur le bouclier de bois et de mille pieds sauvages frappant la terre et pétrissant la boue.

Tous les ans, l'arrivée du roi et de la pluie donne lieu à ces réjouissances publiques ; car la pluie est, à Gubulawayo, le grand bienfait du roi, le gage des futures moissons et de l'abondance après huit mois d'une désolante sécheresse.

Lorsque M. Croonenberghs se rendit à la cour pour présenter ses hommages à Lo Bengula, il le rencontra près du parc des bœufs, dans une espèce de temple rustique. Douze bœufs noirs étaient rangés devant lui, plus six brebis et six boucs. Lo Bengula tenait d'une main son asségaie et de l'autre le jonc magique. Il faisait aux esprits sa prière annuelle :

« O grands esprits de mon père et de mon aïeul, disait-il en s'adressant aux quatre coins du ciel, je vous rends grâces de ce que, l'an dernier, vous avez accordé à mon peuple plus de blé qu'aux Machonas, mes ennemis. Cette année aussi, en reconnaissance des douze bœufs

noirs que je vais vous consacrer, faites que nous soyons les mieux nourris et les plus forts de tous les peuples du monde! Je vous remercie de n'être pas comme le roi des Bamangwatos, qui est un homme lâche et faible. Faites en sorte que je reste toujours le plus brave et le plus puissant des rois! Grâces vous soient rendues de ce que vous m'avez donné le succès et la victoire dans la dernière guerre! Recevez mes remercîments pour les mille têtes de gros bétail et les deux cents femmes et enfants, dépouilles glorieuses que vous nous avez données! Rendez-moi plus puissant encore à l'avenir, et que je puisse cette année ramener, chez les Matabélés vainqueurs, plus de butin que pendant les années qui se sont écoulées depuis que je suis roi! »

Ainsi parlait Lo Bengula, et sa voix puissante retentissait au loin par-dessus le rempart du kraal.

Le roi et les sorciers firent ensuite une cérémonie qui était une sorte de bénédiction du gros bétail et des menus troupeaux, puis les douze bœufs noirs furent immolés l'un après l'autre. On dépeça les chairs, on enleva les entrailles des bêtes, qui restèrent exposées sur les douze peaux dans le kraal pendant l'espace d'un jour et d'une nuit. Les esprits des ancêtres doivent choisir les premiers ce qui leur convient de ces généreuses oblations. Le lendemain seulement, le peuple, très heureux de l'abstinence des esprits, qui naturellement n'y touchent jamais, peut avoir sa part des chairs des victimes.

Après la cérémonie, le roi s'approcha de M. Croonenberghs.

— Voyez-vous, lui dit-il, voyez-vous là-bas ces chevaux qui paissent dans la prairie? Ils sont magnifiques, n'est-ce pas? Ce grand cheval noir vaut quatre cents livres d'ivoire! Où est votre cheval? continua-t-il. Ah! le voilà qui broute paisiblement l'herbe près de ce mimosa! Franchement, vous avez là une bien chétive monture; voulez-vous mon cheval noir?

M. Croonenberghs ne crut pas devoir accepter le cadeau royal.

— Sire, lui dit-il quelques moments après, quand donc viendrez-vous nous rendre la visite que vous avez daigné nous promettre l'hiver dernier?

— A l'instant même, répondit le roi; allons, conduisez-moi, ajouta-t-il en prenant la main de l'explorateur.

Grande fut la stupéfaction des chefs qui se tenaient à distance, quand ils virent le roi leur faire signe de se diriger avec lui vers la demeure des blancs. Tous ensemble, ils firent entendre ces cris répétés : « Voyez! voyez! il se met en marche le prince, le grand roi, le fils de Matchoban! » Dès que le roi paraît en public ou se met en marche, ses sujets l'accompagnent toujours de ces marques de respect et d'honneur. Ils lui firent escorte jusqu'à la porte de la maison. Lorsque le cortège déboucha derrière le rocher qui s'élève tout près de

l'entrée de la résidence des Européens, M. Croonenberghs dit au roi, en lui montrant l'habitation :

— Sire, voilà la maison de M. Grant!

— Pas du tout, c'est la vôtre, répondit Lo Bengula en souriant avec bienveillance.

— Il est vrai, sire, répondit le voyageur, que nous l'avons achetée de M. Grant avec votre permission; mais nous savons que cette propriété, avec tous les bâtiments que vous nous avez permis d'élever, comme toutes les terres des Matabélés, nous savons que tout cela est au roi : c'est à lui d'en disposer comme il lui plaît.

— C'est très bien, fit le roi, c'est très bien; restez-y à votre aise et occupez votre maison en paix.

Ces derniers mots constituent chez les Matabélés la donation en fief la plus explicite que les rois puissent octroyer. Lo Bengula entra dans la propriété.

Averti par les domestiques noirs qne le roi arrivait, le cuisinier Proest, qui depuis longtemps désirait voir Lo Bengula et lui faire tous les honneurs possibles, avait déjà préparé le café et le biscuit que l'on tenait en réserve pour cette occasion solennelle. Le roi s'assit gravement au milieu de la chambre, et les chefs se rangèrent tout autour, le long des murs.

M. Croonenberghs alla chercher lui-même une bouteille de vieux *brandy* et un flacon de vin du Cap, précieusement mis de côté pour la visite du roi. Il

présenta au prince le vin d'honneur et des gâteaux. Lo Bengula n'y toucha pas. On lui offrit ensuite un petit verre de *brandy ;* il l'effleura à peine de ses lèvres et le passa aux chefs. M. Croonenberghs comprit que le roi ne voulait rien prendre devant le peuple et remit les flacons en place.

Il proposa alors à Lo Bengula d'aller visiter les nouveaux bâtiments, et de prendre seulement après cette visite le café et le pain. « C'est très bien, » dit-il. Il se leva, et les cris : « Voyez! voyez! il se met en marche le prince, le grand roi, le fils de Matchoban! » recommencèrent de plus belle.

On visita ensuite l'appartement de M. Berghegge, à qui Lo Bengula témoigna beaucoup d'amitié. Le roi jeta un regard d'admiration sur une paire de grandes bottes de chasse à l'écuyère, suspendue à la muraille. En galant homme, M. Berghegge offrit aussitôt ces bottes au monarque, qui n'en avait jamais eu de pareilles en sa possession. Le roi parut extrêmement flatté de cette délicate attention.

— Ah! je serai très beau, dit-il, avec ces superbes chaussures! Et votre chambre maintenant? ajouta-t-il en s'adressant à M. Croonenberghs, où est votre chambre?

— Sire, répondit ce dernier, je n'ai pas de chambre à moi; je loge dans le magasin de fer, et là, je dors sur vos poudres.

— Voyons cela, dit le roi en souriant.

En entrant dans le magasin, il fut étonné du grand nombre de petits flacons qui se trouvaient dans la pharmacie.

— Tout cela des drogues, dit-il, pour moi et mon peuple?

— Oui, tout cela est pour guérir les malades de votre peuple.

— C'est très bien, répondit-il.

Alors, il souleva lui-même de ses propres mains la grande toile qui séparait la chambre à coucher de la pharmacie, et la laissa retomber sur lui et les Européens. Ensuite, il alla s'asseoir familièrement sur la paillasse étendue au-dessus de quelques caisses Le lit faillit s'effondrer sous le poids du prince. Toute la suite de Lo Bengula était restée dehors.

Le roi dit : « Où est maintenant le café et le pain? » Le cuisinier Proest apporta aussitôt le déjeuner et le vin, et le roi leur fit honneur. Il se mit à manger et à boire avec un appétit de Cafre qui faisait plaisir à voir. Il fallut apporter une seconde fois du pain, du sucre et du café. Devant son peuple, Lo Bengula ne veut pas condescendre à manger. Il tient à commander, à parler, à marcher, sans prendre ni boisson ni nourriture; mais il se dédommage en cachette Les Cafres sont gloutons ou sobres d'après les circonstances, et ils se piquent, selon l'occurrence, d'être l'un ou l'autre.

En sortant du magasin, le roi voulut voir le jardin. Il admira les pommes de terre en fleur, les échalottes déjà levées, les fraisiers qui commençaient à montrer leurs fruits, et différents arbres fruitiers d'Europe. Puis il se rendit à l'enclos ou kraal, où se trouvaient trente-huit moutons, douze chèvres, deux vaches laitières, deux jeunes veaux, et les bœufs destinés à conduire les wagons. Le prince voulut même faire l'inspection du poulailler.

Enfin le roi se retira et se dirigea vers son palais, accompagné, comme à son arrivée, par tous les chefs qui recommencèrent à le saluer des acclamations d'usage. En faisant ses adieux aux Européens, Lo Bengula leur témoigna toute sa satisfaction pour les heures agréables qu'il avait passées chez eux.

Le 26 novembre 1880, les habitants de la station de Gubulawayo reçurent des nouvelles de l'expédition de MM. Law et Wehl vers le pays d'Umzila. Aussi longtemps que les explorateurs avaient voyagé en deçà du Sabi, parmi les tribus des Maschonas sujettes du roi Lo Bengula, ils avaient été bien accueillis par elles et traités avec amitié. On leur avait apporté à bon compte, en échange de cotonnades et de verroteries, du lait, du blé et des moutons; mais ils devaient payer fort cher les guides nombreux dont ils avaient besoin pour aller de village en village, dans un pays qui semblait tout à fait inconnu aux deux guides matabélés que Lo Bengula leur avait donnés.

Mais quand ils furent arrivés au delà du Sabi, et qu'ils eurent mis le pied sur le territoire des Maschonas, sujets ou tributaires du roi Umzila, les choses changèrent complètement de face. Ces indigènes ne reconnaissent guère l'autorité de ce roi, et ils semblent n'exécuter ses ordres qu'à la distance de la portée de son asségaie.

Un petit chef retint les voyageurs pendant trois jours, sous prétexte que le guide demandé par eux n'était pas prêt à les accompagner. M. Law fit remarquer à ce chef de tribu que les voyageurs se rendaient chez le roi Umzila, que ce roi était informé de leur arrivée, et qu'il avait autorisé leur voyage. Le chef répondit : « Cela nous importe peu ; nous sommes les maîtres ici, et le roi Umzila réside fort loin de notre village. »

En même temps les dispositions des naturels devenaient inquiétantes. D'après les guides matabélés, ils parlaient entre eux de pillage et de massacre. M. Law voulut leur imposer ; il donna énergiquement l'ordre de partir, et l'on partit.

Le chef du village voisin se montra moins hostile et presque favorable. Il informa M. Law des mauvaises intentions du chef qu'il venait de quitter et lui dit qu'il devait également se défier de celui chez lequel il se rendait immédiatement. Les voyageurs résolurent de presser la marche, afin de se rapprocher le plus possible du village, et par conséquent de la protection du roi Umzila.

En passant dans la tribu du troisième chef, M. Law crut s'apercevoir, en effet, qu'il avait été averti par le chef du premier village de l'arrivée des blancs et de la bonne prise qu'il y aurait à faire de leur wagon. De nombreux groupes de naturels, à l'air terrible, aux gestes menaçants, entouraient d'ordinaire le wagon; d'autres occupaient les défilés, ainsi que les gués du Sabi et de ses petits affluents, afin d'embarrasser la marche des voyageurs et de les rançonner. Ceux-ci se hâtaient le plus qu'ils pouvaient, mais ils n'avançaient guère, la route étant hérissée d'obstacles de toute nature.

Le jeudi 5 août 1880, ils arrivèrent à un passage extrêmement difficile. Ils étaient obligés de tailler dans le roc et d'aplanir la voie pour rendre possible la marche du wagon. Ils se voyaient environnés d'une foule de naturels plus malveillants que jamais, quand tout à coup ils s'aperçoivent que M. Wehl a disparu. Ils appellent, ils crient, ils tirent cinq coups de fusil, signal convenu pour le ralliement de la caravane. C'est en vain; une heure se passe, et M. Wehl ne revient pas. M. Law, au désespoir, envoie ses deux Matabélés à la recherche de son compagnon. La nuit survint sur ces entrefaites.

Pendant trois jours, les Matabélés parcoururent la campagne sans retrouver la trace du voyageur égaré. Sans doute, M. Wehl avait été enlevé et tué par les naturels. Trois jours se passèrent ainsi dans de mortelles

angoisses. Et la foule des Maschonas augmentait sans cesse autour du wagon, et leurs démonstrations devenaient de plus en plus hostiles. Il y allait de la vie de tous. Les voyageurs tinrent conseil et résolurent d'abandonner, dès la nuit suivante, le wagon qui retardait la marche, et que d'ailleurs il aurait fallu abandonner quand même très prochainement, à cause de la mouche tsétsé.

Le mardi 10 août, à la tombée de la nuit, qui était fort noire, MM. Law, Hedley et Desadeleer, accompagnés de leurs fidèles serviteurs, les deux Matabélés et deux autres noirs, se mirent en route, emportant les objets les plus précieux que renfermait le wagon. La petite caravane hâta le pas de toutes ses forces et parcourut dix milles anglais avant le lever du soleil; puis, après une heure de repos, elle fit encore dix autres milles, de sorte que, vers le milieu du jour suivant, les voyageurs se trouvèrent en sûreté, à l'abri des poursuites des Maschonas. Ils s'avancèrent péniblement le long du fleuve Sabi et rencontrèrent des chemins épouvantables. Ils eussent péri en route d'inanition et de fatigue, s'ils n'avaient réussi à tuer quelques animaux pour s'en nourrir. Un gros rhinocéros tomba sous la balle d'un guide matabélé. Les jours suivants, M. Desadeleer et les noirs tuèrent quelques antilopes et autre menu gibier.

Enfin, le lundi 16 août, quatorze jours après la dis-

parition de M. Wehl, et dix après l'abandon du wagon, harassés de fatigue, épuisés par la marche et les privations, tourmentés par les fièvres qui règnent le long du fleuve, les voyageurs atteignirent le village d'Umzila. Le lendemain, ils furent reçus par le roi, qui les accueillit parfaitement et leur témoigna beaucoup d'amitié. Il mit à leur disposition une petite hutte voisine de la sienne, et leur fit donner, à eux et à leurs gens, la nourriture dont ils avaient besoin. Il leur fit présent d'un bouvillon, et, quelques jours après, il leur offrit un mouton.

Il ne pouvait faire davantage. Outre qu'il n'est pas aussi riche que le roi Lo Bengula, il n'a guère de bétail auprès de son village; ses troupeaux, à cause des ravages qu'y exercerait la mouche tsétsé, sont parqués et paissent dans les montagnes. On ne lui amène que les bestiaux dont il a strictement besoin pour lui et les gens de sa cour.

MM. Law et Hedley devinrent plus malades au village d'Umzila; le premier surtout se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité (1). M. Desadeleer, plus valide, après quelque repos, fut renvoyé chez les Maschonas par le roi Umzila, pour y reprendre possession du wagon que l'on avait appris être resté intact, par suite de la crainte qu'inspirait aux naturels la vengeance du roi.

---

(1) M. Law est mort à Umzila, le 25 novembre 1880.

Mais revenons maintenant au voyageur égaré.

Dans le trouble et le désordre occasionnés par le passage difficile du wagon, M. Wehl s'était séparé un instant du gros de la caravane. Il s'était égaré sur de fausses indications que lui avaient données les sauvages; il n'avait pas entendu les signaux. Se voyant isolé et se croyant perdu, il s'était fait conduire par un autre chemin dans le pays de Lo Bengula, et il arriva ainsi, après des fatigues inouïes, à un village ami des Matabélés, le kraal de Gouddou, situé sur la rive droite du Sabi, à égale distance à peu près entre Zimboë et le village d'Umzila. Il fut bien accueilli par les habitants, qui lui donnèrent des vivres en abondance, et s'offrirent à le reconduire à l'endroit qu'il désignerait. Il prit donc la route de Sofala, où M. Hedley le retrouva plus tard, hélas! pour trop peu de temps (1).

---

(1) M. Wehl est mort à Sofala, le 12 mai 1881.

VIII.

M. DEPELCHIN.

Départ pour Panda-ma-Tenka. — Les cataractes Victoria. — Wanki. — Le campement. — Difficultés du voyage. — Le roi Tshabi et ses femmes. — Portrait des Batongas. — La tribu du roi Sitchori. — Mœurs et coutumes des naturels. — Le binocle de M. Depelchin. — L'amulette française.

Les compagnons de M. Depelchin, avec dix noirs et deux wagons conduits par M. Walsh, vieux chasseur et ancien soldat, s'étaient mis en route dans la direction de Panda-ma-Tenka. Le 10 juin 1880, la caravane éprouva un terrible accident : l'un des wagons versa, et M. Walsh, violemment précipité sur le sol, fut grièvement blessé. On put le transporter à bras d'hommes jusqu'à Panda-ma-Tenka, où il arriva après dix jours d'un très pénible voyage.

Toute la caravane l'y rejoignit le 25 juin ; elle fut très bien accueillie par M. Westbeech, l'associé de

M. Philipps, de Tati, et aussitôt M. Simonis, habile charpentier, y commença la construction d'une maison en bois, pour loger le personnel destiné à résider dans cette station.

En attendant que la caravane pour le Zambèze fût organisée, MM. Depelchin et Teroerde, accompagnés de M. Blockley, chasseur anglais, se rendirent aux fameuses chutes du Zambèze, les cataractes Victoria, qui offrent le spectacle le plus splendide que l'on puisse imaginer.

Découvertes par Livingstone, le 17 novembre 1855, les chutes du Zambèze, l'une des plus grandes merveilles que la nature offre à l'admiration de l'homme dans les deux mondes, furent depuis lors fameuses sous le nom de *Cataractes Victoria*, que leur attribua le patriote voyageur. Il est permis de regretter qu'il ne leur ait pas laissé leur appellation indigène, aussi expressive que poétique, de *Fumée tonnante.* Dix hautes colonnes de vapeur, flottant dans les airs comme une fumée d'incendie, annoncent le phénomène jusqu'à une distance de près de quarante kilomètres.

Que l'on se figure un fleuve large de deux mille mètres, s'abîmant tout à coup avec un étourdissant fracas, d'une hauteur de plus de cent mètres, dans un gouffre vertigineux, par deux masses tumultueuses, qui, formant une double cataracte, se réunissent à moitié chemin dans un effrayant tourbillon,

pour retomber encore plus loin dans quatre autres abîmes se succédant par échelons. A peine précipitée de quelques mètres, la nappe des eaux n'est plus qu'une masse neigeuse, qui se dissout bientôt elle-même en des myriades de fusées liquides, de comètes échevelées et bondissantes, sur lesquelles se jouent les couleurs irisées de multiples arcs-en-ciel. Qu'un éléphant ou un hippopotame vienne à être saisi par le torrent et lancé avec lui dans le gouffre, son cadavre n'en ressortira qu'en fragments pâteux.

Quel cataclysme géologique a creusé ainsi dans la roche basaltique cette faille gigantesque aux parois verticales, aux vives arêtes, qui, détournant le Zambèze de son lit primitif encore visible et se déchirant transversalement en prodigieux zigzags, découpe de larges promontoires boisés et fleuris, d'où le spectateur domine et contemple cet admirable tableau ?

La masse des eaux emporte avec elle en tombant un volume d'air considérable qui, après avoir pénétré jusqu'à une profondeur inconnue, rebondit soulevé par la force même de la compression et s'élève en colonnes hautes de cent à cent vingt mètres, toutes chargées de vapeurs d'eau qui retombent en pluies perpétuelles. Le soleil du matin teint d'un triple arc-en-ciel ces vaporeux colosses; les rayons dorés du couchant les teignent de lueurs sulfureuses, qui font ressembler le gouffre béant à la gueule de

l'enfer. « Il n'est pas de paroles qui puissent donner l'idée d'un pareil spectacle, » dit Livingstone.

Est-il étonnant que ce magnifique et terrifiant tableau, ce fleuve qui s'effondre d'abîme en abîme, ce tonnerre continu, ces colosses aériens, couronnés de nuées éternelles et tout ruisselants de mobiles arcs lumineux, aient frappé l'esprit des sauvages indigènes d'un religieux effroi, et que certains d'entre eux aient fait de ce lieu un temple, où ils viennent rendre un instinctif hommage à la puissance du Créateur devant l'une des merveilles de sa création ? Aussi le renom de la *Fumée-qui-tonne* s'étend-il chez les tribus africaines à plus de trois cents kilomètres de distance, ainsi que Livingstone a pu le constater.

Toutefois, si admirables au point de vue pittoresque, les chutes du Zambèze présentent, au point de vue pratique, le fort grave inconvénient d'opposer à la navigation un insurmontable obstacle. En amont et en aval de ces cataractes principales, Livingstone reconnut l'existence de rapides et de brisants secondaires qui, surtout pendant les mois de sécheresse, rendraient fort difficile, sinon impossible, le passage d'embarcations d'un certain tonnage. Il est remarquable, d'ailleurs, que la plupart des fleuves africains explorés jusqu'ici présentent le même phénomène, et ce ne sera pas là le moindre obstacle aux futures relations commerciales à établir avec le centre de l'Afrique.

Le 17 juillet, M. Depelchin et ses compagnons étaient de retour à Panda-ma-Tenka, et, dès le lendemain, ils envoyèrent chercher des porteurs, pour la grande expédition, au chef noir du village de Wanki sur le Zambèze. Le 23 juillet cent vingt porteurs arrivèrent à Panda-ma-Tenka, et, le 28, soixante d'entre eux accompagnèrent MM. Depelchin et Teroerde dans leur voyage d'exploration au delà du Zambèze.

Avant de se mettre en route, ils avaient fait demander au roi Wanki (1) quand il pourrait les recevoir. Il leur répondit qu'il serait très heureux de leur visite. Réflexion faite, les explorateurs trouvèrent bon d'envoyer d'abord au village royal leur guide seul, afin de préparer les voies à la requête qu'ils voulaient adresser à Wanki et de sonder ses intentions.

A son retour, le guide leur apprit que le roi Wanki refusait aux blancs le passage du Zambèze, alléguant pour motif de sa conduite qu'il serait mis à mort par les Marotsés, s'il osait, sans leur permission, accéder au désir des Européens. Cette réponse déroutait les plans des voyageurs.

En effet, il était pour eux de la plus haute importance de pouvoir résider sur la rive gauche du fleuve, afin d'explorer les différents villages des Batongas, entre

(1) La plupart des villages africains du Zambèze portent le nom de leur roi.

autres celui du roi Moëmba, le plus influent des chefs batongas, où ils comptaient établir leur première station. Moëmba est un roi indépendant, et par conséquent ils avaient plus de chance d'être reçus par lui Une station chez ce monarque devait leur ouvrir en même temps la voie chez les autres chefs de la rive gauche. Enfin, ce point gagné, le passage du Zambeze leur serait assuré sur toute la longueur de cette partie du fleuve qu'occupent les nombreuses tribus des Batongas.

Ce n'est pas peu de chose que de faire tomber cette barrière que les naturels opposent aux Européens et à ceux qu'ils veulent exclure de leur territoire. On ne se fait pas d'idée en Europe des difficultés et des obstacles que présentait une pareille expédition.

Le 3 août 1880, vers midi, le roi Wanki leur envoya deux canots, en les invitant à passer la rivière et à lui faire visite. Ils s'embarquèrent sur ces arbres creux avec lesquels on est toujours en danger de chavirer et de devenir la proie des crocodiles. M. Depelchin avait pour pilote le fils du roi, prince héréditaire. Ce jeune homme portait les cheveux longs : quelques mèches de cette chevelure de laine, détrempée de graisse, descendaient jusque dans ses yeux et lui donnaient un air hideux et repoussant. Son cou était orné d'un collier rouge à gros grains, et sur sa poitrine brillait une coquille ronde et blanche comme l'ivoire; deux petites clochettes de

cuivre, formant ses pendants d'oreille, complétaient sa toilette royale.

Sous la conduite de ce rameur princier, les voyageurs glissèrent rapidement sur l'onde pendant sept minutes et arrivèrent à l'autre rive sans accidents, et le canot de MM. Teroerde et Blockley ne tarda pas à les rejoindre. Tous ensemble ils allèrent s'asseoir sous un arbre, où le roi Wanki, accompagné des habitants du village, vint les trouver.

Les femmes du roi, parées de leurs plus beaux joyaux, échelonnées sur le rivage, les contemplaient avec stupeur. Elles ouvraient de grands yeux, poussaient la langue en signe d'admiration et ne pouvaient surtout se rendre compte de cette longue chevelure que les blancs portaient à leur menton.

Wanki est un beau et solide vieillard, à la démarche majestueuse. Il portait un bonnet grec de couleur rouge, bordé d'un galon jaune ; en guise de manteau royal, il avait sur ses épaules une couverture dont on ne pouvait plus définir la couleur ; son cou était orné d'un triple collier à gros grains de verroterie rouge.

Après avoir serré la main de ce roi sauvage et déposé quelques présents à ses pieds, M. Depelchin lui demanda par son interprète de vouloir bien accorder aux blancs, moyennant rétribution, le passage du fleuve ; ensuite de permettre à quelques-uns d'entre

eux de s'établir et de vivre au milieu de son peuple. Le roi répondit qu'il était sous la dépendance des Marotsés, et que s'il se rendait aux désirs des blancs, il aurait certainement la guerre avec le roi des Marotsés ou serait mis à mort par lui.

M. Depelchin reprit aussitôt qu'il ne voulait pas être la cause de la mort du puissant Wanki, et que, par conséquent, il n'insisterait pas davantage. Cette réponse sembla faire le plus grand plaisir à tous les sujets du roi, qui se mirent à applaudir des deux mains. Voulant cependant sonder plus avant les sentiments intimes du roi Wanki, M. Depelchin continua en ces termes :

— Eh bien ! si je venais à vous avec la permission du roi des Marotsés, nous donneriez-vous le passage du fleuve ?

— Bien certainement, répondit Wanki.

— Et puis, si le chef des Marotsés m'accordait de m'établir dans votre tribu, me recevriez-vous ?

— Oh ! je serais très heureux de vous voir au milieu de nous.

Alors le roi insista ponr avoir de nouveaux cadeaux. M. Depelchin lui répondit qu'il lui ferait de beaux présents, quand plus tard il reviendrait installer les blancs dans ses Etats.

Après cette entrevue, il alla visiter, avec la permission de Wanki, les baobabs de son jardin, dont l'un, d'une beauté remarquable, mesurait quatorze mètres de

circonférence. Enfin, il prit congé du vieux prince, le remercia de son accueil amical et regagna, avec ses compagnons, la rive droite du fleuve, où étaient restés les autres membres de la caravane.

La nuit fut animée et bruyante. De leur camp, les voyageurs entendaient les chants et les danses des naturels qui faisaient fête dans l'enclos royal. Les hippopotames, en grand nombre, sortaient de leurs antres humides et couraient çà et là dans la campagne, surtout dans les îles du fleuve, en poussant d'affreux hurlements. A leurs grosses voix tremblantes venaient se mêler le rire féroce des hyènes et les cris perçants des oies qui abondent dans les roseaux et les plantes aquatiques.

Le lendemain, sur l'invitation du roi, les Européens se rendirent chez lui avec leur interprète. Dès qu'ils eurent traversé le fleuve, on les conduisit à l'enceinte royale ou kraal formé de trente ou quarante huttes, la plupart habitées par les femmes de Wanki et par ses enfants.

La plus grande activité y régnait; les vingt-cinq épouses du vieux monarque étaient toutes très occupées : les unes écrasaient le millet dans un bloc de bois creux, les autres faisaient de la bière ou préparaient le repas du soir au foyer domestique. A l'arrivée du voyageur, le pilon resta un instant immobile sous leurs mains; toutes les femmes, entourées de leurs enfants,

saluèrent respectueusement l'homme blanc, admirant les traits de sa figure et surtout sa belle barbe, qu'elles ne pouvaient assez contempler.

Mais à peine les blancs eurent-ils franchi le seuil de la hutte du roi, qui, comme toutes les autres, ressemble à une ruche d'abeilles, que le travail reprit de toutes parts avec une nouvelle vigueur.

Dans l'enclos de la demeure royale, les amis du prince étaient occupés à fumer le *daga* et à boire de la bière. De temps en temps, pendant que le guide faisait quelques achats, Wanki se levait, et, la cravache à la main, chassait cette fourmilière de petits princes tout nus qui envahissaient la place. Le roi se montra très aimable à l'égard de ses invités : il leur fit servir un grand vase de bière, causa avec jovialité et finit par leur demander des présents. Sur les rives du Zambèze, tout entretien avec les naturels se termine inévitablement par ce refrain : Des présents, *tusa!* Pour contenter le prince, M. Depelchin lui fit donner quelques mouchoirs.

Depuis huit jours les voyageurs étaient arrêtés à leur camp, faute de porteurs. Le Cafre n'est jamais pressé. Les Batongas engagés pour la nouvelle étape à parcourir n'arrivèrent que le 10 août. Il n'y avait pas, cette nuit-là, moins de quatre-vingts personnes au camp, ce qui y causait une grande animation.

Les Batongas ne se construisent ni hutte, ni enclos

pour se mettre à l'abri pendant la nuit ; seulement, à côté d'eux, ils dressent une espèce de faisceau d'armes avec leurs asségaies, pour les avoir sous la main en cas d'attaque, et ils multiplient les feux. Ils en allumèrent trente, autour desquels ils se couchèrent et s'endormirent.

Le lendemain matin, les paquets de cinquante kilos furent distribués avec ordre, et, à sept heures précises, la caravane se mit en marche, en suivant la rive droite du Zambèze. La route était difficile; les voyageurs avaient à marcher sur un sol rocailleux et couvert de broussailles. Le sable qui brûlait sous leurs pieds était tout brillant de parcelles de mica, d'argent et d'or.

Vers trois heures de l'après-midi, ils firent halte au milieu de magnifiques montagnes qui s'élèvent à plus de trois cent trente mètres au-dessus du niveau du fleuve. Le paysage était admirable : çà et là, sur le bord du Zambèze, s'élevait un baobab, dont la masse imposante attire toujours le regard.

Le 11 août, la caravane poursuivit sa route, et, à quatre heures de l'après-midi, elle était en vue du village du roi Tshabi. M. Depelchin lui envoya un message pour annoncer son arrivée et lui demander la liberté de camper près du fleuve. La permission fut accordée sans difficulté, et les explorateurs formèrent leur camp sur un petit plateau qui domine le Zambèze, pour y passer la nuit.

Le 12 août au matin, le roi Tshabi vint leur rendre visite. Ce petit chef batonga, qui ne paraissait pas avoir plus de trente ans, se présenta à eux avec beaucoup de prestance. Il se montra très bienveillant et parfaitement disposé à leur égard, et leur fit présent de deux grands vases de bière et d'une chèvre. A leur tour les voyageurs lui offrirent une belle couverture et quelques verroteries, qu'il accepta avec une satisfaction marquée.

Pendant la journée, les femmes du roi Tshabi, qui n'avaient jamais vu d'Européen, s'empressèrent de venir les admirer. Quatre d'abord, dont deux portaient des enfants dans leur capuchon de peau, firent leur apparition et entrèrent dans l'enclos de M. Depelchin, où le roi était occupé à causer avec lui et les autres membres de l'expédition. Elles s'assirent et les contemplèrent d'abord avec une sorte de stupeur; puis, tout à coup, elles s'effrayèrent, se levèrent et s'enfuirent. Thsabi lui-même ne put s'empêcher de rire. D'autres femmes, poussées par la curiosité, vinrent timidement les regarder aussi à travers la palissade, et subitement elles se retirèrent en battant des mains et en s'écriant: *Wah! wah! wah!* mots qui constituent, chez ces sauvages, l'expression la plus vive de l'étonnement. Ces femmes avaient des yeux terribles et une figure hérissée.

Avant de quitter le village de Tshabi, M. Depelchin eut une longue conversation avec le roi. Il lui dit que

les blancs viendraient s'établir au milieu de son peuple, s'il leur en donnait la permission. Le roi répondit que si Moëmba accueillait les étrangers, il voulait bien, lui, être le second à les recevoir ; mais il ne pouvait pas les accueillir le premier, parce que Moëmba et les Marotsés lui feraient la guerre par jalousie.

Sur ces entrefaites, de nouveaux porteurs batongas arrivèrent et chargèrent les bagages. Ces naturels ont tous quelque chose d'étrange et de sauvage. Comme marque distinctive de leur tribu, ils s'arrachent quatre dents de la mâchoire supérieure, et, dans leur opinion, cette large brèche, qui les rend tous vieux, est une grande beauté. La plupart ont la tête rasée tout autour de la partie inférieure ; le reste de cette chevelure laineuse et crépue forme une espèce de calotte, peinte en rouge, sur le sommet de la tête. Ils portent au cou de brillants colliers de perles, et, en guise de vêtements, aux bras et aux jambes, des anneaux de cuivre.

Le 15 août, les voyageurs arrivèrent au royaume de Sitchori : c'est un petit chef batonga qui, comme Tshabi, possède des villages sur chaque rive du fleuve. De nombreux canots, qui se croisent sur les eaux du Zambèze, mettent en communication les deux portions de son domaine. Ses sujets de la rive droite paient tribut aux Marotsés, et ceux de la rive gauche à Lo Bengula. Si le chef Sitchori se voit menacé par les Marotsés, il passe de la rive gauche sur la rive droite, où il se trouve

sous la protection de Lo Bengula et où ses ennemis ne peuvent l'atteindre ; d'un autre côté, s'il court quelque danger de la part des Matabélés, il va de la rive droite à la rive gauche et se met sous la protection des Marotsés.

Sur leur route, les explorateurs apercevaient de nombreux villages bien peuplés. Nulle part il n'y avait de gros bétail, mais en revanche les habitants possèdent d'immenses troupeaux de chèvres et de moutons qui paissaient sur le penchant des collines et sur les rives du Zambèze.

Les femmes surtout leur parurent très activement occupées à la culture des champs. Ils les observèrent partant de grand matin, armées de leurs pioches, et préparant le terrain pour les semailles du millet, du maïs et autres produits du pays ; le soir, elles rentraient au logis pour apprêter en plein air un potage substantiel de farine de millet, qui compose l'unique repas de la journée. La cuisson faite, le grand vase en terre cuite est placé à côté du feu devant la porte de la hutte, et alors toute la famille, hommes, femmes et enfants, rangés en cercle, plongent leurs cinq doigts dans la pâte et en forment une boulette qui disparaît bientôt comme par enchantement dans le creux de l'estomac. Ils mangeaient beaucoup et longtemps, puis ils causaient à loisir en fumant le *daga*.

« Vers minuit, écrit M. Depelchin, enveloppés d'une peau d'antilope et parfois d'un lambeau crasseux d'une

couverture de coton, tous s'endorment contents, la plupart autour du feu et quelques-uns dans la hutte. Plus d'une fois, dans différentes tribus, j'ai été témoin de ces scènes de famille, et toujours j'ai été frappé du pittoresque que présentent ces tableaux africains. »

Le savant explorateur ajoute : « J'ai remarqué sur le fleuve plusieurs canots tout neufs. Ces arbres creux font très bien le service : j'ai vu deux femmes, portant leurs enfants dans leur capuchon, debout dans une pirogue, manier la rame avec facilité, et, malgré la violence du courant, passer d'un bord à l'autre avec une rapidité incroyable. Une foule de Batongas viennent de l'autre rive nous offrir, en échange de verroteries, des œufs, du poisson sec, du blé cafre, des chèvres.

« Pendant que cette espèce de marché public est en pleine activité, je prête à quelques-uns d'entre eux mon binocle et leur montre comment on doit en faire usage. Il eût fallu voir leur étonnement devant les objets ainsi agrandis. « *Wah! wah! wah!* s'écriaient-ils, les « hommes au delà du fleuve sont ici tout près de « nous! » Et, la bouche béante, ils poussaient la langue en signe d'admiration. Renversant ensuite la lunette, je leur montre les mêmes objets qui apparaissent singulièrement amoindris. Alors, plus étonnés encore, ils se disaient les uns aux autres : « Quel prodige! Je vois « les hommes, qui sont ici devant nous, bien loin, bien

« loin ! et ils sont tous devenus de petits enfants ! *Wah !* « *wah ! wah !* D'où viennent donc ces hommes blancs qui « apportent des choses si étranges dans notre pays ? »

« Parmi ceux qui ont le privilège d'user de mon binocle se trouve un petit garçon de dix à douze ans. Je remarque qu'il porte au cou une magnifique amulette de forme ronde ; regardant de près, je vois, à mon grand étonnement, que cette amulette n'est autre chose qu'une pièce de 5 fr. à l'effigie de Louis-Philippe, roi des Français, 1837. Comment donc cette pièce de monnaie est-elle devenue une amulette ? Le petit jeune homme me dit que des marchands portugais avaient établi leur camp dans l'endroit où nous nous trouvons, et qu'après leur départ, il avait découvert dans la paille cette mystérieuse médaille. Comme pièce de curiosité, j'achète pour du calicot cette étrange amulette. »

IX.

SITCHÉRABA. — SÉNENGAMBI. — MOËMBA.

A l'ombre d'un tamarin. — Fêtes en l'honneur de l'esprit d'un roi défunt. — Le passage du Zambèze. — Le royaume de Moëmba. — Concession d'un terrain par le roi. — Avidité des Cafres pour les cadeaux. — Les explorateurs se séparent.

La caravane quitta, le 16 août 1880, le territoire de Sitchori à sept heures du matin, et à dix heures elle arrivait au village du roi Sitchéraba. C'est un homme de vingt ans, qui pour la première fois voyait des Européens sur ses domaines. Il se montra très bienveillant au premier abord et promit même aux voyageurs le passage du fleuve. « Si Moëmba reçoit les blancs, dit-il, je serai aussi très heureux de les recevoir pour instruire mon peuple. » Il fut tellement enchanté de les voir, qu'il les invita à boire de la bière avec lui et avec Sénengambi, roi d'un village voisin, situé sur l'autre rive du Zambèze.

M. Depelchin accepta son invitation, et tous allèrent s'asseoir au pied d'un beau tamarin, à deux cents pas de l'enclos royal. Les rois prirent place à terre, sur un petit tertre adossé à l'arbre, et les Européens sur leurs tabourets de voyage, vis-à-vis de ces deux majestés. Tous les conseillers de Sitchéraba étaient aussi là réunis; quant au peuple, il se tenait respectueusement à l'écart et admirait les blancs.

Pendant qu'ils s'entretenaient avec les princes, ils entendirent à une certaine distance, derrière les buissons, le bruit de différents instruments de musique, bruit qui semblait se rapprocher d'eux peu à peu. Ils virent bientôt déboucher sur la pelouse qui entourait le tamarin une bande de Cafres, horriblement tatoués, dansant et jouant de leurs instruments avec un entrain furibond. Quelques-uns avaient autour des yeux deux cercles d'un rouge écarlate; d'autres, ce qui était plus hideux encore, s'étaient contentés de peindre un seul cercle rouge autour d'un œil. La plupart avaient la tête rasée, excepté la partie supérieure, qui était aussi peinte en rouge en guise de calotte.

Dans la danse, les femmes formaient un groupe à part. Elles aussi avaient la tête et la figure tatouées de rouge, tandis que leur corps, chargé de graisse, présentait une surface luisante comme une statue bronzée et fraîchement vernissée.

La danse consistait dans des mouvements sauvages;

ils courbaient parfois la tête jusqu'à terre, en soufflant violemment dans leurs instruments discordants. M. Depelchin compta, dans le corps de musique, sept tambours ou grosses caisses, autant de calebasses qui imitaient le bruit des castagnettes, et plusieurs trompettes bruyantes formées de cornes d'antilopes. C'était un bruit étourdissant, un vacarme impossible à décrire.

A la danse ils firent succéder un simulacre de bataille. Quelques-uns de ces démons à la hideuse figure sortirent des rangs, brandissant dans leurs mains leurs asségaies, courant, sautant au-dessus des buissons, chargeant avec fureur leurs ennemis imaginaires, enfin tuant et massacrant tous ceux qu'ils étaient censés rencontrer. Puis, revenant à reculons, ils bondissaient tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter les traits qu'ils feignaient de voir pleuvoir autour d'eux, et ils rentraient triomphants dans les rangs de la troupe dansante.

Cette fête se célébrait en l'honneur de l'esprit de leur roi défunt, père du chef actuel, qu'ils invoquent comme un protecteur et un dieu.

La danse finie, les Batongas se séparèrent et allèrent s'asseoir à terre, formant différents groupes, pour boire leur bière jusque fort avant dans la nuit.

Alors les Européens se levèrent pour prendre congé de Sitchéraba et de Sénengambi. A ce moment, leur guide prit son revolver, et, par trois fois, il fit feu devant les deux rois et les conseillers. Leur étonnement

était à son comble, et ils se demandaient : « Quels sont ces hommes blancs qui possèdent de si mystérieux secrets ? » Ces trois coups de feu étaient le signal du départ et du ralliement. Les voyageurs saluèrent les rois et rentrèrent au camp.

La nuit, dit-on, porte conseil. Le lendemain 17 août, Sitchéraba, qui la veille s'était montré si bien disposé pour les voyageurs, parut changé complètement. Il vint au camp, accompagné de ses conseillers, avec l'intention de traiter du prix du passage du fleuve. Il discuta longuement l'affaire, et les Européens virent clairement qu'il avait subi l'influence de ses vieux chefs, qui voulaient exploiter les blancs. Une couverture, deux pièces d'indienne aux couleurs voyantes, quelques beaux mouchoirs lui furent présentés. Il demanda en plus de la poudre, du plomb, enfin une seconde couverture. Tout cela lui fut accordé; mais il fallut plusieurs heures de discussion pour le décider à conclure le marché.

Les nacelles furent donc mises à la disposition de M. Depelchin, et M. Teroerde, avec quelques porteurs, s'embarqua le premier pour recevoir les bagages sur l'autre rive et former le camp. Le passage s'effectuait avec rapidité, lorsque tout à coup survint le roi, entouré d'hommes armés. Il donna l'ordre d'arrêter les pirogues, exigeant qu'on lui remît quelques anneaux de gros fil de cuivre, avant de continuer le transport du reste de la caravane.

Aussitôt, l'interprète, indigné, fit avertir M. Depelchin, occupé au camp à organiser les porteurs. Il arriva sur le lieu de la scène; mais il eut beau faire, le roi restait inébranlable. Alors, se croisant les bras, il se plaça immobile devant Sitchéraba et le regarda dans le blanc des yeux avec un air d'indignation. Le prince veut se dérober à ce regard, il essaie de s'éloigner; mais l'explorateur suit ses pas, se tenant toujours devant lui avec le même regard terrible, qui le perçait comme un dard.

N'en pouvant plus de frayeur, Sitchéraba consentit enfin à livrer les barques et à faire passer sans retard les blancs sur l'autre rive du fleuve. Dans son effroi, il semblait avoir hâte de mettre entre eux et lui la grande barrière du Zambèze. Le passage des Européens et des bagages s'opéra sans encombre.

Le 18 août au matin, le roi Sénengambi envoya aux blancs deux vases remplis de bière comme présents. Il traita les voyageurs avec une extrême civilité et se montra indigné de la conduite du roi son voisin. « Désormais, dit-il à M. Depelchin, ce prince ne pourra plus vous regarder sans rougir. » Par ses soins, de nouveaux porteurs arrivèrent en foule. Les paquets furent bientôt distribués, et les explorateurs se remirent en route, après avoir offert quelques cadeaux à Sénengambi.

Ils arrivèrent bientôt au village qui précède celui

qu'habite le roi Moëmba. Leur arrivée fit grande sensation. Les naturels accouraient de toutes parts, et, en quelques minutes, de nombreux groupes d'hommes et de femmes se formèrent autour d'eux. Ils semblaient tous ravis d'admiration à la vue des hommes blancs. Le chef s'approcha d'eux, les salua avec respect et leur offrit une chèvre. L'interprète leur dit qu'avant de pénétrer sur le territoire de Moëmba, les blancs désiraient lui envoyer un messager pour le prévenir de leur visite.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit le chef; demain, je vous accompagnerai moi-même jusqu'au kraal du roi, qui est déjà informé de votre arrivée et qui vous attend.

Il ajouta que le roi Moëmba avait tenu conseil au sujet des blancs et qu'il y avait été décidé de les recevoir.

— Vous aurez, ajouta le chef, un terrain près de l'enclos royal pour y bâtir une demeure, et puis un autre dans une île du fleuve, pour vous y réfugier avec Moëmba, en cas de guerre.

« Le 19 août, écrit M. Depelchin, à sept heures du matin, nous levons le camp, et, après une heure de marche, la caravane est en vue du kraal du roi Moëmba. Nous nous arrêtons à quelque distance, et nous envoyons un messager à l'Induna ou chef de l'avant-poste. Ce chef, qui est le frère du roi, nous reçoit avec beaucoup d'amabilité. Après un moment d'entretien, il est décidé que

nos deux Batongas se rendront chez Moëmba pour demander audience en notre nom. L'Induna lui-même et un autre personnage qui, par son air d'importance, nous semble devoir être un grand ministre, les accompagnent.

« Moëmba, d'un ton mystérieux, demande si les blancs ne viennent pas lui apporter la guerre. L'Induna lui répond que nous ne cherchons qu'à faire du bien et à vivre paisiblement. Nous allons vers le roi; je m'empresse de lui serrer la main comme à un ancien ami, et Moëmba, qui est un vieillard de soixante-dix ans, paraît charmé de cette marque d'affection. Sans autre délai, il nous fait ranger autour de lui, devant la porte de sa hutte, pour nous contempler et nous écouter. Cette première audience terminée, nous descendons dans la plaine, où nous établissons notre camp sur les bords du Zambèze. »

Le lendemain, 20 août, le roi Moëmba vint faire visite aux Européens vers huit heures du matin.

« Sa Majesté s'assied à terre, dit M. Depelchin, et nous présente par son majordome un grand panier de millet qu'il désire nous vendre. Nous lui disons que, pour obtenir une couverture, cette quantité doit être doublée. Le roi répond qu'il enverra un second panier, quand son millet aura été battu et préparé. Sur cette parole, on lui donne en échange une belle couverture de coton blanche comme la neige, que l'on déroule devant

lui, afin que ses yeux avides puissent en contempler à l'aise toutes les dimensions ; puis on attache au cou d'un de ses petits-fils, qui joue sur ses genoux, un brillant collier de perles bleues. A cette vue, le vieux Moëmba ne se sent plus de joie, et ses yeux brillent comme deux escarboucles.

« Pour le terrain qu'il nous a concédé, je lui dis que je veux lui faire présent d'un beau fusil. M. Teroerde en apporte deux, afin que Sa Majesté fasse son choix. Moëmba les examine tous deux de près, admire les brillants ornements de cuivre dont ces deux fusils de remonte sont chargés, et, sans hésiter un instant, il donne sa préférence.... à tous les deux. « En cas de « guerre, nous dit-il, il faudra bien que je vous défende. » Et il plaide si éloquemment sa cause, que je suis obligé de céder. Je lui en présente un de ma main, M. Teroerde lui offre l'autre en son nom.

« Bondissant sur ses deux pieds, le vieux Moëmba part, entouré de sa suite ; arrivé au kraal, il rassemble toutes ses femmes pour leur montrer ses richesses et leur faire part de son bonheur. Le roi et ses femmes chantent, dansent, comblent les blancs de louanges et les élèvent jusqu'aux cieux. »

Le 21 août, de bon matin, le roi Moëmba vint encore une fois au camp de M. Depelchin, et il lui offrit un vase plein de bière. Il amenait en même temps quelques chèvres, qu'il désirait vendre aux étrangers. Ils profi-

tèrent de cette visite pour demander à voir le terrain qui leur était concédé. Accompagné de l'aide de camp du roi et de M. Teroerde, M. Depelchin s'achemina vers la concession, qui était située à la distance d'un mille de leur camp.

« Nous arrivons, dit-il, à un monticule au sommet duquel se trouve le tombeau du père de Moëmba. Ce monarque a été enterré là avec tous ses trésors, et l'on voit encore neuf grosses dents d'ivoire qui percent le sol et s'élèvent à deux pieds au-dessus de terre. C'est sur cette tombe que, dans quelques jours, doit se faire la grande danse en l'honneur de l'esprit du roi défunt. Ces noirs n'ont point d'autre culte public. Ils portent aussi sur leur personne, comme une défense contre les maléfices et les accidents, des racines, des ossements et des amulettes de tout genre.

« Chaque maladie est pour eux l'effet d'un maléfice. Quelqu'un vient-il d'être condamné soi-disant pour sortilège, il est lié entre des fagots de manière à ce que la tête dépasse les extrémités des bûches, afin de pouvoir entendre le sorcier qui lui parle et lui dit de confesser son crime pendant le supplice. Le feu est mis au bûcher, et tandis que les chairs sont dévorées par les flammes, on entend souvent la pauvre victime s'écrier : « La vie est dans ma tête ; de grâce, « assommez-moi ! » Mais on n'a garde de le toucher et l'on veut que le malheureux passe par toutes les tortures

de cette horrible exécution, et qu'il meure lentement.

« Nous dépassons le tombeau du roi, et, après avoir traversé un ravin, nous escaladons une petite colline au sommet de laquelle nous trouvons une hutte abandonnée. Là vivait, il y a quelques jours, une pauvre veuve, dont le mari, nous dit-on, avait été dévoré par un lion, à une petite distance de sa maison, pendant qu'il coupait du bois dans la forêt. A son tour, la femme, étant allée puiser de l'eau dans le Zambèze, fut saisie par un crocodile, entraînée et engloutie par le monstre.

« C'est cette colline et la vallée adjacente que Moëmba nous a concédées. Le terrain sur le penchant du coteau produira au temps des pluies du millet et du maïs en abondance, tandis que la vallée qui s'étend jusqu'à la rivière formera un magnifique jardin potager. Partout le bois de construction abonde et fournira ce qui est nécessaire pour la maison de résidence. L'héritier du trône doit lui-même tracer les limites, afin qu'il sache ce qui a été concédé. Cette inspection faite, nous retournons au camp. »

On sait que les Cafres n'ont pas de plus grand désir que de recevoir des cadeaux. Aussi, persuadé que les blancs seraient d'autant plus généreux qu'ils venaient de visiter leur terrain, Moëmba se hâta de leur envoyer, le 20 août, un message pour solliciter de nouveaux présents. Afin de mettre un terme à cette convoitise qui, chez les sauvages, ne connaît point de bornes,

M. Depelchin et ses compagnons prirent une grande résolution.

« Nous décidons, dit le chef de l'expédition, d'envoyer au roi une vieille jaquette rouge, ornée de brillants boutons de cuivre, jaquette qui autrefois a dû appartenir à un soldat du 58ᵉ régiment de l'armée anglaise. On y ajoute une chemise, quelques verroteries, un morceau de calicot ou d'indienne aux couleurs voyantes.

« Moëmba ouvre le paquet et paraît enchanté. L'habit militaire surtout le fait danser de joie ; il veut qu'aucun de ses sujets ne le voie. Cette vieille jaquette rouge, il la réserve pour causer une grande surprise à son peuple : il la fera paraître au jour solennel de la danse qui doit avoir lieu dans une semaine. Moëmba dépose le paquet devant la porte de son magasin, et, couvant des yeux le précieux trésor, il fait avec un vase d'eau et de mystérieuses racines quelques cérémonies pour se garantir de tout sortilège, puis il enserre le tout dans sa hutte. »

Le 23 août, fixé pour le départ de M. Depelchin, qui avait résolu de laisser MM. Teroerde et Vervenne à la station de Moëmba, et de retourner à Panda-ma-Tenka avec M. Blockley, pour ravitailler la caravane, le voyageur se rendit à l'enclos royal pour prendre congé du monarque. En ce moment, le roi était très occupé : assis comme de coutume devant sa porte, il fumait le *houkah* et rêvait aux riches présents qu'il avait reçus des

hommes blancs. En l'abordant, M. Depelchin lui dit :

— Prince, je viens vous faire mes adieux et vous remercier de ce que vous avez fait pour nous. Je reviendrai bientôt. En attendant, j'ai la confiance que vous aurez soin des compagnons que je laisse sous votre protection.

Moëmba lui promit que, pendant son absence, il aurait grand soin d'eux, et qu'aucun mal ne leur serait fait.

— Seulement, ajouta-t-il, je ne puis rien contre la maladie.

M. Depelchin insista et reprit :

— Je sais, prince, que vous ne pouvez rien contre la maladie, mais je demande que mes compagnons soient bien traités et respectés de tout le monde, et que rien ne leur manque. J'espère aussi que je ne me trouverai jamais dans la nécessité de les retirer de votre peuple.

— Je vous garantis, répondit Moëmba, que rien ne leur manquera et que je prendrai d'eux le plus grand soin.

Et encore une fois il fit la remarque qu'il ne pouvait rien contre la maladie.

— Mon fils aussi, qui vient de revenir de la chasse, fera pour les blancs tout ce qui sera en son pouvoir, ajouta-t-il; dès demain, il les aidera à transporter leurs effets sur le terrain qui vous a été concédé.



Village nègre de l'Afrique centrale.

(Régions africaines.)

Après cet entretien, M. Depelchin donna à Moëmba une poignée de main à l'anglaise, ce dont il sembla très satisfait, et se retira pour faire ses adieux à MM. Teroerde et Vervenne, chargés, avec quelques domestiques noirs, d'organiser la station de Moëmba.

X.

CHEZ LES MAROTSÉS.

Mort de M. Teroerde. — Le récit de Jagter. — Les exigences d'un roi noir. — Sampando. — Matowka, reine des Marotsés. — Mœurs des naturels. — L'incendie. — Le roi Lebuski. — Retour à Panda-ma-Tenka. — Encore le roi Moëmba. — Nouveaux voyages de M. Depelchin.

M. Depelchin avait à peine quitté Moëmba depuis trois jours, avec M. Blockley et les porteurs, qu'il fut pris d'une forte fièvre, suite d'une grave congestion du foie. Voyant qu'il ne se remettait pas, il pria M. Blockley d'envoyer un exprès à Panda-ma-Tenka, pour demander à MM. Weisskopf et Nigg de venir le plus tôt possible à leur secours.

La lettre de M. Blockley parvint le 6 septembre au soir à Panda-ma-Tenka, et dès le lendemain, MM. Weisskopf et Nigg, accompagnés de quatre noirs,

se rendirent en wagon au-devant de leur chef malade. Après huit jours de marche, ils rencontrèrent M. Depelchin, dont les traits étaient si altérés, qu'ils purent à peine le reconnaître : il était enveloppé dans sa couverture de laine, suspendue à une branche d'arbre portée par deux Cafres.

Grâce aux remèdes et au repos, M. Depelchin commençait à se remettre un peu de son indisposition, lorsque, le 15 septembre, un courrier, envoyé par M. Teroerde, arriva au camp des voyageurs. MM. Teroerde et Vervenne avaient été tous deux soudainement attaqués, le premier d'un accès de fièvre très violent, le second d'une dyssenterie plus violente encore. Aussitôt M. Nigg se hâta de faire ses préparatifs de départ, et, avec huit noirs qui portaient les remèdes et les vivres nécessaires, il se mit en route ponr la station de Moëmba. Ils y arrivèrent le 20 septembre.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cabane, un affreux spectacle s'offrit à leurs yeux. Sur une couche de joncs et d'herbes, au milieu de la hutte où tout était en désordre, gisait M. Vervenne, en proie au délire de la fièvre, et soigné par un *boy* ou domestique noir (1). M. Nigg courut au malade, lui prît la main et lui dit :

— Monsieur Vervenne, me reconnaissez-vous?

---

(1) Les *boys* sont des domestiques noirs pris à gages pour quelques mois.

— Oui, oui, vous êtes Jan, le conducteur.

— Non, vous vous trompez : je suis M. Nigg, et j'arrive ici pour vous soigner et vous guérir.

A ces mots, le malade reprit ses sens, ouvrit de grands yeux, regarda fixement M. Nigg, et, comme revenant d'un profond sommeil, il lui dit :

— Ah! Dieu merci!... Alors je suis sauvé.

— Et où est M. Teroerde?

— M. Teroerde!... Il est mort.... il est enterré....

Frappé au cœur par cette triste nouvelle, et après avoir administré au malade les remèdes qu'il avait apportés, M. Nigg interrogea les domestiques noirs de la résidence pour obtenir d'eux quelques renseignements sur la maladie et la mort de M. Teroerde. Ils lui dirent que, vers le 6 septembre, M. Teroerde, qui souffrait de la fièvre ainsi que M. Vervenne, avait reçu du roi Moëmba une calebasse remplie de bière cafre et qu'il en avait bu quelque peu.

C'était une grande imprudence; car, dans les fièvres paludéennes et sous les tropiques, la bière cafre est presque toujours mortelle. Aussi, une heure après avoir pris cette boisson, M. Teroerde se sentit très mal ; il fit jeter la bière et défendit à qui que ce fût d'en prendre. Le lendemain, il eut une forte dyssenterie, des crampes ; sa peau devint noire et rugueuse, il eut des accès de délire ; enfin, dans la nuit du 16 au 17 septembre 1880, il expira.

M. Vervenne a raconté depuis qu'en proie lui-même au délire, il avait cru entendre comme un râle de mourant, qu'il s'était levé et traîné avec effort jusqu'au lit de M. Teroerde, où il l'avait trouvé sans mouvement, sans pouls et déjà tout froid. Ce fut à peine s'il eut la force de regagner sa couche.

Un *boy* nommé Jagter (1) ajouta que, le 17 septembre au matin, il était entré dans la hutte, et qu'apercevant le cadavre, il avait dit à M. Vervenne :

— Il est mort.... Que faut-il faire?

— Il faut l'enterrer, avait répondu M. Vervenne. Hélas! il n'y a plus rien à faire pour lui!...

Jagter alla donc trouver le roi Moëmba et lui demanda un terrain pour y ensevelir l'homme blanc. « C'est bien,

---

(1) Un autre *boy* noir, né au Cap, et qui avait reçu quelque instruction, a dit plus tard à M. Weisskopf : « C'est moi qui ai soigné M. Teroerde dans sa dernière maladie. Le roi Moëmba envoya une poule à M. Teroerde, qui était déjà malade, ainsi que M. Vervenne. « D'où vient cette poule? demanda M. Teroerde. — De Moëmba, et elle « renferme des médecines pour guérir le blanc. » Mon maître mangea la poule, et sa maladie empira. Le lendemain de sa mort, envoi d'une autre poule pour M. Vervenne. Celui-ci jeta le présent royal. Selon ma conviction, la poule mangée par M. Teroerde était empoisonnée. Les ongles des mains et des pieds de M. Teroerde, ainsi que les coins de sa bouche et ses paupières, étaient devenus bleus. J'ai eu un frère empoisonné; c'était tout à fait la même chose. » La conduite de Moëmba, après la mort de M. Teroerde, si différente de celle qu'il avait tenue à l'égard de M. Depelchin, semble donner raison à cette supposition du *boy*.

lui dit Moëmba, en lui assignant un terrain, mais je me ferai payer cette concession par les blancs. » Jagter se rendit aussitôt vers le terrain désigné, sur la pente occidentale de la colline de la station ; il y creusa une fosse profonde et y porta la dépouille mortelle de M. Teroerde. Il dut payer fort cher les deux noirs qui l'aidèrent dans ce travail, personne ne voulant toucher le cadavre de l'homme blanc, de peur d'être ensorcelé par ce contact. Jagter enveloppa le défunt dans une couverture, le déposa au fond de la fosse et le recouvrit de terre, en y laissant un signe qui pût faire reconnaître la sépulture.

Le *boy* dit encore à M. Nigg qu'aussitôt après l'inhumation de M. Teroerde, le roi Moëmba s'était rendu dans la hutte, et que, malgré les réclamations de M. Vervenne, il avait pris son fusil, trois couvertures, une pièce de calicot, une charge de verroterie, la poudre, le plomb, un long rouleau de flanelle rouge.

Lorsque M. Vervenne lui sembla un peu remis et qu'il parut sommeiller, M. Nigg fit appeler le Cafre de la station engagé pour servir d'interprète, et il se rendit avec lui chez le vieux Moëmba. Il trouva là le roi entouré de plusieurs chefs et d'un grand nombre de noirs. Arrivé devant lui, M. Nigg le salua, puis il lui fit dire que le chef des blancs l'avait envoyé pour mettre ordre à toutes les affaires de la station, et qu'il le priait en conséquence de lui montrer les objets que le roi avait enlevés de la hutte.

Impressionné par l'attitude décidée de M. Nigg, et craignant sans doute les carabines des blancs de Panda-ma-Tenka, Moëmba ordonna à son fils d'aller chercher tous les objets ayant appartenu à M. Teroerde. On étala le tout devant l'assemblée. S'apercevant alors que la charge de verroteries manquait, M. Nigg la réclama avec fermeté. Moëmba se montra offensé de cette demande, mais M. Nigg insista, et le roi se décida enfin à les faire apporter.

— Si l'homme blanc n'est pas satisfait, dit Moëmba avec colère, je pourrai bien ce soir faire rouler sa tête dans la poussière; en même temps, je ferai jeter le malade dans le fleuve, et son corps servira de nourriture aux crocodiles et aux oiseaux de proie.

— Roi Moëmba, répondit M. Nigg, vos menaces ne me font pas peur. Vous ne pouvez pas garder ce qui appartient aux blancs.

— Le riche éléphant, dit Moëmba, est venu mourir sur mes terres, et, selon la coutume des Batongas, tous ses biens m'appartiennent par droit de succession.

Voyant que les affaires allaient prendre une mauvaise tournure, M. Nigg dit à Moëmba :

— Soit; Votre Majesté peut garder provisoirement ces objets, mais le grand chef blanc de Panda-ma-Tenka viendra décider du litige en question.

Là-dessus, M. Nigg prit congé du roi et se rendit auprès de M. Vervenne, qui fut encore plusieurs jours

entre la vie et la mort, en proie à des accès effrayants de délire. Lorsqu'il se trouva un peu mieux, il pria M. Nigg d'organiser une caravane pour retourner à la station voisine; mais Moëmba refusa de fournir des porteurs, afin d'empêcher les voyageurs d'emporter ce qui restait d'effets dans la hutte. Alors M. Nigg envoya ses *boys* chez un petit roi voisin, nommé Sampando, et, le soir du 22 septembre, quarante hommes arrivèrent du kraal de ce prince.

Sur ces entrefaites, M. Nigg s'était arrangé avec Moëmba, qui avait consenti à ce que les blancs emportassent tout ce dont ils pourraient payer le transport. Mais dans la nuit, le roi changea d'avis. Il se rendit à la cabane et réclama avec insistance une part des bagages. M. Nigg dut lui abandonner quelques couvertures, à condition toutefois qu'elles seraient gardées jusqu'à l'arrivée prochaine des blancs de Panda-ma-Tenka.

— C'est bien, répondit Moëmba; qu'ils viennent les hommes blancs, mais qu'ils aient soin d'amener avec eux un chariot chargé de poudre, de plomb et de fusils !

Enfin, ils purent partir. En avant marchaient les noirs, portant sur leur tête les paquets renfermant les vivres et les objets sauvés de la cupidité de Moëmba; au milieu venait M. Vervenne, porté dans une couverture suspendue à des bâtons, qui reposaient sur les épaules de quatre noirs; enfin, M. Nigg, avec Jagter, le fusil

chargé, fermait la marche et veillait au salut de la caravane. Ils saluèrent d'un dernier regard la tombe de M. Teroerde, et bientôt la colline de la station de Moëmba disparut à leurs yeux.

La saison était très avancée. L'été des tropiques avait commencé et le soleil dardait ses rayons ardents sur la caravane qui cheminait péniblement le long du Zambèze. Lorsque les voyageurs arrivèrent au village du roi Sampando, ils trouvèrent auprès de ce prince un accueil plein de sympathie.

Le matin du vendredi 24 septembre, Sampando aida M. Nigg à payer les porteurs avec les quelques objets que Moëmba lui avait laissés ; et comme les voyageurs n'avaient plus assez de marchandises pour se procurer de nouveaux porteurs jusqu'au village de Wanki, ils durent se résoudre à faire la route par eau sur le Zambèze. Sampando leur prêta trois chaloupes en échange de trois couvertures.

Le 10 octobre, M. Walsh, assez bien rétabli de ses blessures, voulut aller au-devant de MM. Nigg et Vervenne : il les rencontra dès le 13, et, quelques jours plus tard, M. Weisskopf, qui avait eu la même pensée, les rejoignit également. Ils arrivèrent tous heureusement à Panda-ma-Tenka, où M. Depelchin était déjà de retour avec M. Blockley.

Mais l'activité de MM. Depelchin et Walsh ne pouvait rester en repos. Ils partirent le 5 novembre 1880 pour

se rendre chez les Marotsés (1), où ils obtinrent des chefs la permission de fonder un établissement, quand il leur plairait de revenir. L'expédition fut décidée pour le mois de juin 1881.

M. Depelchin quitta donc Panda-ma-Tenka le 6 juin, accompagné de MM. Berghegge et de Vylder, de son fidèle domestique Pit et d'un Cafre, nommé April, qui devait servir d'interprète. Le voyage fut assez agréable, à part quelques contrariétés qu'ils éprouvèrent à Séchéké. Là, le représentant du roi les retint pendant deux mois. Cet Induna est chargé de garder la route qui part du Zambèze et mène dans la vallée des Marotsés, et personne ne peut le remonter sans sa permission. Quoique le roi des Marotsés eût expressément manifesté le désir de voir les blancs, l'Induna voulut néanmoins avoir un nouveau message déclarant que Sa Majesté les mandait près d'elle. Enfin, l'ordre tant désiré arriva. Les voyageurs étaient autorisés à se rendre chez le roi, et l'Induna devait les conduire jusqu'à la résidence de Lebuski.

Ils partirent de Séchéké avec trois canots pesamment chargés et suivis par les deux canots de l'Induna, leur guide. Les frêles embarcations glissèrent bientôt sur le Zambèze, et, après avoir franchi sans accident plusieurs rapides, ils atteignirent heureusement Naroro le 7 septembre.

(1) D'autres écrivent Barotsés.

Naroro ou Nariélé est la résidence de la puissante reine Matowka, la sœur aînée du roi Lebuski. Elle gouverne toute la rive gauche du Zambèze qui fait face au kraal royal. Matowka est en réalité la reine des Marotsés. Elle reçut les Européens avec de grands honneurs et avec musique, accompagnée de danses. Toutes les autorités de la ville et des localités environnantes étaient accourues. La reine s'avança, parée de ses habits royaux, c'est-à-dire vêtue d'une jupe et coiffée d'un mouchoir de couleur. Son mari était mieux vêtu. Il portait une veste rouge brodée d'or et des pantalons européens qui ne descendaient pas au-dessous du genou. Tous deux marchaient pieds nus.

Lorsque M. Depelchin et les autres explorateurs vinrent les saluer, ils jetèrent sur leurs pâles visages des regards où se peignait la stupéfaction, et ils eurent de la peine à croire que les blancs songeassent sérieusement à venir s'établir au milieu d'eux. Pour marquer leur amitié aux blancs et leur témoigner leur satisfaction, ils leur firent présent d'un bœuf; en même temps, ils ordonnèrent de distribuer une grande quantité de bière cafre à toute la caravane, aux chefs et au peuple.

Pendant ces réjouissances publiques, la reine admit les voyageurs à une audience privée sous sa vérandah : cette entrevue dura deux heures. Matowka dit qu'elle n'avait qu'un désir, celui de voir les blancs établis au milieu de son peuple, pour le rendre meilleur. « Je vais,

ajouta-t-elle, obtenir du roi mon frère qu'il les reçoive bien. »

Cette reine est très puissante : comme aînée de la famille royale, elle avait droit à l'empire des Marotsés ; mais, ne voulant pas occuper un poste si périlleux, elle laissa le trône à son frère Lebuski.

Le lendemain, au moment où les voyageurs se disposaient à quitter Naroro, éclata le long des rives du Zambèze un immense incendie d'herbes sèches, comme cela arrive souvent dans ces contrées, et la flamme, poussée par un vent violent, se dirigea avec rapidité vers le camp, qui renfermait, avec les bagages, de magnifiques présents pour le roi Lebuski et une grande quantité de poudre.

Lorsqu'ils virent le feu à une distance de cent mètres de leur enclos, les Européens se mirent tous à l'œuvre et n'épargnèrent ni l'eau, ni rien de ce qui pouvait éteindre l'incendie ou du moins le détourner. Une couverture humide à la main, M. Depelchin frappait à droite et à gauche sur l'herbe embrasée. Leur front et leurs joues étaient brûlés par l'ardeur du feu, et, malgré leurs efforts combinés, ils se voyaient impuissants à arrêter les vagues enflammées qui roulaient vers le camp. Déjà le fléau n'était plus qu'à une distance de deux mètres, et ils commençaient à désespérer de sauver leur enclos, lorsque, fort heureusement, le vent changea et l'incendie prit une autre direction.

Fatigués de tant d'efforts, ils marchèrent néanmoins pendant cinq heures, sous un soleil brûlant, avec une température de 43° centigrades, sans trouver le long du chemin un seul arbre pour jouir de l'ombre.

M. Depelchin avançait péniblement, luttant contre lui-même, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue et de soif, et à dix minutes seulement de la hutte que le roi lui avait fait préparer près de la sienne, il s'étendit à la porte d'une chaumière cafre en demandant un verre d'eau. Après ce rafraîchissement, le fidèle Pit le prit sous le bras et le conduisit au terme du voyage.

La réception eut lieu le jour suivant ; elle fut splendide. Sur une vaste place, le roi, étendu dans son fauteuil européen et entouré d'une foule compacte, attendait les explorateurs. En face de lui, quelques musiciens jouaient le *selimba* avec force roulements de tambours, en accompagnant le chant solennel de la cour. L'arrivée des Européens causa une grande sensation parmi le peuple.

Après que M. Depelchin eut échangé quelques poignées de mains avec le roi, Lebuski le fit asseoir auprès de lui. Le prince est encore jeune et ne dépasse pas la trentaine. Il portait un costume européen de bon goût, et, quoique régnant sur des tribus féroces, il n'avait rien de sauvage. Il était simple, gracieux, poli, et, lorsqu'ils lui parlèrent, les membres de l'expédition sentirent immédiatement qu'ils avaient affaire à un prince

généreux et plein de droiture. Après les compliments d'usage, Lebuski exprima aux blancs la joie qu'il éprouvait de les voir, et immédiatement il donna l'ordre de fournir leur habitation de toutes sortes de vivres.

Le lendemain, il leur fit présent d'un bœuf, d'une grande quantité de blé cafre, de manioc et d'une immense jatte d'excellente bière.

Dans l'après-dîner, Lebuski, suivi des principaux chefs, vint à la hutte des blancs pour leur rendre visite. Ils lui exposèrent le but de leur voyage et lui adressèrent leurs demandes, que le roi leur accorda sans aucune difficulté et qu'il ratifia ensuite dans une assemblée publique. Durant la conversation, il fit comprendre à diverses reprises à M. Depelchin qu'il verrait avec déplaisir les blancs retourner à Panda-ma-Tenka et qu'il désirait qu'ils se fixassent définitivement auprès de lui.

Les explorateurs, n'ayant fait aucun arrangement pour demeurer chez les Marotsés, promirent au roi de revenir au commencement de la prochaine saison d'été.

Lebuski fit cadeau à M. Depelchin d'une pièce de terre, à son choix, sur les hauteurs qui dominent la vallée au sud-est, et lui promit en outre de nombreux esclaves pour aider dans les travaux de construction. Il lui permit aussi d'établir une seconde station à Séchéké; il ajouta qu'il enverrait des canots pour prendre les bagages, ainsi qu'un chef pour guider l'expédition et

des esclaves pour abattre les arbres et frayer un chemin aux blancs.

Très satisfaits du résultat de leur voyage, M. Depelchin et ses compagnons reprirent la route de Panda-ma-Tenka, où ils arrivèrent le 1er octobre 1881.

Cependant, M. Depelchin ne pouvait laisser les affaires de la station de Moëmba dans le fâcheux état où les avaient mises la mort de M. Teroerde et le départ de M. Vervenne.

Le 11 octobre, bien que la saison fût déjà avancée, il quitta Panda-ma-Tenka avec M. de Vylder, M. Walsh et son domestique Pit. Pendant trois jours, ils purent se servir de leur wagon, mais bientôt des montagnes et des ravins leur barrèrent le passage. Ils laissèrent donc le wagon et les bœufs sous la garde de deux noirs, à trois journées de marche du village du roi Wanki, et continuèrent leur voyage.

« Le 22 octobre, vers le soir, écrit M. Weisskopf de Panda-ma-Tenka, je vois tout à coup devant moi dix de nos bœufs appartenant au chariot sur lequel était parti M. Depelchin. Etonné, inquiet, je cherchais à deviner la cause de ce brusque retour, lorsque Pit arriva à son tour. Il m'apprit que quelques heures après le départ de son maître, une bande de cinq lions avait assailli les bœufs à la sortie de l'enclos où ils paissaient, en avaient dévoré deux et mis les autres en fuite. Après avoir en vain tiré deux coups de fusil pour effrayer les bêtes

féroces, Pit avait suivi le reste des bœufs, qui, guidés par leur instinct, s'étaient dirigés naturellement vers Panda-ma-Tenka. »

M. Depelchin, qui ne connut que plus tard cet épisode de son voyage, atteignit le village du roi Moëmba le 29 octobre. Dès son arrivée, il envoya ses interprètes au monarque pour lui annoncer sa visite. Le vieux roi était si frappé de terreur, qu'il se blottit dans sa hutte et ne voulut pas d'abord se montrer. Il était persuadé que M. Depelchin venait pour tirer vengeance de ses méfaits et lui ôter la vie.

Toutefois, après bien des délais, le roi consentit à sortir de sa demeure, lorsque l'explorateur lui eut envoyé deux mouchoirs en signe d'amitié. Moëmba venait d'être pillé deux mois auparavant par les Marotsés, et il était convaincu qu'une seule parole de M. Depelchin suffirait pour les armer de nouveau contre lui, ainsi que les Matabélés. Il s'empressa donc de restituer tous les objets enlevés jadis à M. Vervenne, et il témoigna le désir de voir une station de blancs s'établir au plus tôt chez lui, dans le terrain cédé, pour assurer sa sécurité.

M. Depelchin était de retour à Panda-ma-Tenka vers le milieu de novembre, et le 21 du même mois il se mettait en route pour Tati, où il séjourna quelque temps. Vers la fin du mois de février 1882, il arriva en bonne santé à Grahamstown, d'où il se proposait de retourner

prochainement dans le Zambèze continuer ses explorations.

En effet, dès le 6 avril 1882, M. Depelchin était déjà parti. Ce fut alors qu'il éprouva un triste accident pendant son voyage de Kimberley au Zambèze, non loin du Marico, entre Zeerust et Shoskong. Le chariot sur lequel il se trouvait ayant versé, le hardi explorateur fit une chute et se cassa la jambe. Mais dans une lettre datée de Tati le 6 juin 1882, M. Depelchin rassurait lui-même ses amis d'Europe. Les explorateurs avaient eu soin de se munir des appareils nécessaires, et l'on put panser et soigner le blessé.

Dès le 15 mai, la caravane reprit sa marche en avant, et l'on arriva à Tati le 3 juin suivant. De là, il envoya aussitôt au Zambèze MM. Engels, Nigg et Paravicini, avec un wagon bien approvisionné pour ravitailler la station de Panda-ma-Tenka et établir celle de Moëmba au delà du grand fleuve. Peu de jours plus tard, un second wagon partait pour Séchéké, chez les Marotsés du haut Zambèze, visités déjà auparavant par M. Depelchin.

Le 4 juillet 1882, il écrivait de Tati : « Ma jambe se rétablit peu à peu, et j'espère pouvoir continuer encore, quoique plus difficilement, ma périlleuse entreprise. »

Quant à M. Croonenberghs, il est toujours à Gubulawayo et dans les meilleurs termes avec le roi Lo Bengula.

XI.

LES HABITANTS DE LA CÔTE.

M. Terrien à Porto-Novo. — Les funérailles de la mort. — Les sacrifices humains. — Les funérailles des rois. — Le cortège et les victimes. — Le bûcher. — Le culte des serpents. — Lagos. — Eoumilaiye et M. Beaugendre. — Les féticheurs du tonnerre. — Costumes des naturels. — Les fourmis noires.

Pendant que de hardis explorateurs s'enfoncent dans les profondeurs inconnues des contrées de l'Afrique centrale, les côtes de ce vaste pays ne cessent pas d'être occupées par des stations portugaises, anglaises et françaises, où arrivent, chaque année, de nouveaux voyageurs avides d'étudier les mœurs des diverses tribus ou de leur apporter les lumières de la civilisation. Le long de la côte des Esclaves, les missionnaires français ont fondé de nombreux établissements, notamment à Porto-Novo, à Lagos, à Agoué, à Whydah, à Godomé, à Abomey-Calavy, à Badagry, enfin à Abéo-

kouta, située à deux cent quatre-vingts kilomètres dans l'intérieur.

A quelques kilomètres de Porto-Novo, les tribus sont aussi sauvages et les coutumes aussi barbares qu'au centre de l'Afrique ; elles le sont même souvent davantage, surtout au Dahomey. M. Terrien, qui a habité Porto-Novo pendant six ans, y a été témoin de fêtes et de réjouissances publiques qui, presque toutes, se terminaient par des sacrifices humains.

Il y a quelque temps, raconte M. Terrien dans une lettre écrite en mai 1882, le roi de Porto-Novo, Toffa, avait ordonné de célébrer les funérailles de la mort. Chaque année, à la saison des pluies, les prédécesseurs de Toffa, afin de préserver l'existence de leurs sujets, faisaient noyer dans la lagune le fétiche de cette ennemie terrible et sans miséricorde, même envers les rois. Toffa voulut se conformer aux traditions de ses ancêtres. Au son des instruments, la fête est annoncée au peuple, qui accueille cette nouvelle avec des transports de joie : il est heureux, il va boire le genièvre à longs traits, le tafia coulera en abondance, et personne ne mourra plus !

Deux jours avant la grande cérémonie, les rues furent soigneusement balayées ; on enleva les immondices qui les encombrent d'ordinaire, de peur que la mort n'y trouvât un refuge. Tous les villages voisins furent convoqués ; les idoles, barbouillées de rouge,

furent apportées en grande pompe à travers les rues de la capitale, au milieu de processions burlesques ; par tous les sentiers qui aboutissent à la ville, se déroulaient des mascarades bruyantes.

La veille, la place Royale était déjà envahie par une foule innombrable, qui y passa la nuit à la belle étoile, chantant, hurlant et buvant sans mesure.

Enfin l'aurore du jour choisi pour les funérailles commença à luire : à partir de ce moment, les blancs et les créoles, sous peine d'exposer leur vie, ne doivent plus faire un pas dans les rues; tel est l'ordre de Toffa.

Un naturel de Sierra-Leone, emporté par la curiosité, voulut voir de près les funérailles ; saisi par les noirs de Porto-Novo, il fut sans pitié dépouillé de ses habits, accablé de coups, traîné au palais et condamné par le roi à fournir deux caisses de genièvre et deux sacs de la monnaie du pays. Il dut s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

L'heure solennelle est arrivée. Tous les fétiches des différentes tribus font cortège à la mort, représentée sous différentes formes monstrueuses et grossières. On lui demande à quel prix elle veut consentir à épargner le peuple. Un bœuf lui est offert. Des compères font entendre un murmure approbatif. La mort accepte les conditions, la mort est satisfaite : on s'apprête à lui

signifier son congé. Alors, le cortège s'avance bruyamment vers la lagune. Des pirogues sont prêtes à recevoir les sinistres figures de l'ennemie du genre humain et à les porter au large. On plonge dans les eaux ces formes hideuses au milieu des ténèbres, car il faut attendre les obscurités de la nuit.

Le jour même des funérailles, cinq personnes moururent, on ne sait de quelle manière, et leurs corps disparurent mystérieusement. On suppose qu'elles ont été empoisonnées par les prêtres ou féticheurs. Depuis, on meurt comme auparavant, le peuple le sait bien; mais il semble ne pas s'apercevoir de la supercherie ; du reste, personne n'oserait élever la voix, car celui qui aurait le malheur de révoquer en doute les enseignements des féticheurs, serait sûr d'être exécuté sur-le-champ.

Porto-Novo ressemble à toutes les autres villes noires de la côte ou de l'intérieur. Elle offre au voyageur le tableau de la barbarie païenne et de ses turpitudes infâmes. En parcourant toutes ces ruelles étroites et tortueuses, ces places remplies d'immondices où s'abattent sans cesse des nuées de vautours, en longeant ces fosses profondes d'où s'exhale une odeur nauséabonde, l'étranger est sous le coup des plus pénibles impressions.

Ces noirs déguenillés et à peine vêtus, couverts de fétiches et armés de coutelas, inspirent tout d'abord la frayeur. De toutes parts on ne voit que des fétiches immondes, arrosés de sang et d'huile de palme mêlée de farine de manioc. Ici, ce sont les restes infects des animaux immolés la veille ; là, des victimes humaines sacrifiées au caprice et à la vengeance des féticheurs ; plus loin, sur la place, fichées au bout d'une pique, les têtes sanglantes des prisonniers de guerre ; enfin, des crânes, décorant les portes du palais royal et les temples des cruelles divinités.

« Entendez-vous ces cris féroces et sauvages, dit M. Terrien, ce bruit assourdissant des tam-tams et des tambours, ces coups de feu tirés dans toutes les directions ? Voyez-vous déboucher de toutes les ruelles ces fourmilières de noirs ? Tous veulent prendre part à l'allégresse générale. Toffa, le grand roi, offre aujourd'hui des réjouissances à son peuple ; des bœufs sont immolés, l'eau-de-vie coule en abondance ; tous peuvent mettre la main dans le plat et absorber des rasades de tafia. En même temps, des bandes de féticheurs et de féticheuses, l'œil hagard, les cheveux en désordre, se livrent aux danses les plus furibondes sous la conduite de leur chef. »

Telle est la ville païenne de Porto-Novo, telles sont

aussi les autres cités noires de la côte des Esclaves. Il y a quelque temps, la peste sévissait dans une localité voisine de Porto-Novo, et le roi demanda au féticheur s'il n'avait pas quelque moyen de dissiper le fléau.

— Les dieux ont soif de sang, lui répondit le féticheur; choisis donc, dans la tribu, la jeune fille la plus belle et la plus pure, et fais-la écorcher vive.

S'agit-il de célébrer des funérailles, de déclarer la guerre à une tribu voisine, avant tout les prêtres des idoles sont consultés, et, sur leur ordre, cinquante, cent, deux cents victimes humaines sont immolées, et cela de la manière la plus atroce.

Entrez dans la capitale du Dahomey par la porte principale : l'odeur infecte des cadavres qui jonchent les fossés, les crânes des victimes humaines qui tapissent les murailles vous diront assez en quoi consistent les réjouissances et les fêtes de ce royaume. Personne n'ignore les atrocités inouïes des *coutumes* qui y ont lieu chaque année.

A Porto-Novo, les funérailles des rois se célèbrent deux fois. Dès que le souverain vient d'expirer, un grand nombre de ses esclaves arrosent de leur sang le tombeau royal; et ce premier sacrifice est toujours accompli, lorsque le peuple apprend que le roi n'est plus.

Les secondes funérailles sont publiques et solennelles : c'est l'apothéose du roi, qui alors devient fétiche. On lui envoie encore un plus grand nombre de femmes et d'esclaves, qu'on immole en grande cérémonie. Le *gongon* ou clochette de fer se fait entendre. Les officiers avertissent le peuple que quiconque sortirait la nuit serait exposé à périr. A minuit commencent les tueries.

Une cabane de bambous, recouverte de paille, a été disposée d'avance pour recevoir les objets qu'on veut envoyer au roi défunt. Cette cabane est construite dans une cour située au milieu de l'enceinte fétiche consacrée aux sépultures royales. On y compte neuf petites cases ; chacune d'elles contient un pot de terre cuite, et dans chaque pot sont renfermés deux crânes des rois décédés. Près de ces pots, on voit des parasols et d'autres objets ayant appartenu aux défunts. Quelque temps après l'enterrement des morts, on retire les têtes, qu'on nettoie bien et qu'on place dans un pot, et c'est devant ce pot, religieusement conservé, qu'on offre les sacrifices.

Mais voici la première victime. Laissons parler un témoin oculaire.

« Le malheureux, dit M. Baudin, retenu entre les mains brutales de ses exécuteurs, comprend qu'on va

l'immoler et pousse des cris de détresse : — Au secours! on veut me tuer ! Qu'ai-je donc fait? Blancs, secourez-moi !... — Il exhale en vain son désespoir, car nul ne peut intervenir sous peine de mort, et les bourreaux occupent toutes les issues. Après lui avoir donné des commissions pour l'autre monde, on lui fait sauter la tête. Le sang est recueilli dans une calebasse; on coupe au cadavre une main, que l'on suspend à la porte fétiche; on détache la peau des reins, que l'on prépare et que l'on fait dessécher : elle servira à confectionner un tambour que l'on entendra aux prochaines féticheries. Les caillots de sang, épars çà et là, sont mêlés à de la bouse de vache, et l'on en frotte le sol de la cabane. Quant aux derniers lambeaux de chair, ils sont traînés honteusement et exposés, devant le palais du roi, à la vue de tout le peuple.

« Une seconde victime est amenée : c'est un jeune homme qui ignore complètement ce qui l'attend. On le conduit dans la cabane, et, pendant qu'on l'invite à jouer d'une trompette, les exécuteurs le saisissent, lui donnent les commissions d'usage et le renversent sous une grêle de coups de bambous. Son sang est recueilli pour achever de crépir la case, et son corps est exposé devant la porte fétiche, en regard de la grande porte du marché.

« Dans la lagune d'autres victimes sont sacrifiées. Les eaux ont porté les corps de quatre femmes devant Badagry ; un homme a été trouvé dans les herbes, près de Porto-Novo. Le lendemain, les cadavres sont restés exposés sur la place du marché, où je les ai vus ; cette place était remplie d'hommes armés de fusils, qui exécutaient des fantasias devant les cadavres en chantant et en tirant force coups de feu. Pendant la journée, les exécuteurs ont achevé de crépir la case avec le sang des victimes ; puis ils y ont placé les objets ayant appartenu au roi défunt, en y ajoutant des caisses d'eau-de-vie et des sacs de cauris (1) ; ils ont arrosé le tout du sang des victimes. La journée se passa en libations et en décharges de mousqueterie. »

Huit jours s'écoulèrent dans les mêmes orgies et les mêmes sacrifices. Le neuvième jour, on régala les victimes, qui, pour la plupart, ne sachant pas les usages de Porto-Novo, ignoraient le triste sort auquel elles étaient destinées.

« Vers deux heures de l'après-midi, continue M. Baudin, on se prépare à expédier des présents au roi défunt et à brûler les objets déposés dans la case. Tous les braves de Porto-Novo se rangent en bataillon

(1) Coquillages qui servent de monnaie dans le pays.

devant la place, près de leurs chefs de guerre. Le tambour, fabriqué avec la peau de la victime immolée le premier jour, fait entendre ses roulements lugubres. Un vieil officier, armé du bâton du roi Toffa, qui est resté dans son palais, ouvre la marche. Le cortège sort des remparts et s'avance très lentement, à cause de la foule.

« De notre résidence, nous pouvons voir tout ce qui va se passer. En face de nous, à cinquante pas, hors du rempart, près d'une des portes de la ville, s'élève, au milieu de la plaine, un petit bosquet fétiche de forme ronde ; c'est un massif de broussailles impénétrable. La veille, les noirs y ont ouvert, à coups de sabres, un large et tortueux chemin conduisant au pied d'un grand arbre, où l'on doit immoler les dernières victimes. La longue file d'hommes armés arrive enfin, bannières déployées ; ils viennent se ranger par bataillon de chaque côté du bosquet.

« Nous découvrons la première victime : vêtue de blanc, elle conduit un cheval par la bride ; c'est le représentant du palefrenier des écuries du feu roi. Il marche d'un pas décidé et paraît heureux ; c'est un jeune homme d'une vingtaine d'années.

« La veille, un officier lui avait dit : — Je désire faire présent d'un cheval au roi défunt. Veux-tu le conduire

là-bas dans le buisson où l'on va s'amuser, offrir au roi de l'eau-de-vie et brûler ce qui leur a appartenu? — Le jeune homme accepta. — C'est bien, reprit l'officier, va te laver et reviens; mange bien et bois bien; demain tu conduiras le cheval et tu feras près du bûcher les commissions qu'on te donnera pour le roi.

« Je le vois s'avancer. Arrivé en face du chemin du bosquet, il s'arrête avec son cheval; il trouve à l'entrée l'exécuteur en chef qui, de chaque côté, a planté deux banderolles. Dans l'intérieur se trouvent les fils et les esclaves de l'exécuteur, armés de sabres et de bâtons.

« La seconde victime représente le premier officier de bouche du roi défunt : elle en porte le costume; on tient un parasol au-dessus de sa tête, tandis qu'elle porte un plat, et, sous son bras, une peau de léopard, sur laquelle on servait à manger au roi. En dehors du bosquet, on place une chaise; la victime s'y assied. Des noirs viennent, à tour de rôle, se prosterner devant elle, la saluer et la complimenter. A voir ce malheureux parler, gesticuler, se lever, s'asseoir, on pourrait penser qu'il se croit sérieusement un officier supérieur.

« Cependant les remparts se couvrent de curieux; les enfants sont enfermés pour qu'on ne les vole pas. Vers trois heures passent les hommes et les femmes.

Les hommes portent les bambous et la paille; les femmes, les objets que l'on doit brûler. D'autres sont chargés de bois, de caisses d'eau-de-vie, de cauris, d'ossements d'animaux précédemment offerts au roi. Un noir apporte, enroulées dans des feuilles de palmier, les têtes des victimes tuées au palais. Pour les conserver, on les avait fait cuire. Tous ces objets sont déposés à l'entrée du bois fétiche. Deux hommes et quatre femmes doivent les porter dans l'intérieur. Les infortunés! ils ignorent qu'ils vont préparer l'autel qui doit les dévorer.

« Le palefrenier et l'officier de bouche arrivent au lieu du sacrifice. Le feu est mis au bûcher; les exécuteurs découvrent leurs armes et se précipitent sur les victimes. L'officier de bouche jette son plat et sa peau de léopard, s'arrache à ses bourreaux, s'élance dans les broussailles et cherche à s'échapper. Une haie d'hommes lui interdit tout passage; il reçoit un coup de feu, et on le traîne au supplice.

« Dans la confusion produite par cet incident, une jeune fille que les princesses envoyaient au roi défunt avait pu s'échapper dans les broussailles. La malheureuse, bientôt reprise, pousse des cris que le tumulte ne nous permet pas de saisir. Ceux qui étaient près d'elle l'ont entendue crier: « Au secours! au secours! »

Beaucoup de curieux effrayés se sont enfuis. D'autres victimes ont poussé ce cri, que j'ai entendu : « On me tue ! » Enfin, voyant que toute résistance serait inutile, les malheureux se laissent conduire.

« Après avoir répondu aux questions et reçu les commissions pour le roi défunt, trois hommes et deux femmes s'agenouillent : d'un coup de massue, les exécuteurs les abattent, et on jette leurs corps palpitants sur le bûcher. Alors, une immense décharge de coups de feu retentit de toutes parts. Les exécuteurs alimentent le bûcher en y entassant des bambous, de la paille, et des objets pour le défunt. Vient le tour du cheval ; il tombe près du feu.

« La négresse envoyée par les princesses est exécutée malgré ses larmes et ses supplications, ainsi que le palefrenier. On les pousse dans le brasier avec le pauvre officier de bouche. L'horrible sacrifice est consommé. Les coups de feu continuent encore deux heures, et chacun reprend le chemin de sa case. »

Le culte des serpents vivants est en vogue sur presque tous les points de la côte ; mais nulle part ils n'ont des temples et des sacrifices réguliers comme à Porto-Novo et à Whydah. Dans une enceinte bien disposée, on nourrit une centaine de grosses couleuvres inoffensives, qui vont, quand bon leur semble, se promener en ville.

Alors tous ceux qui les rencontrent se prosternent le front dans la poussière, pendant que l'abominable animal avance lourdement sur le chemin, jusqu'à ce que quelque fervent adorateur le prenne avec respect et le reporte dans son sanctuaire.

Non loin de Whydah, au Grand-Popo, ils reçoivent un culte plus révoltant encore : il y existe une race de reptiles très féroces, de l'espèce des boas. Quand un de ces serpents rencontre sur son chemin de petits animaux, il les dévore sans pitié, et plus il est vorace, plus il excite la dévotion de ses adorateurs. Mais les plus grands honneurs, les plus grandes bénédictions lui sont prodigués, lorsque, trouvant quelque jeune enfant, il en fait sa pâture. Alors les parents de cette pauvre victime se prosternent dans la poussière et rendent grâce à cette divinité d'avoir choisi leur enfant pour en faire son repas.

M. Beaugendre, qui a longtemps habité Lagos, entra un jour, par une porte basse et étroite, dans une case obscure servant comme de vestibule à d'autres réduits. Il ouvrit une petite porte qui donnait sur un couloir large de trente-trois centimètres seulement, et où jamais la lumière du soleil n'avait pénétré. Un sauvage vint à sa rencontre. Il avait le visage tatoué, la tête entièrement rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux tombant sur le front, et pour tout vêtement un simple pagne.

Accueilli avec un grand respect, M. Beaugendre fut introduit dans le temple des fétiches, et, en ce moment même, un féticheur et une vieille féticheuse y exerçaient les secrets de leur art. Le maître de la maison, qui se nommait Eoumilaiye, lui montra la natte sur laquelle il devait s'asseoir, et lui-même se coucha sur la sienne. Les féticheurs n'eurent pas l'air de s'apercevoir de la présence du visiteur : ils continuèrent leur entretien avec le fétiche Ifa, le dieu des noix de palmes.

Une demi-obscurité ne laissait voir que les yeux d'Eoumilaiye et ceux des deux féticheurs, et çà et là du sang répandu. Le féticheur avait dans ses mains une dizaine de noix de palmes, qu'il tournait et retournait, les roulant tantôt une à une, tantôt toutes ensemble, dans une poudre jaune étendue devant lui sur une peau de bouc. La pythonisse, les cheveux épars, regardait le féticheur, et de temps en temps fixait ses yeux ardents sur l'Européen.

Tout près de lui se dressait un fétiche dont la figure était ruisselante de sang; un autre avait la figure couverte d'huile de palmes à laquelle étaient collées grand nombre de plumes de coq. Les murs étaient tapissés d'étoffes blanches et tachées de sang. Le féticheur, demi-nu, avait près de lui un coutelas et était entouré

d'une dizaine de petits vases noirs, qu'il découvrait et refermait mystérieusement.

Soudain, il poussa un cri aigu, que répéta sa compagne. Il prit une calebasse, répandit à terre une partie de l'eau qu'elle contenait, la porta à ses lèvres, puis la passa à la féticheuse, qui, après avoir bu, la remit à Eoumilaiye, lequel se désaltéra amplement. Il fit ensuite appeler ses femmes, qui vinrent, chacune à leur tour, se prosterner devant Ifa, boire de l'eau et manger des colas (1); puis elles se retirèrent.

— Ami, dit M. Beaugendre au sauvage, que viens-tu donc de faire à cet Ifa?

— C'est pour devenir riche, pour bien manger et pour avoir beaucoup d'enfants, répondit le sauvage.

— Et ce grand fétiche dont tu as arrosé la tête avec du sang?

— Celui-ci, c'est mon esprit dans l'autre monde; il faut bien que je lui offre des sacrifices.

— Et cet autre qui a bu de l'huile de palmes?

— C'est mon père.

— Comment! ton père? Il est mort: que veux-tu qu'il fasse de ton huile?

---

(1) Petits fruits que l'on cueille dans les buissons.

Le sauvage regarda le voyageur sans le comprendre. M. Beaugendre reprit :

— Raconte-moi ce que tu as fait lorsque ton père est mort, et ce que tu fais encore pour lui.

— Déjà les feuilles sont tombées bien des fois, répondit le nègre ; il y a je ne sais combien de lunes que mon père est mort. Il était riche, il avait tué beaucoup d'ennemis ; c'était un grand chef, il avait beaucoup de femmes. Aussi, lorsqu'il mourut, vint-il beaucoup d'amis prier pour lui. Ils apportèrent quantité d'huile et de tafia ; nous dansâmes et priâmes longtemps.

— Quelle était donc ta prière et celle de tes amis ?

Alors, Eoumilaiye commença à chanter dans sa langue sauvage :

« Mort, tu es mort, nous te pleurons.... C'est le sentiment qui soulève nos poitrines.... Nous te cherchons ; le sommeil a quitté nos paupières. Les feuilles de la forêt ne nous indiquent pas le chemin que tu as suivi.... Oui, nous te cherchons ; plus de repos possible. Grand guerrier, serais-tu donc entré dans quelque case par la porte de derrière ?... Au revoir, au revoir, valeureux compagnon.... »

— Après avoir prié bien longtemps, continua le nègre, et avoir donné à boire à mon père beaucoup de tafia, nous lui avons offert de riches étoffes, afin qu'il ait

toujours un beau pagne, des *bouses* pour acheter des esclaves, un sabre et un coutelas ; nous lui avons donné aussi du sang de coq, de chevreau et de bœuf. Vois ce que je donne à mon père chaque jour.

Et le sauvage montrait au voyageur le fétiche couvert d'huile de palmes et de plumes de coq, et plusieurs petits pots de terre.

— Voici l'huile qu'il doit manger, voilà l'huile dont il doit se frotter le corps, pour être toujours agile et vigoureux. Voilà des colas, de l'eau, des bouses, tout ce qu'il lui faut pour bien manger. Le matin et le soir, je viens lui parler et lui demander ce dont il a besoin ; et quatre fois au moins par lune, je lui tue un coq, un chevreau ou un bœuf.

Lorsque M. Beaugendre voulut sortir, le nègre l'accompagna avec un respect certainement aussi grand que celui qu'il avait pour son Ifâ. Au moment de la séparation, vingt fois il lui répéta : Au revoir ! vingt fois il lui serra la main.

Le même voyageur a été témoin des cérémonies des funérailles d'un naturel des environs de Lagos, et il donne à ce sujet des détails fort curieux.

Lorsque le moment de porter le défunt à sa dernière demeure est arrivé, le cadavre, recouvert d'une natte, est mis sur les épaules de six ou huit hommes vigoureux,

suivis d'un grand nombre de féticheurs, dont le corps est couvert de peaux de différentes couleurs. Ils frappent de toute la force de leurs poignets sur des tambours et se livrent à d'horribles contorsions, afin d'effrayer les mauvais génies. Tous hurlent un chant funèbre.

Le convoi étant parvenu au lieu de la sépulture, les bruits et les cris redoublent. On met en terre des provisions pour l'autre monde, chacun parle quelque temps au mort, et l'on retourne à la maison du défunt pour y danser, chanter, boire et manger, c'est-à-dire pour y prier.

A Agoué, comme sur les autres points de la côte, le fétichisme est la religion de la grande masse. Les féticheuses ont dans la ville un asile mystérieux et très vaste où elles initient les jeunes négresses à leur langage et à leurs jongleries.

Voici comment les féticheuses d'Agoué recrutent leur personnel. Les familles qui ont des membres dans la féticherie sont tenues de fournir au corps quelque autre de leurs membres pour remplacer celui qui meurt. Et celles qui ne veulent pas continuer de fournir ce tribut exigé sont obligées de quitter le pays, pour fuir la colère ou bien le poison des féticheuses.

Celles-ci paradent souvent dans les rues. Quand on les rencontre, il est de toute rigueur qu'on se prosterne

devant elles. Par un profond sentiment de respect, on les salue, le front dans la poussière, et en faisant claquer les deux mains sur la tête. La personne des féticheuses est sacrée. Le nègre qui oserait les frapper, ou même les toucher par mégarde, serait aussitôt brûlé vif ou châtié cruellement.

Les féticheurs d'Agoué exercent aussi une grande influence sur les indigènes. Les orages étant fréquents et terribles dans cette ville, les nègres y ont consacré un culte spécial à la foudre, et, de temps immémorial, les féticheurs ou prêtres du tonnerre y furent les plus nombreux. Les foudroyés sont considérés comme des criminels occultes que le tonnerre a voulu châtier ; aussi leurs corps sont-ils traînés aux gémonies sans nul respect, et aux cris de : « Nous mangerons de la chair humaine ! »

Les féticheurs, en effet, mangent les corps des foudroyés, même en état de décomposition ; le corps d'un roi foudroyé n'est pas plus respecté qu'un autre.

Aussi le prestige des féticheurs du tonnerre est-il considérable parmi le peuple. Ces personnages privilégiés effacent souvent la majesté royale : en présence d'un crime, ils prononcent en dernier ressort; leur autorité est absolue.

« Dans la soirée du 4 décembre 1875, raconte M. Ménager, un orage épouvantable éclata à Agoué. Pendant plus d'une heure, les coups les plus effrayants de la foudre ne cessèrent de se succéder. Jamais je n'avais entendu pareil orage. Le feu du ciel tomba sur une maison voisine de notre résidence, et consuma en quelques instants toute la toiture....

« Pendant plusieurs jours, le conseil des féticheurs du tonnerre examina quels pouvaient être les motifs de culpabilité qui avaient contraint la foudre à châtier le plus riche négociant d'Agoué. Le 12, dès le matin, des bandes de féticheurs couraient les rues, hurlant à fendre les oreilles, annonçant à tous que, le soir, le jugement serait prononcé,

« A l'heure dite, la ville entière était devant la maison des féticheurs pour entendre la sentence de la foudre. Ceux-ci étaient en grande tenue, c'est-à-dire enveloppés d'un pagne blanc, le front ceint d'une couronne de plumes rouges et vertes de perroquet. Le chef féticheur était orné de la belle couronne de paille, ayant à la main un petit bâton fourchu. Après s'être longtemps concertés, les féticheurs s'agenouillèrent devant leur grand chef, et le gongon imposa silence à toute l'assemblée.

« Alors le grand féticheur, déjà gagné par des pré-

sents, s'avança majestueusement devant l'accusé et déclara que la foudre n'avait pas eu de motifs pour tomber sur sa maison, qu'il était du reste très honnête, qu'il ne s'agissait donc que d'un pur caprice de l'esprit; que cependant l'accusé avait à payer les frais du procès, c'est-à-dire la valeur de deux esclaves, en tafia, cauris et diverses étoffes. Aussitôt, l'accusé, prosterné le front dans la poussière, remercia de son infinie mansuétude le grand féticheur du tonnerre, qui retourna à son siège et fit toucher le gongon. »

Les mœurs d'Agoué diffèrent peu de celles des autres points de la côte. La nourriture principale des indigènes est le poisson frais ou le poisson desséché au soleil. Quelques naturels, véritables carnassiers, taillent ou aiguisent leurs dents en scie, pour mieux déchirer la chair ou la viande crue dont ils se régalent aux grandes occasions. La pratique du tatouage est répandue sur tout le littoral.

Les indigènes d'Agoué sont complètement noirs; ils éprouvent une certaine fierté au sujet de leur teint et méprisent les basanés et les mulâtres. Ils ont pour la plupart les cheveux crépus; quelques-uns les ont roux. Leurs yeux sont généralement bruns ou d'une couleur vert de mer. Les hommes sont d'une grandeur médiocre. Ils vont toujours la tête découverte, portent des pendants

d'oreilles qui pèsent jusqu'à cent ou cent vingt grammes : ce sont des dents, des coquilles, des cornes. Il y en a aussi qui se font percer la lèvre supérieure, pour y suspendre de pareils ornements. Ils couchent sur des nattes de joncs.

L'architecture de ces peuplades en est toujours à la hutte d'argile et de branchages. La cabane du noir est encore, à Agoué, d'une construction tout à fait élémentaire. De cheminée, il n'en est pas question ; dans ce pays, la fumée est libre comme l'air, elle prend ses ébats capricieux dans les coins et recoins de la case, et elle s'échappe par où elle peut.

Quand un nègre veut traire sa vache ou sa chèvre, il lui suce les mamelles avec ses grosses lèvres et rejette le lait dans une calebasse : opération un peu longue, mais d'une propreté trop africaine.

Un étroit tablier de cuir ou de peau brute, ou bien un pagne de cotonnade, une écharpe en fil d'aloès, un simple rameau feuillu, tel est l'unique vêtement des habitants d'Agoué. Mille colifichets, grains de rasade, ornements divers en ivoire, en métal, ou simplement en bois, pendent au cou, aux bras, aux jambes et aux oreilles.

Nous ne parlerons pas des innombrables amulettes et

petits fétiches portatifs dont se couvrent aussi les nègres de cette côte.

On rencontre souvent, dans les bois de Sierra-Leone, dans la Guinée et sur les bords des lagunes du Benin, de grosses fourmis noires en nombre vraiment prodigieux. Une armée de ces insectes, qui ont la taille d'une guêpe, s'empare du sentier qui leur indique le passage fréquent des nègres : bientôt la largeur du chemin en est toute couverte, sur une longueur de treize à seize mètres.

Si alors un nègre nonchalant ou préoccupé vient à s'engager au milieu de cette armée, sans l'avoir aperçue, il est assailli par une multitude d'ennemis qui, de ses pieds, lui montent en un instant sur tout le corps, et le piquent avec fureur dans les endroits les plus sensibles, surtout aux yeux.

Un homme fait parvient ordinairement à se tirer du danger, en fuyant à une centaine de pas, et en agissant vivement des deux mains, pour écraser tout ce qui s'est attaché à sa peau : heureux s'il y a près de là une rivière, une pièce d'eau quelconque, où il puisse se plonger pour s'en débarrasser plus vite! Et tout le mal qui lui reste de son accident, est une fièvre de deux ou trois jours, causée par l'inflammation résultant de toutes les morsures qu'il a endurées.

Mais lorsque la malheureuse victime est un enfant faible et sans expérience, rarement elle échappe à la mort : suffoquée bientôt par la douleur, elle tombe, elle expire au milieu de ces terribles fourmis, et son cadavre devient leur pâture.

XII.

LES HABITANTS DE LA CÔTE (Suite).

La flore du pays. — Le fétiche Onsé. — L'Elegba. — Cérémonies sanglantes. — Abéokouta. — Bagamoyo et ses environs. — Karpaka. — L'Oudoé. — Mandéra et le chef Kingarou. — Bwambwara. — Les frères de sang. — Conclusion.

Sur la côte des Esclaves, la flore est encore à décrire. Dans ces magnifiques forêts, sur les bords de ces lagunes et de ces vastes clairières, le botaniste trouverait une ample moisson de plantes utiles.

Le ronier y croît facilement : c'est une espèce de palmier dont le fruit est comestible et dont le parenchyme donne une huile exploitable. Les baobabs, les fromagers, géants des végétaux, font l'ornement des campagnes. Les morées, les malvacées, les hibiscus, donnent des écorces textiles.

Le cocotier ne pousse que près de l'habitation de l'homme, dont il est toujours le fidèle compagnon. Il croît rapidement et peut, dans un avenir prochain, devenir une branche importante de commerce avec l'Europe. Le coton, le gingembre, le poivre, l'arbre à beurre, sont déjà les éléments d'un négoce encore restreint, mais qui prend chaque année plus d'extension.

D'autres végétaux, tels que le tabac, le café, la canne à sucre, le cacao, et une infinité de plantes fibreuses, ne demandent qu'à être cultivés en grand, pour donner les plus heureux résultats.

Toutefois le roi des végétaux des rives africaines, l'arbre providentiel qui fournit presque à tous les besoins du nègre, c'est le palmier à huile. Ce palmier, à la tête élégante, mais au tronc souvent irrégulier et raboteux, atteint une hauteur moyenne de six à sept mètres. Il croît avec une abondance extraordinaire sur toute la côte, principalement dans les Etats de Popo, de Porto-Novo et du Jébou, où il forme d'immenses forêts qui affectent de suivre les dépressions du sol et les endroits humides. Il se multiplie de lui-même et ne demande aucun entretien.

Deux fois par an, les indigènes font la récolte des fruits du palmier. Chaque arbre produit deux ou trois

régimes ou grappes, et chaque régime de mille à quinze cents fruits. Ceux-ci ont un peu l'apparence de grosses cerises, et, comme elles, se composent de chair et de noyau. On les détache de la grappe au moyen d'une hachette.

Lorsqu'on a récolté une quantité suffisante de ces fruits, on les met dans une fosse pratiquée dans une terre argileuse. Après avoir versé une petite quantité d'eau sur les fruits, deux ou trois hommes entrent dans la fosse, et, se tenant au moyen de bâtons, écrasent ces fruits avec les pieds pour en détacher la pulpe. On jette ensuite une plus grande quantité d'eau dans la fosse; et l'huile, qui arrive à la surface en écume jaunâtre, est recueillie au moyen d'une calebasse, puis versée dans de grands pots placés près de là sur des brasiers, où elle subit une ébullition prolongée. Elle est très liquide, d'une belle couleur jaune-orange, et sent très bon pendant qu'elle est chaude.

Le nègre, après cette opération, qui demande à peine quelques heures, n'a plus qu'à transporter l'huile dans les comptoirs européens pour l'échanger contre les produits dont il a besoin. L'huile de palme arrive en Europe à l'état solide comme une graisse épaisse. On l'emploie dans la savonnerie et dans la fabrication des bougies.

L'arachide est aussi, pour les naturels, un végétal d'une grande importance. C'est une plante de la famille des légumineuses, qui croît de préférence dans les terrains légers. Aussitôt après les premières pluies, le nègre trace d'étroits sillons et sème, à un pied ou deux de distance, la graine de l'arachide. Jeune, cette plante offre un peu l'aspect de la luzerne clair-semée; en grandissant, elle tend à s'incliner et à ramper autour de sa tige.

Ce qu'elle présente de plus bizarre, c'est son mode de fructification. Dès que la floraison est terminée, les pistils fécondés se dirigent vers le sol, y pénètrent et y achèvent la maturité du fruit, sorte de petite amande généralement comprimée vers le milieu. Chaque plante produit plusieurs amandes, dont l'enveloppe est une coque tendre, rugueuse et parsemée de petites cavités comme un dé à coudre. Ces amandes, que les nègres mangent comme un régal, fournissent une huile estimée. On les appelle vulgairement pistaches de terre.

Mais revenons aux explorateurs contemporains, qui nous ont fourni ces renseignements botaniques, et dont les explorations offrent le plus vif intérêt.

Arrivé à Porto-Novo en avril 1880, M. Zimmermann, en compagnie de M. Chautard, déjà fixé dans le pays depuis plusieurs années, faisait souvent de petites

excursions dans les environs pour se rendre compte du pays et étudier les coutumes.

Un jour, étant tous deux sortis dans la campagne, ils parvinrent à un magnifique bosquet qui couvrait un temple de son épais ombrage. C'était le sanctuaire du fétiche Onsé, le dieu de la justice, consistant en une petite rotonde en bambous dont le toit se terminait en pain de sucre. Une natte en paille en protégeait l'entrée et dérobait l'intérieur aux regards profanes. Le féticheur peut seul pénétrer dans ce sanctuaire. A côté s'élevait une autre construction dont le toit, également en paille, reposait sur quatre colonnes dont les fûts étaient symétriquement incrustés de crânes humains.

Poussé par la curiosité, M. Zimmermann s'aventura dans le bosquet, pour voir plus en détail ce temple original : cà et là, des ossements humains de différentes grandeurs, des lambeaux de chairs, restes des derniers sacrifices, jonchaient le sol; la terre était encore rouge du sang qu'on y avait répandu, et, au milieu, un bloc difforme représentait le dieu Onsé. Le fétiche consistait en un cylindre creux, long de deux mètres environ sur cinquante à soixante centimètres de diamètre : il est composé d'une couche de terre apportée d'Ifa, ville de l'intérieur, où, selon la tradition des nègres, a été créé le premier homme; des coquillages

enfoncés sur sa tête, représentent quelques figures où sont ménagées de petites ouvertures ; l'autre extrémité, ouverte, est aussi dissimulée par de vieux morceaux d'étoffe.

Ce spectacle absorbait tellement M. Zimmermann, qu'il ne voyait et n'entendait plus rien. On avait beau faire du bruit, on avait beau crier du dehors qu'il n'était pas permis d'entrer, il restait sourd ; enfin, M. Chautard, l'appelant par son nom, le tira de sa rêverie. Il sortit.

Déjà plus de soixante personnes s'étaient rassemblées et poussaient des cris formidables. Un gros féticheur, d'un noir d'ébène, couvert d'amulettes, le sabre à la main, gesticulait comme un forcené. L'imprudent voyageur ne perdit pas son sang-froid : il le regarda avec assurance et se mit à débiter de toutes ses forces des vers allemands, en les accompagnant de grands gestes. Le sorcier, l'entendant crier presque aussi fort que lui et le voyant se débattre de la sorte, fut surpris, le considéra avec étonnement et se tut. Toute la foule l'imita, et M. Zimmermann profita de ce silence pour rejoindre son compagnon, qui avait pris la fuite.

Le lendemain de cette aventure, il eut l'occasion d'assister à une séance publique où eut lieu l'épreuve du

fétiche Onsé. Six personnes étaient citées. Un enfant vient-il à tomber malade, le père accuse son ennemi de s'être changé en hibou ou en chauve-souris pour sucer le sang de son fils. Des poules, des chèvres disparaissent-elles, le propriétaire reproche à son voisin de s'être métamorphosé et de les avoir volées. Le prévenu a beau se défendre, il doit subir l'épreuve ; et s'il n'a pas l'heureuse idée ou les moyens de gagner le féticheur par de riches présents, le jugement lui sera fatal.

C'était donc vers quatre heures de l'après-midi que le dieu de la justice devait se prononcer sur l'innocence ou la culpabilité des six accusés.

A peine M. Zimmermann était-il arrivé, qu'une longue file de nègres et de négresses débouchèrent sur la place, tout près du temple d'Onsé.

A leur tête marchait le grand féticheur, accompagné de quatre autres sorciers ; puis venaient les accusés, suivis par la foule.

Parvenu devant la porte de l'enclos consacré au dieu, le féticheur se tourna vers le peuple et se prosterna dans la poussière. Toute la troupe imita son exemple, et, quelques instants après, s'assit sur la terre nue. Alors commença l'interrogatoire. En vain les sorciers employèrent-ils toutes les ruses, en vain multi-

plièrent-ils leurs questions insidieuses, il leur fut impossible d'arracher aux malheureux l'aveu de leurs prétendus crimes. Alors le grand féticheur se leva brusquement, et, d'un ton menaçant :

— Allons consulter le grand Onsé, dit-il ; à lui vos forfaits ne sont pas cachés ; et, s'il vous déclare coupables, malheur ! votre châtiment sera exemplaire.

Aussitôt la foule se précipita, à la suite du féticheur et des inculpés, dans l'enceinte où se trouvait l'idole. M. Zimmermann fit de même ; mais des voix nombreuses s'écrièrent : « Blanc, à la porte ! » Heureusement, le grand féticheur l'aperçut ; et, comme un de ses enfants a été soigné et guéri à la station, il se montre plein de bienveillance pour les Européens. D'un geste, il salua le blanc, et, levant son bâton, il l'étendit sur la foule, qui lui livra passage ; puis, s'avançant à sa rencontre, il le conduisit à une place d'où il pouvait observer le jugement dans ses moindres détails.

Le fétiche reposait en face du temple, sur la tête d'une statue en bois grossièrement sculptée. Les prévenus étaient dispersés au milieu de la foule ; de chaque côté les spectateurs s'agitaient, criaient, hurlaient ; mais, sur un signe du féticheur, tout rentra bientôt dans le plus profond silence. Celui-ci, le pagne blanc enroulé à la ceinture, les cheveux en désordre, faisant mille con-

torsions, traça un petit carré dans le sable, tout près du dieu.

Le premier accusé, dépouillé de ses bracelets et de ses amulettes, pour ne pas être protégé par ses fétiches particuliers, vint se mettre à genoux dans ce carré. Alors, le sorcier s'avança gravement avec un long brin d'herbe sèche, et en frappa trois fois la tête du patient et celle du fétiche, pour les mettre en communication; puis eut lieu un dernier interrogatoire. A chaque question, le féticheur touchait de nouveau l'accusé avec son brin d'herbe, en détachait une petite partie qu'il lançait à la tête du fétiche; enfin, après avoir fait asseoir le malheureux, il lui présenta, dans une calebasse, un peu d'huile de palme mêlée à un liquide, pour se laver le visage.

Ces cérémonies terminées, le dieu fut déposé sur la tête de l'accusé, qui le retenait avec peine de ses deux mains. Quatre sorciers s'accroupirent autour de lui pour recevoir la divinité : si elle tombe en avant, le prévenu est acquitté; si elle tombe en arrière, il est déclaré coupable.

Tous les regards étaient fixés sur l'accusé, qui, baigné de sueur, tremblait et osait à peine reprendre haleine; il faisait pitié à voir : cette masse énorme l'écrasait. Tout à coup Onsé s'agite sous une impulsion mystérieuse, il

oscille tantôt à droite, tantôt à gauche ; il s'arrête.... On espère, on craint ; mais le mouvement s'accentue de nouveau, et le fétiche tombe en arrière.

L'accusé fut déclaré coupable, et, les mains fortement liées derrière le dos, on le plaça sous bonne garde. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, aux cheveux grisonnants, à la physionomie franche et ouverte ; il se laissa enchaîner sans résistance, mais son visage était profondément bouleversé.

La seconde épreuve, qui se faisait sur une femme, fut plus heureuse : le fétiche tomba en avant, et elle fut proclamée innocente.

Vint le tour d'une autre femme âgée d'environ trente ans ; d'une constitution débile et frêle, elle semblait écrasée sous le poids du dieu. Quatre fois les féticheurs revinrent à la charge, quatre fois elle s'affaissa sur elle-même, sans pouvoir soutenir le pesant fardeau. Sa faiblesse aurait dû inspirer de la compassion, mais quelle pitié pouvait-elle attendre de ces fanatiques? « Non seulement, dirent les féticheurs, le grand Onsé l'a déclarée coupable, mais il voudrait la tuer lui-même. »

La quatrième épreuve se fit encore sur une femme. Convaincue de son innocence, elle s'assit avec fermeté dans le carré magique. D'ailleurs, comment aurait-elle

pu se changer en chauve-souris, grande et forte comme elle était ? Elle saisit Onsé vigoureusement et le tint très longtemps. Enfin il tomba en avant. La voilà donc innocente ? Non. Les féticheurs prétendirent qu'elle avait usé de ruse. Elle eut beau se défendre, crier et appeler ses parents, qui se trouvaient dans la foule ; résistance inutile : elle fut garrottée, malgré tous ses efforts, et rangée parmi les coupables.

Indigné à la vue de pareilles injustices, M. Zimmermann n'eut pas la force d'attendre la fin de cette douloureuse séance. Il revint à la station, le cœur brisé de tristesse, ayant sans cesse dvant les yeux les oscillations du fétiche et les figures désespérées des victimes. Mais comment expliquer ces balancements singuliers d'Onsé? Le moteur serait, dit-on, un enfant introduit dans l'appareil, et qui, par les ouvertures pratiquées dans la tête, recevrait les ordres du sorcier principal.

Le lendemain, le roi Toffa fit avertir les blancs de ne pas sortir de six heures du soir à six heures du matin ; autrement, il ne répondrait pas de leur vie. A la tombée de la nuit, ils entendirent le son lugubre des tams-tams et quelques coups de fusil. Bientôt une troupe de féticheurs chantèrent leurs refrains monotones devant le temple du dieu de la foudre, Chango, qui s'élève tout près de la station. Une heure après, le cortège se remit en

marche, et, sans s'arrêter devant la multitude des divinités secondaires qui se trouvent sur les places et devant les cases, il alla offrir ses hommages à Onsé et à l'Elegba, ou mauvais esprit.

Ce dernier a son temple un peu en dehors de la ville. C'est une vaste rotonde, entourée d'une haie de bambous. La divinité, composée de morceaux de bois de diverses grandeurs, est recouverte d'un monceau de terre qui affecte la forme d'une pyramide. Des lambeaux de tissus tout noirs du sang des victimes, de la ferraille, des fragments de pots cassés, des ossements, des plumes de poule, des restes de peaux de chiens, de gros lézards, voilà tout ce qui se rencontre dans cette rotonde empestée.

Les noirs ne demandent jamais rien à ce dieu méchant ; l'apaiser, tel est l'unique but de leurs nombreuses offrandes. Nul ne le place dans sa case ; ses temples et ses images sont toujours en dehors de la ville, et l'on place même très souvent dans les habitations d'autres divinités chargées de lui en défendre l'entrée. L'Elegba est cependant fort en honneur : c'est à lui qu'on offre le plus de sacrifices.

Ce soir-là, les noirs s'arrêtèrent longtemps devant son temple, où ils recommencèrent leurs chants, leurs danses et leurs fusillades interminables, puis ils se

rendirent dans le grand bosquet où se trouvent les tombeaux des rois de Porto-Novo et des membres de la famille royale, et où, par conséquent, s'immolent de nombreuses victimes en leur honneur. Le cortège y arriva vers minuit. Les chants et les sons des tam-tams redoublèrent aussitôt. De temps en temps des voix aiguës et plaintives parvenaient à percer le bruit général, puis, à un instant de silence succédaient de longs et épouvantables hourras.

« Ce devaient être, dit M. Zimmermann, les derniers moments de ces malheureux, leurs cris de désespoir et la joie diabolique des bourreaux. Il me semble les entendre encore. Hélas! tous avaient succombé à une mort cruelle et sanglante. »

Le 29 juillet 1880, M. Holley quittait Lagos pour se rendre à Abéokouta. Sa pirogue, conduite par des noirs, entra dans le grand lac Corodon, et, pénétrant ensuite dans le canal de l'Ogun, s'avança lentement à travers cet immense bois de palétuviers. Ces arbres, qui projettent dans la vase les nombreux filets de leurs racines, formaient, à quelques mètres au-dessus de l'eau, des troncs parfois énormes.

A peine sorti de ce canal, au milieu duquel se trouve le village d'Agboï, bâti sur les racines mêmes des palétuviers, les voyageurs entrèrent dans un torrent

rapide, dont les rives sont bordées de grands bombax et de vigoureux cotonniers, qui servent d'appui à des lianes souples et élégantes. Cà et là des guirlandes de fleurs rouges et blanches tapissaient avec grâce ces géants de la lagune et offraient un coup d'œil enchanteur. Sur ce fond de verdure et de végétation luxuriante, se détachaient de nombreux palmiers nains dont la feuille contrastait agréablement avec celle des autres arbustes. Quelques antres, repaires du caïman et de l'hippopotame, rompaient de loin en loin la monotonie du spectacle.

Enfin, M. Holley aperçut dans le lointain les collines sur lesquelles est bâtie la ville d'Abéokouta, et la pirogue arriva au village d'Aro, où les voyageurs devaient débarquer. Ils atteignirent la vaste cité après une heure et demie de marche.

Abéokouta tire son nom des nombreux rochers granitiques au pied desquels sont bâties les cases des différents quartiers. Il y a soixante ans, cette ville n'existait pas ; c'est depuis cette époque que plus de cent quarante petits royaumes, parfaitement indépendants les uns des autres, désirant se soustraire à des invasions annuelles d'ennemis plus puissants, se refugièrent à l'abri de ces rochers.

La population d'Abéokouta augmente chaque jour,

soit que des villages entiers, poursuivis par les amazones du roi d'Abomey, viennent reconnaître l'un des chefs de la ville, soit que les naturels fassent des prisonniers qui accroissent le nombre déjà si prodigieux des esclaves. Bref, Abéokouta ne compte pas moins de deux cent mille noirs. Les murs de l'enceinte, bâtis en terre, ont plus de trente-cinq kilomètres de longueur; mais ils ne sont rien en comparaison des remparts naturels formés par les rochers. La plaine et les collines sont couvertes de riches plantations de maïs, d'igname et de manioc.

Toutes les tribus réunies à Abéokouta ont formé sept royaumes, vivant dans la même enceinte, et gouvernés chacun par un roi. Celui d'Alake, la capitale, invita M. Holley à venir le voir. C'était un vieillard que le voyageur trouva, dans sa hutte, assis sur une natte et les épaules couvertes d'un pagne de soie usé. Près de lui se trouvaient deux petits enfants; ils répondaient aux souhaits qu'on adressait au prince : « Mon maître te salue. » Tandis que des noirs, étendus à plat ventre, collaient leurs joues sur la terre, d'autres faisaient claquer leurs doigts en frappant vigoureusement le sol du pied. Le roi fit asseoir le voyageur sur une chaise et lui dit qu'il serait heureux de voir les blancs dans sa capitale.

Le lendemain, un autre roi d'Abéokouta, celui de Toko, fit savoir à M. Holley qu'il tenait un terrain à sa disposition, et qu'il serait heureux de le voir. L'Européen s'empressa de se rendre à ses désirs. Les fétiches avaient été peints à neuf, des armes de guerre de tout genre étaient sorties de leur retraite. Tout ce qu'il y avait de nattes et de tapis dans la case avait été étendu pour le blanc, pour les femmes du roi, pour ses officiers ; en un mot, pour sa nombreuse maison.

M. Holley attendait depuis quelques instants, quand le roi, un vieillard d'une taille avantageuse, arriva, la tête ceinte d'une couronne et drapé dans un magnifique pagne de velours vert. Tout le monde se prosterna à terre pour le saluer ; quant à lui, il s'étendit mollement sur une natte du pays, et une femme vint lui couvrir les pieds et les jambes d'une pièce d'étoffe rouge.

Un long silence suivit l'entrée du prince. Il promenait ses regards autour de lui et semblait réfléchir. Le conseil des anciens fut enfin appelé ; il s'approcha du roi, et tous se consultèrent longtemps à voix basse. Le premier orateur termina ainsi son discours : « Cette terre d'Abéokouta est la tienne, ô roi, tu peux en disposer. Ces hommes qui viennent à toi sont des blancs,

mais ils ne s'occupent point de commerce et ignorent ce que c'est que l'intrigue. »

En finissant, il se prosterna et regagna sa place. D'autres conseillers parlèrent dans le même sens, et le vieux roi se recueillit un instant. « Cette terre, en effet, est la mienne, dit-il, je puis en donner à qui je veux ; prenez-en à droite, prenez-en à gauche, prenez-en une étendue aussi grande que vous voudrez. Si quelqu'un vous inquiète, envoyez-le trouver le roi de Toko. »

Au mois d'août 1881, la station française d'Abéokouta était fondée.

Transportons-nous maintenant sur un autre point de la côte d'Afrique, à Bagamoyo, dans le Zanguebar. Nous y trouvons, le 16 janvier 1882, MM. Baur et Hacquard (1) sur le point de partir pour une excursion dans l'intérieur des terres, afin d'y visiter les stations déjà établies et de chercher des emplacements favorables pour en fonder de nouvelles.

Ayant pris avec eux dix-huit porteurs et deux ânes pour leur servir de monture, ils se dirigèrent vers le nord, par le chemin de Windé. Arrivés au Kingani, ils louèrent une grande pirogue pour descendre le fleuve,

(1) Mort en février 1882.

car ils devaient le passer près de son embouchure, dans un endroit où la vase est ordinairement moins profonde. Après avoir lutté deux heures contre le courant de la mer, qui entrait déjà dans le fleuve, ils parvinrent enfin à l'autre bord. Une demi-heure plus tard, ils étaient en route avec leur petite caravane. Une large lagune s'ouvrait devant eux. Dans les marées basses et pendant la saison sèche, le sol y est assez ferme; mais, à marée haute ou après une grande pluie, la marche y est fort pénible.

Au sortir de cette plaine marécageuse et sur une petite éminence, ils aperçurent quelques cases de noirs qui font du sel, et au delà, de hautes herbes, des broussailles et d'énormes baobabs. Ils montèrent insensiblement un plateau peu élevé, et, après une heure et demie de marche, ils virent des manguiers, des cocotiers, enfin un bon nombre de cases éparses au milieu de plantations assez bien entretenues : c'était Karpaka.

Autrefois, ce village était assez considérable; mais les cultures étant sans cesse ravagées par des troupeaux d'antilopes, de girafes, d'hippopotames, et les hommes n'étant pas eux-mêmes en sûreté à cause de la grande quantité de bêtes fauves qui se trouvent dans les environs, plusieurs habitants sont allés s'établir ailleurs.

En effet, à peine le soleil est-il couché, qu'on y entend

les gémissements des hyènes, les cris des léopards, les hurlements des chiens sauvages, et, de temps à autre, le rugissement du lion, qui domine tout et inspire l'effroi à l'âme la mieux trempée.

Néanmoins, les voyageurs passèrent la nuit à la belle étoile, près de la case de Sungou-Sungou, chef du village, qui les avait accueillis déjà précédemment avec amitié, et le lendemain avant le jour, ils levèrent leur camp. Par une pente douce, ils arrivèrent sur une chaîne de collines, à quatre cents mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer, et, à une heure de l'après-midi, ils étaient parvenus au premier village de l'Oudoé (1), chez Simba-Mbili (2), chef influent, avec lequel ils avaient aussi fait connaissance dans un premier voyage.

Ce chef est un bon vieillard, qui avait certainement dépassé la centaine. Il reçut très bien les Européens,

---

(1) Dans l'idiome de ces différents pays, *ou* signifie région, contrée, pays. *Ouzaramo* signifiera donc : pays de Zaramo. *M.* devant une voyelle, étant l'abréviation de *mtou*, qui veut dire homme, indique l'individu : exemple, *Mzaramo*, habitant de l'Ouzaramo. Le pluriel se forme en remplaçant *m* par *va*, contraction de *vatou*, qui veut dire hommes ou peuples : exemples, *Vazaramo*, *Wadoé*, peuples de l'Ouzaramo et de l'Oudoé. Ceci soit dit pour les philologues.

(2) Simba-Mbili signifie Deux-Lions.

les logea chez lui et s'excusa de ne pouvoir leur offrir que deux poules et quelques épis de maïs, parce qu'il était pauvre.

Les habitants de l'Oudoé ou Wadoé sont de beaux hommes, forts, robustes, tous agriculteurs. Dans leurs campagnes, qui sont bien travaillées, ils cultivent en abondance le maïs, le sorgho, la patate, le manioc. Les troupeaux de moutons et de cabris, qu'ils élèvent en grand, font leur principale richesse. Ils n'ont pas d'esclaves.

Leurs villages sont en général placés sur les sommets des montagnes et cachés dans des fourrés : un étroit sentier soigneusement détourné y conduit. Tous sont entourés de lianes, d'épines, de broussailles ; plusieurs sont fortifiés avec des palissades faites de gros morceaux de bois et de troncs d'arbres. L'entrée en est ordinairement masquée par une petite case fétiche et un tas de cendres plus ou moins élevé. Les cases sont toutes en paille, rondes, distribuées sans ordre : on dirait des meules de foin.

Le pays est partagé en quatre districts, gouvernés chacun par un grand chef, de qui dépendent tous les chefs des villages qui lui paient un tribut annuel. L'autorité du grand chef est souveraine. Il laisse pousser sa barbe, qui devient parfois assez longue, ses ongles,

qu'il taille en forme de griffes de lion, et ses cheveux, qu'il oint avec de l'huile de palme et du suif de mouton.

Quand l'un de ces grands chefs meurt, on lui creuse une tombe, et on enterre avec lui quelques femmes, qui doivent être ses servantes dans l'autre vie; puis on organise des danses, on fait de grands festins, on boit du sang dans des crânes et on se régale de chair humaine. Pareils sacrifices ont lieu à l'élection d'un nouveau grand chef. Mais comme les Wadoé ne se mangent pas entre eux, et que pour certaines cérémonies il leur faut des victimes humaines, ils organisent des chasses à l'homme chez les peuplades d'alentour.

Ces grands chefs se cachent à l'approche d'un étranger, et il est très difficile de les voir et de leur parler. Du reste, ils ne peuvent pas non plus se visiter entre eux; car si, par malheur, le regard de l'un tombait sur l'autre, ils sont persuadés que l'un des deux mourrait infailliblement dans l'année. Quand donc ils ont à se parler, ils désignent le village où se fera la conférence et se donnent rendez-vous dans une case à quatre compartiments : l'échange des paroles se fait par-dessus les murs.

La première fois que M. Baur alla dans leur pays, les Wadoé accoururent des villages voisins, et ils eurent

bientôt entouré la petite caravane : la peau blanche du voyageur fixa d'abord leur attention ; mais ensuite, se montrant l'un à l'autre tel ou tel des porteurs nègres :

— Que celui-là serait bon ! disaient-ils en faisant claquer la langue.

— Moi, je n'en voudrais pas, répondait un autre : il sent l'arabe ; mais ce grand-là, qui ressemble à une girafe, doit être excellent....

Et les pauvres porteurs, tremblants comme des feuilles, s'enveloppaient dans leurs couvertures et s'efforçaient de ne pas les entendre. Du reste, ils en furent quittes pour la peur : il n'y avait pas en ce moment de grandes cérémonies chez les Wadoé....

Quand on leur parle de ces pratiques sanguinaires, ils prennent immédiatement des airs d'innocence et rejettent la faute sur un village voisin ; le village voisin en fait autant ; de sorte que tous les Wadoé mangent avec délices leurs semblables, excepté ceux que l'on interroge sur cette question délicate.

Cette vieille coutume, naturellement, leur attire la haine de tous les peuples voisins, et souvent la guerre. Le père du sultan actuel de Zanzibar avait même juré de les exterminer jusqu'au dernier. On pillait leurs campagnes, on brûlait leurs villages, on les traquait comme des bêtes fauves. Mais on n'est pas arrivé à les

déloger de leurs broussailles et du sommet de leurs montagnes. Cette guerre à outrance a cessé, et les Wadoé sont restés libres et anthropophages.

En quittant Simba-Mbili, les voyageurs se dirigèrent vers le nord-est, et, après avoir traversé des collines et des vallées, ils arrivèrent enfin sur un plateau élevé, d'où l'on dominait tout le pays. Ce plateau est occupé par un grand chef de l'Oudoé.

M. Baur fit arrêter la caravane, et, en compagnie de M. Hacquard et de quelques porteurs, il se dirigea vers le village. Le grand chef, qui ne s'attendait pas à pareille visite, n'eut pas le temps de se cacher. Il était assis, en ce moment, sur le faîte de sa case et occupé à la couvrir. En apercevant les Européens, il fut comme saisi de stupeur; puis, se remettant un peu, il se laissa glisser de l'autre côté du toit, et, s'étant fait apporter à la hâte son bonnet de chef, son écharpe, son sabre, il vint s'asseoir gravement sur son siège, espèce de tabouret fait avec un tronc d'arbre grossièrement sculpté, et invita les voyageurs à prendre place sur un lit de cordes de coco qui se trouvait à ses côtés.

Mais à peine étaient-ils assis, que les naturels arrivèrent pour rendre hommage à leur chef. Chacun déposait à ses pieds son fusil, son sabre et son couteau,

se mettait à genoux, et, faisant une inclination profonde, frappait des mains en disant : « Les griffes du chef! » A tous le chef répondait par un grognement sourd et prolongé qui imitait le long rugissement du lion.

La cérémonie terminée, et tout le monde étant disposé en cercle autour des Européens, le grand chef les salua enfin et leur demanda d'où ils venaient et où ils se rendaient.

— Nous habitons Bagamoyo, répondit M. Baur; nous nous rendons à Mandéra et sur les montagnes du Ngourou, pour visiter nos frères les blancs. Arrivés devant le village du grand chef, nous n'avons pas voulu passer outre sans venir le saluer et faire sa connaissance.

— Ah! c'est vous, reprit le roi sauvage, qui avez déjà sans doute voyagé dans mon pays : on m'a parlé de vous et des blancs qui sont à Mandéra ; on m'a dit qu'ils n'ont fait de mal à personne ; on les aime partout. Je suis heureux de vous voir.

Il dit ensuite quelques mots à l'un de ses hommes. Celui-ci partit aussitôt, prit un filet de chasse et revint, un instant après, avec un énorme coq et quelques œufs, que le chef pria les voyageurs d'accepter. Enfin, les blancs et le sauvage se promirent une amitié réciproque,

après quoi la caravane reprit sa route vers Mandéra, où elle arriva sans accident.

Les voyageurs s'y reposèrent quelques jours à la station européenne, puis ils se remirent en chemin dans la direction des montagnes du Ngourou, pour se rendre à l'établissement de Mhonda. M. Baur avait prié le roi de Mandéra, nommé Kingarou, d'accompagner la caravane et de le conduire chez quelque chef de sa connaissance, à Bouzini ou dans les environs, pour y chercher un poste favorable entre les deux stations déjà organisées.

Vêtu d'une redingote noire et d'un caleçon tout neuf, coiffé d'un grand casque en cuivre, qu'un pompier de Paris avait déjà fait passer à travers bien des incendies, chaussé d'une vieille paire de souliers, le sabre à la main et le fusil sur l'épaule, Kingarou se mit fièrement à la tête de la caravane et la conduisit chez un chef nommé Kolwa, qui l'accueillit très bien. Les explorateurs logèrent chez ce prince, qui leur apporta un mouton, des poules, des œufs, du riz, et qui leur indiqua un endroit convenable pour s'établir, près de Bouzini, chez le chef Bwambwara.

Guidés par Kingarou, les deux Européens arrivèrent bientôt chez le roi Bwambwara, où leur subite apparition jeta l'épouvante dans le village. Les femmes se

sauvèrent dans les broussailles ; les hommes, qui travaillaient dans les champs, accoururent ; ceux qui étaient restés dans leurs cases saisirent leurs arcs et leurs flèches, et de tous côtés on criait : « Un blanc ! la guerre ! la guerre ! »

Kingarou alla droit au vieux chef, et M. Baur le suivit. « Non, dit-il, pas de guerre, pas de sang, pas d'esclaves ! Mais je suis ton hôte aujourd'hui, et demain je veux être ton ami ; me chasseras-tu ? » Un peu rassuré, Bwambwara conduisit alors les blancs et Kingarou sous la vérandah d'une de ses cases, fit asseoir ses guerriers et rappela les femmes.

— Ces blancs, dit Kingarou, ne sont pas comme les autres ; ceux-ci sont de la tribu des Français. Ils soignent les malades, ils font de beaux villages, ils aiment les hommes noirs. Ils sont chez moi depuis plusieurs lunes, et, parce que tu es mon ami, je te les ai amenés.

— Tu veux me vendre ! s'écria Bwambwara : le blanc prendra mes hommes, mes femmes et mes enfants !

— Le blanc ne fait pas d'esclaves, répondit Kingarou.

— Eh bien ! conclut le vieux chef, après avoir

réfléchi quelques instants, je recevrai tes amis, s'ils veulent être frères de sang.

— Nous sommes venus, en effet, pour être les amis et les frères de Bwambwara, dit alors M. Baur; mais comme Bwambwara n'est pas de la tribu des Wadoé et habitué comme eux à manger de la chair humaine, le sang d'un blanc pourrait lui paraître de mauvais goût et le rendre malade.

— C'est vrai, dit le roi; mais voici ton ami Kingarou qui peut répondre pour toi.

— J'y consens, répondit Kingarou.

Quand deux hommes veulent devenir frères de sang, on commence par tuer une poule, et, après l'avoir plumée, on la partage en deux : le foie est mis à part.

Or, les deux parties de la volaille ayant été séparées, on les embrocha dans un morceau de bois et on les fit rôtir sur de la braise, ainsi que le foie. Bwambwara et Kingarou quittèrent leurs habits, le pagne excepté, se lavèrent, allèrent s'asseoir par terre, l'un plaçant une jambe sur celle de l'autre, et réciproquement. Une ficelle, dont ils tenaient les bouts entre les dents, les unissait entre eux, et chacun gardait dans sa main droite la moitié du foie rôti de la volaille.

Sur la tête des chefs, deux notables de la tribu tenaient d'une main un sabre et de l'autre un couteau.

Alors, promenant lentement le couteau sur le sabre, comme pour l'aiguiser :

— Bwambwara, dirent-ils, Kingarou t'a amené deux blancs.

— Hé ! répondirent les deux chefs.

— Ils demandent à faire leurs cases sur la terre de Bwambwara. — Hé !

— Bwambwara les recevra et leur donnera des champs dans Bouzini. — Hé !

— Bwambwara les aidera et les aimera. — Hé !

— Bwambwara ne leur nuira point et il empêchera de leur nuire. — Hé !

— Les blancs seront les amis de Bwambwara. — Hé !

— Ils seront ses frères. — Hé !

— Ils ne prendront point notre pays. — Hé !

— Ils ne nous feront aucun mal. — Hé !

— Et si Bwambwara n'agit pas comme il l'a dit, Bwambwara en répondra. — Hé !

— Et si les blancs n'agissent pas comme ils ont dit, Kingarou en répondra. — Hé !

Alors les notables passèrent plus rapidement les couteaux sur les sabres, élevèrent la voix et continuèrent ainsi :

— Bwambwara se fait frère avec les blancs. — Hé !

— Ne nous faisons pas frères pour nous tromper. — Hé !

— Si ton frère te donne de sa nourriture, mange-la. — Hé !

— Si tu vois un ennemi qui doit offenser ton frère, ne dis pas où est ton frère. — Hé !

— Si tu vois un endroit mauvais, dis à ton frère : Ne va pas là. — Hé !

— Et si un étranger vient, mangeons-le ! — Hé !

Les couteaux passèrent et repassèrent plus rapides, les voix s'élevèrent, et, sous le vieux baobab qui couvrait cette scène de son ombrage, tout le monde gardait le silence. Les notables poursuivirent :

— Que le lion l'avale ! — Oui.

— Que le tigre le dévore ! — Oui.

— Que le serpent le morde ! — Oui.

— Qu'il meure ! — Oui.

— Que le morceau de foie qu'il va manger l'empoisonne ! — Oui.

— Oui, que tous ces maux fondent sur lui ! — Oui.

— Sur celui qui n'aimerait pas son frère ! — Oui.

— Et que celui qui veut ainsi mange le foie de poule !

Alors les notables s'écrièrent : « Assez ! — Assez ! » répondirent les chefs.

Aussitôt celui qui avait tué la poule donna un coup de couteau sur la ficelle et la coupa en deux. Il fit ensuite trois ou quatre incisions dans la peau du creux de l'estomac des contractants, de manière à faire couler leur sang, et il leur présenta une poignée de sel. Les deux rois en mirent un peu sur les incisions, trempèrent le foie rôti dans leur sang et se donnèrent mutuellement le morceau de l'alliance. Les rois le mangèrent.

Bwambwara se leva et s'avança vers M. Baur.

— Maintenant, lui dit-il, je sais que les blancs ne pensent point le mal, et je suis heureux. Venez avec moi, nous parcourrons le pays, et vous prendrez ce qui vous conviendra.

Après avoir choisi l'emplacement de la station future, MM. Baur et Hacquard revinrent à leur camp et firent leurs préparatifs de départ pour Mhonda. Ils offrirent quelques cadeaux à leur frère Bwambwara et à ses fils, et quittèrent le village avec l'espoir de venir bientôt s'y fixer définitivement.

Disons-le en terminant : non, la malheureuse terre de Cham ne restera pas toujours dans son abjection ! Les peuples chrétiens l'aideront à en sortir. Jamais, il faut le reconnaître, l'élan vers ce but humanitaire ne fut

plus général et plus ardent qu'à l'heure actuelle. Missionnaires, voyageurs, savants, naturalistes, négociants, officiers de terre et de mer, simples chasseurs, tous semblent se liguer dans un accord tacite pour resserrer l'inconnu dans des limites de plus en plus étroites, et frayer ainsi la voie au commerce régulier et à la prédication de l'Evangile, ces deux puissants agents qui pourront seuls transformer l'Afrique et la guérir de sa séculaire barbarie.

FIN.

TABLE.

—

FIN DE LA TABLE.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Ce, rue Saint-Hilaire, 136.

